Extraordinaire du Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Extraordinaire du Mercure galant. 1679-10.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Lc 2
(501)
34

EXTRAORDINAIRE
DV MERCVRE
GALANT.

QUARTIER D'OCTOBRE 1679.

TOME VIII.

A PARIS.

AV PALAIS.

ON donnera toûjours un Volume nouveau du Mercure Galant le premier jour de chaque Mois, & on le vendra, auſſi bien que l'Extraordinaire, Trente ſols relié en veau, & Vingt-cinq ſols en parchemin.

A PARIS,

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Juſtice.

Chez C. BLAGEART, Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plâtre,
Et en ſa Boutique Court-Neuve du Palais, AU DAUPHIN.

Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande Salle, à l'Envie.

M. D. LXXXX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Avis pour placer les Figures.

La Sphere doit regarder la page 203.
La Médaille doit regarder la page 283.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

VOus aurez la Devineresse *dans cinq ou six jours, & je la debiteray comme je fais le Mercure. Quelques-uns disent qu'on la déja veüe imprimée. Si cela estoit, on n'auroit pû faire cette impression que sur une Copie dérobée pendant les Représentations qu'on en a faites depuis deux mois, & par conséquent tres-imparfaite, puis que si on a pû retenir l'ordre des Scenes, il est impossible qu'on les ait retenües toutes telles qu'elles sont joüées. Afin que personne ne soit surpris, ny à cette fausse Copie (s'il est vray qu'il y ait une Devineresse déja imprimée) ny aux Impressions contrefaites qui s'en pourront faire, & qui*

ſont toûjours pleines de fautes ; je vo
avertis que la veritable Impreſſion
cette Comédie que l'Autheur fait fai
préſentement, & que je vous promet
tres-correcte dans peu de jours, aura
Titre de la premiere Page, compoſé d
Caracteres ſuivans.

LA

DEVINERESSE
OU LES FAUX ENCHANTEMENS.
COMEDIE.

Ces Caracteres ne peuvent eſtre contr
faits, & on doit tenir pour faux tous l
Exemplaires où le Titre de la premie
Page ne ſera point imprimé de la m
niere que je vous le marque.

EXTRAORDINAIRE

DV MERCVRE

GALANT.

QUARTIER D'OCTOBRE 1679.

TOME VIII.

IL y a deux ans, Madame, que je m'engageay à vous faire part tous les trois mois de quantité d'Ouvrages galans qui m'estoient adressez de toutes parts, & qui ne pouvoient trouver place

dans mes Lettres Ordinaires. J'ay satisfait régulierement à ma parole, & voicy le huitiéme Extraordinaire que je vous envoye pour m'en acquiter. Il doit vous plaire, si j'en puis juger par les deux Lettres qui le commencent. Elles sont tres-finement tournées toutes deux, & toutes deux de Personnes de vostre Sexe. L'une décide d'une maniere toute agreable une des dernieres Questions qu'on a proposées. Le nom de la Dame qui l'écrit m'est inconnu. L'autre est une Epistre en Vers envoyée il y a quelque temps à un Amy par l'illustre Madame des Houlieres. De la Fond

Quoy qu'elle ne soit pas tout-à-fait nouvelle, il ne part rien de sa plume qui ne soit à conserver, & je suis certain que vous me remercierez du présent que je vous fais.

LETTRE
DE MADAME D. F.

Sur la Question, *Si celuy qui aime une Laide la croyant laide, montre plus d'amour que celuy qui la croit belle, quoy qu'elle ſoit laide.*

COmment avez vous deviné, Monſieur, les avantures les plus ſecrettes de ma vie, pour en tirer une Queſtion que vous propoſez au Public dans voſtre dernier Extraordinaire? Je n'ay jamais eſté plus ſurpriſe, que quand j'y ay trouvé mon

portrait, & le caractere de deux
diférentes passions que j'ay cau
sées. Je suis justement cette
Laide dont vous parlez, qui a
eu deux Amans, dont l'un estoit
assez fou pour m'aimer malgré
ma laideur reconnuë, & l'autre
assez aveugle pour me croire
belle. Je n'ay qu'à vous conter
l'histoire de mes sentimens, pour
vous dire lequel des deux à mon
gré me marquoit le plus d'a-
mour. Le premier qui prit de
l'attachement pour moy, fut
celuy qui m'aimoit quoy qu'il
me crust laide. Vous allez me
demander comment je sçeus
que c'estoit en me croyant laide
qu'il m'aimoit; car vous jugez
bien qu'il ne me le dit pas. Non
assurément, mais à force de

loüer mon esprit, mon enjoüement, ma vivacité, il me fit assez entendre qu'il ne trouvoit en moy rien autre chose à loüer. Que je luy fus obligée de m'apprendre qu'on pouvoit estre aimable sans estre belle, & que l'espérance de faire des passions, ne me devoit pas estre interdite! Que je me dis d'agreables choses à moy-mesme en faveur de sa tendresse! Que je me représentay bien que son amour n'estoit point fondé sur l'illusion de ses sens, qu'il ne ressembloit pas à ces Amans qui n'aiment qu'autant qu'ils sont trompez par le faux mérite de ce qu'ils aiment, qu'il conservoit sa raison avec son amour, & qu'enfin l'amour en seroit bien plus fort, puis

qu'il agiſſoit de concert avec la
raiſon ! Car pour ces Amans qui
ſont la dupe des objets aimez, il
y a toûjours à craindre que leur
cœur ne ſe guériſſe dés que leurs
yeux ſeront mieux éclairez.
Vous eſtes dãs des frayeurs con-
tinuelles que leur raiſon ne vous
joüe quelque mauvais tour, &
vous ne joüiſſez de leur amour
qu'à la dérobée, & pour ainſi
dire, *incognito*; mais avec mon
Amant, je n'avois point de ces
ſortes d'apréhenſion. Son amour
n'eſtoit point effrayé de ma lai-
deur. Il avoit franchy cet ob-
ſtacle, qui apres tout n'eſt pas
petit quand il eſt connu, & il
m'avoit le plus genéreuſement
& le plus obligeamment du
monde pardonné quelque irré-

gularité dans mes traits. Qu'il eſt commode, Monſieur, de pouvoir ſe montrer tous les jours aux yeux de ſon Amant telle que l'on eſt! Qu'on eſt heureuſe quand un teint plus ou moins vif n'eſt pas une affaire, & qu'une Femme doit ſe ſçavoir bon gré d'avoir inſpiré des paſſions qui ne ſoient pas ſujettes à diminuer avec ſon embonpoint! Voila l'état où je me trouvois, quand mon autre Amant commença à ſe declarer pour moy. C'eſtoit celuy qui me prit pour eſtre belle. Je me diſois bien à moy-meſme, celuy-cy ne ſçait ce qu'il aime en m'aimant. Sa raiſon n'agit pas comme dans l'autre, de concert avec ſon amour. Mais, me répondois-je,

qu'importe que des Amans ſe trompent ou non ? On a bien à faire de la raiſon de ces gens-là. Plus ils ſe trompent, & plus ils aiment. On n'aime guere quand on ſçait ce que l'on fait. Je vous avoüe, Monſieur, que je commençay à regarder mon premier Amant comme un Cenſeur exact de mon mérite, aux yeux de qui je ne valois que ce que je vaux préciſement, & qui eſtoit en état d'eſtimer bien au juſte combien j'eſtois aimable, & combien il falloit qu'il m'aimaſt. L'autre apres s'eſtre trompé ſur le chapitre de ma laideur, m'y trompoit quelquefois auſſi moy-meſme, & je croyois à demy qu'il y avoit de la faute du premier qui ne me trouvoit pas

belle. Je me ſentois enlaidir auprés de mon Amant trop raiſonnable, au lieu que je me ſentois embellir aupres de l'autre. Enfin, Monſieur, s'il faut que ce ſoient les ſentimens de mon cœur qui décident de la Queſtion, je veux bien vous dire en confidence que je ne donnay mon rendreſſe qu'à celuy qui me donna de la beauté.

LETTRE EN VERS DE MADAME DES HOULIERES, A un de ſes Amis.

PRoche des bords de Lignon
Le moyen de vous écrire?
Quel voiſinage inſpire
Un tel

Ie ne sçay quoy de fripon,
Qui n'est pas propre à vous dire:
Depuis que feu Céladon
Pour la précieuse Astrée,
L'ame de douleur outrée,
Mit ses jours à l'abandon,
Amour jura, ce dit-on,
Que l'air de cette Contrée
Rendroit le plus fier Dragon
Doux comme un petit Mouton,
Moy qui croyois tenir bon
Depuis que j'y suis entrée,
I'ay déja changé de ton;
Ie ne me meurs pas encore,
Mais entre nous, j'ay grand peur
De ce qu'on nomme langueur;
Ie ne puis souffrir l'Aurore,
I'ay toûjours l'esprit rêveur,
Vn noir chagrin me devore,
Vn tel changement d'humeur
Me fait craindre pour mon cœur.
S'il alloit devenir tendre,
Il seroit bientost en cendre:
Helas! loin de badiner,

Loin d'eſtre fourbe & volage,
Comme veut le bel uſage,
Il iroit s'abandonner,
Ce jeune cœur qui ſe pique
De ſentiment heroïque,
A ces beaux engagemens
Qu'on trouve dans les Romans,
Et malgré ce qu'on pratique,
Il aimeroit à l'antique.
Ha! que de fâcheuſes nuits!
Que de ſoûpirs! que de larmes!
Il vaut mieux, ſi je le puis,
M'arracher à tous les charmes
Du bel endroit où je ſuis.
Sans conſulter davantage,
Quittons ce fatal rivage,
Mais quittons le ſans retour
Ce rivage où chaque jour,
Sans avoir eu part au crime,
Chaque cœur ſert de victime
A la vangeance d'Amour.
Icy tout ce qui reſpire,
Languit, ſe plaint, & ſoûpire,
Les Nayades dans les eaux,

Dans les Plaines le Zéphire,
Les Bergers sous les Ormeaux
Sentent l'amoureux martire,
Et sans cesse les Echos
Sont occupez à redire
Et les plaisirs & les maux
Qui n'entrouvent point d'égaux.
Vous dont l'ame indiférente
Ne connoit aucun soucy,
Pour l'avoir tousjours contente,
Profitez de tout ceey,
Et quelque espoir qui vous tente,
Ne venez jamais icy.

A MADAME

A. D. ***

LA décision de ces Questions, Madame, conviendroit bien mieux aux Personnes

de voſtre aimable Sexe, qu'aux Hommes qui ne connoiſſent pas ſi particulierement que les Belles qui ſont accoûtumées à voir pleurer, & ſoûpirer leurs Amans, la force, le prix, & la valeur des ſoûpirs, & des larmes.

Quoy que voſtre modeſtie, & voſtre vertu vous faſſent mépriſer ce que pluſieurs hors du commun ont pû vous dire de toutes vos rares qualitez, & négliger les ſoins qu'ils ont pris à rechercher voſtre eſtime; vous faites neantmoins paroiſtre tant d'eſprit, & de mérite, quand vous voulez décider ce qui peut faire de la peine aux plus éclairez, qu'il ne faut point chercher de Juge ny de Sçavant, qui écrive

plus juſte que vous ſur ces Queſtions.

Ces conſidérations, Madame, qui pourroient donner de la crainte aux plus réſolus, ne m'arreſtent pas, pour ne me rendre point indigne de l'honneur que vous me faites de ſouhaiter mes ſentimens, & de ne perdre aucune occaſion de vous témoigner mes obeïſſances.

QUESTION I.

Si les Pleurs marquent plus de tendreſſe que les Soúpirs.

SI ce fameux Philoſophe qui ne fit pendant tout le cours de ſa vie que ſoúpirer, & verſer des larmes, pour des maux qu'il

ne reſſentoit pas, euſt ſoúpiré plus utilement pour toucher le cœur d'une Belle inſenſible, ou pleuré pour adoucir une Cruelle, il euſt ſans doute decidé ſçavamment cette Queſtion, & nous euſt appris que la tendreſſe en amour eſt la partie la plus ſenſible, & la plus parfaite de cette paſſion, le plus haut point où elle puiſſe arriver, & que ſans contredit les larmes en ſont une marque bien moindre que les ſoúpirs, parce qu'elles ſont dans la joye, dans l'amour, & dans la douleur, les premiers & les plus foibles efforts du cœur.

En effet leur fluidité, & la facilité qu'elles ont à couler, leur donne le premier pas dans les plus grands, & dans les

moindres ſentimens de ten-
dreſſe. L'humidité naturelle, &
la proximité du cerveau en rem-
pliſſent les yeux. La foibleſſe
bien plus que la paſſion les fait
couler. Peu de temps en arreſte
le cours; & peu de ſoins, quel-
ques jours, ou quelques heures
en font ceſſer la cauſe.

Il eſt aiſé de prendre ce party
& de croire que les larme
partent plûtoſt d'une grand
foibleſſe que d'une forte paſ
ſion, puis qu'elles ſont ſi ordi
naires aux Femmes, qui n'on
point d'autres armes dans la de
licateſſe de leur tempéramen
foible & humide qui leur e
fournit en abondance, & qu'e
les ſont ſi familieres aux deu
âges de la vieilleſſe & de l'en

fance, où la nature eſt remplie de tant d'imperfections & de defauts, que s'ils verſent facilement des larmes, c'eſt bien ſouvent ſans cauſe, ou pour des ſujets tres-legers.

Mais les ſoûpirs ne trempent pas toûjours dans les larmes, & ne ſuivent pas ordinairement le cours incertain de leurs eaux. Ils ſont particuliers aux Amans, & partent des plus ſecrets & des plus profonds replis du cœur, qui n'a point de plus ſinceres interpretes, & de langage plus expreſſif pour marquer la tendreſſe, que des ſoúpirs, qui ſont toûjours le ſigne certain d'un cœur amoureux.

Ils naiſſent lors que la crainte qui accompagne ordinairement

ces mouvemens d'amour, & ces violens transports concentre le sang & les esprits propres à concourir à cette grande application, qui attache si fort les Amans à ne penser qu'au seul objet de leurs desirs, qu'ils s'oublient dans cette serieuse attention de respirer aussi souvent qu'il est necessaire pour rafraîchir le cœur & les poulmons.

Toutes ces causes augmentent extrémement la chaleur de ces parties, & les font souffrir, n'estant pas suffisãmenr temperées, & contraignent en cet état les Amans à faire des soûpirs, qui font un plus fort mouvement des poulmons, & une plus grande respiration pour donner plus d'air & de rafraîchissement au

cœur ; ce qui arrive ordinairement dans les violentes passions de l'ame, lors que nous cherchons à nous unir au bien que nous desirons, ou que nous fuyons le mal qui nous fait craindre.

Ces raisons prouvent assez que les soûpirs partent d'une plus grande cause que les larmes, qu'ils marquent plus de tendresse en amour, & qu'un soûpir couste plus au cœur qu'un ruisseau de larmes.

QUESTION II.

Lequel fait mieux connoiſtre la puiſſance de l'Amour, de celuy qui aime une Laide, la trouvant laide; ou de celuy qui la croit belle, quoy qu'elle ſoit laide.

L'Opinion a tant de part en tout ce qui compoſe la félicité, & le malheur des Hommes, qu'il n'en eſt point qui ne ſoit induſtrieux à ſe former des moindres ſujets un bien, un plaiſir, & une diſgrace, qui ne ſubſiſtent que dans le caprice de l'imagination frapée d'une apparence trompeuſe, qui nous ſéduit facilement, & ne nous laiſſe qu'une honteuſe confu-

ſion d'avoir fait un mauvais choix.

Ces deux Amans propoſez dans cette Queſtion, qui aiment chacun une Laide, ſont dans l'aveuglement dont l'opinion repaiſt ordinairement nos deſirs. Le premier aime une Laide qu'il trouve laide; le ſecond la croit belle, quoy qu'elle ſoit laide. On demande qui des deux fait mieux connoiſtre la puiſſance de l'Amour.

L'Amour, ainſi que toutes les autres paſſions, ne porte ſes appétits & ſes inclinations qu'aux objets, ou qu'il juge biens apparens ou réels, capables de remplir ſes ſouhaits, & contenter ſes deſirs. C'eſt ce que la laideur qui eſt une déformité

qui déplaiſt toûjours, & qui ne peut paroiſtre ſous aucune forme de bien, ne peut produire.

On juge par ces raiſons que cette prétenduë paſſion d'amour pour la Laide que l'on connoiſt laide, ne peut eſtre nommée amour, & que celuy qui donne ſes ſoins à cette Laide ne peut eſtre mis au rang des veritables Amans, puis qu'on ne ſupoſe ny grace, ny agrément, ny beau teint, ny taille, ny eſprit, ny ce je-ne-ſçay-quoy dont les plus laides ne ſont pas toûjours dépourveuës, & qui ne ſont pas de petits charmes. Ce ſera donc un ſimple amuſement propre à ceux qui aiment la facilité, & qui craignent la peine que peut cauſer une Belle.

Mais celuy qui aime la Laide qu'il croit belle, pourſuit un bien, quoy qu'apparent, qu'il connoiſt eſtre pour luy le comble de ſes deſirs, & fait conſiſter ſa felicité dans un ſujet qui luy ſemble beau, puis qu'il l'eſtime digne d'eſtre aimé. Ainſi cet Amant qui aime la Laide qu'il croit belle, fait mieux connoiſtre la puiſſance de l'Amour; car la laideur ſimplement dépourveuë de graces, ainſi qu'on le propoſe en cette Queſtion, eſt autant le ſujet de l'averſion & du rebut, que la Beauté l'eſt de l'Amour.

QUESTION III.

Si un Mary jaloux aime mieux sa Femme, que celuy qui luy donne grande liberté.

QUoy que la Jalousie soit une des plus fortes passions qui puissent troubler le repos de l'Homme, puis qu'elle est un assemblage confus de tout ce que l'amour, le desespoir, la crainte, & la haine, peuvent produire, lors qu'elles se revoltent contre nous, il faut pourtant avoüer qu'elle est une des plus fortes & des plus particulieres marques de l'amour, qui ne laisse aucun lieu de douter que le Mary jaloux n'aime

plus

plus ſa Femme que celuy qui luy donne grande liberté.

En effet, la liberté dont on entend parler dans cette Queſtion, eſt trop oppoſée à l'amour, pour ne pas juger qu'ils ſont incompatibles, & que l'un eſt tellement contraire à l'autre, qu'ils ſe détruiſent entierement; car la liberté en amour eſt une inſenſibilité, ou un defaut de tendreſſe qui approche ſi fort de l'indiférence, qu'il n'eſt rien de pire en cette paſſion, puis qu'elle nous éloigne & nous ſépare ſans regret ny douleur de l'Objet que nous aimons, qui n'eſt plus en cet état que celuy du chagrin & du mépris.

Mais la Jalouſie dans tous ſes mouvemens marque toûjours

une tres-grande passion & un violent desir de s'unir à l'Objet que l'on aime, & rien ne la rend insuportable & furieuse que la crainte de desvnion, ou du changement, qui cause de si cruelles douleurs, qu'elles appellent d'abord à leur secours la haine & le desespoir, qui jettent les Amans en de si pitoyables souffrances, que celuy qui a dit que la Jalousie est le plus grand de tous les maux, & que les Jaloux sont les Damnez de ce monde, en a mieux connu le caractere.

On peut juger par ces raisons que le Mary jaloux qui appréhende la desunion, ou qui craint de perdre le cœur de sa Femme, & qu'un autre ne luy ravisse ce tresor dont il est si justement le

posſeſſeur, aime mieux dans ſon humeur haïſſable & farouche, que celuy qui donne grande liberté, qui eſt une marque de mépris & d'indiférence, parce qu'elle ne luy eſt pas aſſez chere pour mériter ſes ſoins, & la crainte de la perdre, qui eſt le plus grand témoignage d'amour, & la plus violente cauſe de la Jalouſie.

QUESTION IV.

Lequel de deux Amans mépriſez de ce qu'ils aiment, a une plus forte paſſion, ou celuy qui employe l'abſence pour ſe guérir, & n'en peut venir à bout ; ou celuy qui n'a pas la force de s'éloigner de ſa Maiſtreſſe, quoy qu'il ſe tienne aſſuré que l'abſence le guériroit.

ON eſt ſi fort perſuadé que l'amour eſt un tres-ardent deſir de s'unir à ce qu'on aime, qu'il n'y a point de difficulté à juger que celuy des deux Amans mépriſez de leur Maiſtreſſe, qui n'a pas la force de s'en ſéparer, quoy qu'il ſoit aſſuré que l'ab-

sence le guériroit, a une plus forte passion que celuy qui employe l'absence, & n'en peut venir à bout ; car ce dernier qui a la force de se séparer, n'est pas si parfaitement uny, ny si fort amoureux que le premier, qui est tellement attaché à sa Belle malgré tous ses mépris, qu'il préfere le mal au remede, qui luy est infaillible dans l'éloignement. Quand le mal est agreable, on craint toûjours de guérir, & l'on trouve le remede pire que le mal.

Si le mépris, Madame, qui est l'un des plus sensibles outrages que l'on puisse faire à un honneste Homme, n'est pas capable de desvnir & de rebuter des Personnes si mal-traitées,

qui ne tiennent que par les fen-timens d'une paſſion tres-legere & fort inconſtante, jugez, Ma-dame, des reſolutions que la reconnoiſſance & l'eſtime qui ſont plus unies à la raiſon, peu-vent produire, quand on con-noiſt ce que vous valez, & que l'on ſouhaite auſſi paſſionné-ment que moy la qualité de, Madame, voſtre &c.

PANTHOT, *Doct. Med.*

Si le petit Traité du Blaſon & des Armoiries que je vous cnvoyay dans le dernier Extraordinaire, vous a plû autant que vous me l'a-vez témoigné, je ne doute point, Madame, que celuy que vous allez voir touchant la Langue matrice, ne vous donne une entiere ſatisfa-

ction. Je les croy tous deux de la mesme plume. Cela me paroist & par la ressemblance du stile, & par les recherches curieuses que vous y trouverez répanduës par tout. Je me tiens fort obligé à l'Autheur, de m'avoir fourny dequoy vous instruire agreablement sur cette matiere, & suis fâché de ne vous le pouvoir faire connoistre autrement que par les premieres lettres de son nom, qui peuvent estre communes à beaucoup d'autres.

Quelle eſt l'origine des Langues, quelles ſont le plus en uſage, & enfin quelle eſt la Langue matrice.

CE que l'on appelle icy Langue ou Langage, n'eſt autre choſe que l'uſage de la parole, commun à tous les Hommes, & diférent parmy tous les Peuples. Les Creatures les plus inſenſibles, dit un grand Prophete, ont une voix qui publie la gloire de leur Createur ; mais l'Homme eſtant le plus parfait ouvrage de la Divinité, il a auſſi une voix plus parfaite, & cette

voix eſt la parole, qui le diſtin-gue des autres Animaux, & qui fait ſon plus beau caractere.

Il y a une parole intérieure, qui eſt la penſée, la premiere & la plus noble faculté de l'ame raiſonnable ; mais il y a une parole exterieure, qui eſt le lan-gage de chaque Nation, qui ex-prime & qui dévelope la parole intérieure. Elle a beſoin de la langue, des dents, & de la voix, qui ſont ſes principaux organes ; ou plutoſt de toutes ces choſes, ſe forme la voix humaine, que Saint Jean Damaſcene appelle l'Ange d'Intelligence, ou le Meſſager de l'Eſprit ; & Saint Auguſtin toûjours relevé dans ſes penſées, le Véhicule du Ver-be intérieur, ou Diſcours men-

tal. Philon dit qu'elle eſt la Sage-Femme de la Parole, comme la Parole eſt le Truchement des conceptions de l'Ame ; & ce grand Homme adjoûte, que nos penſées eſtant cachées dans noſtre intellect, la voix comme une lumiere, les découvre lors que nous voulons parler. On peut dire que plus cette lumiere pénetre nos penſées, & plus nous nous exprimons avec grace & avec facilité.

La parole eſt donc un certain ſon, qui exprime diférémment les mouvemens de noſtre ame ; & la langue ſert à la parole, ce que l'archet ſert au Violon. Plutarque rapporte d'un certain Solitaire qui demeuroit ſur le bord de la Mer

rouge, que sa maniere de parler estoit une espece de chant, quoy qu'il parlast plusieurs Langues, dont l'articulation devoit estre diférente. Cependant la parole n'est pas un simple cry particulier à l'espece, mais un signe expressif de l'ame unie au corps. Dira-t-on que la premiere parole que proféra Adam, ne fust qu'une articulation de voix poussée au hazard, qui ne servoit qu'à exprimer au dehors ce qu'il sentoit au dedans de luy-mesme ? Non, non, c'estoit un signe raisonnable pouſſé par son ame, & caracterisé de Dieu, pour faire entendre les besoins de l'Homme, & par lequel il vouloit estre glorifié. On peut donc appeller cette premiere

Langue, la Langue matrice, ou la Langue de Dieu, comme parle un de nos Poëtes. Mais Philon m'apprend que le Langage de Dieu, c'eſt le ſilence. Ce qui me fait dire, que s'il nous a donné l'uſage de la parole pour le commerce du monde, il nous enſeigne le ſilence pour nous entretenir avec luy dans la retraite & dans la ſolitude. Les Hommes, diſoit un Ancien, nous apprennent à parler, & les Dieux à nous taire.

Les Romains croyoient qu'il y avoit une Déeſſe nommée Fatua qui préſidoit au langage des Enfans, & qui leur en apprenoit l'uſage. Quoy qu'il en ſoit, tous les Hommes s'expriment en trois manieres, par les

gestes, par l'écriture, par la parole. Ce sont là autant de signes par où l'ame fait connoistre nos pensées. Il ne faut point dire que ces signes sont purement corporels, c'est une invention de l'ame unie au corps. Elle a beaucoup de part aux mouvemens qui l'agitent dans une forte passion, & il est certain que nous ne nous expliquons par signes, que lors que la parole nous manque, comme nous voyons dans les Muets & dans les petits Enfans, ou lors qu'elle n'exprime pas assez ce que nous sentons, comme nous voyons encor dans les Amans & dans les Personnes affligées. Leurs mains, leurs yeux, tout leur visage, en dit plus qu'ils n'en pourroient

dire par leurs discours. Ces signes nous sont communs en quelque façon avec les Bestes, & il n'y a que la parole & l'écriture qui soient propres à l'Homme, comme les veritables images de sa raison. Neantmoins si l'on examine ces signes, il y en a qui luy sont propres & particuliers entant qu'Homme, & qui diférent entierement de ceux des Bestes, dans les passions mesmes qui leur sont communes, comme dans l'amour, la douleur, & la colere ; & s'ils ont quelques traits semblables, ce n'est qu'autant que nous approchons du naturel des Animaux.

Selon M^r de Cordemoy, parler en general, n'est autre chose

que donner des signes de sa pensée ; & ce docte Ecrivain adjoûte, que les divers mouvemens du Corps, lors qu'il est agité de quelque passion, sont la premiere des Langues, & la plus universelle, parce qu'elle est entenduë de toutes les autres Nations. Mais si tous les Hommes expliquent diféremment leurs sentimens par le moyen des signes corporels, il ne faut pas s'étonner s'il y a tant de Langues, & de manieres diférentes de les exprimer par la parole. Nous sommes tous sujets aux mesmes passions, & ces passions produisent dans nostre esprit les mesmes pensées, ce qui fait que nous avons tous une mesme parole intellectuelle. Mais com-

me chacun reſſent divers mou-
mens de ces meſmes paſſions,
il les exprime par diférens
ſignes, & c'eſt d'où vient cette
diférence de parole extérieure
& labiale. Enfin l'Homme joint
encor pluſieurs ſignes extérieurs
à l'uſage de la parole, pour nous
repréſenter l'état de ſon Ame,
comme ceux de la teſte, de la
main, ou de tout le Corps; &
l'on a remarqué que les plus
éloquens, & les Femmes meſme
qui ont le don de la parole en
partage, ſont les plus geſticula-
tifs. C'eſt peut-eſtre la raiſon
pourquoy les Peuples Orien-
taux ont tant d'allégories & de
ſimilitudes, qui tiennent lieu de
Hieroglifes dans le Diſcours.
Ils ont l'éloquence des ſignes.

Quelques-uns qui aiment cette maniere de parler, ne s'expriment que par comparaiſons & par métaphores; mais on a raiſon de dire que ce langage n'eſt pas naturel, puis qu'il eſt compoſé de ſignes & de paroles, ce qui rend nos penſées plus obſcures & moins intelligibles.

L'Ecriture eſt une parole muete, d'autant plus admirable, qu'elle ſe fait entendre aux abſens, & dans les lieux les plus éloignez. Mais ſi elle peint la parole, on s'eſt auſſi ſervy des ſignes ou geſtes du Corps, pour la repreſenter; & ces ſignes ſont les Hieroglifes des Egyptiens. Ainſi ils peignoient un pied, ou une main, pour exprimer leurs penſées; & ceux de Méxique

traitent de leurs affaires par des Figures. Il y a encor des Peuples ſous la domination du Grand Cam, qui ſe ſervent de ſimples marques de bois, ou d'autres choſes, quand ils contractent enſemble. Enfin ſi l'Ecriture eſt un langage, les Chinois qui ont quatre-vingts mille Caracteres, ſçavent plus de Langues que Mithridate & Poſtel, ou du moins leur Langue Mandarine ſe multiplie beaucoup par l'Ecriture ou l'Imprimerie, dont on dit que ces Peuples ſont les Inventeurs. Les Caracteres ſont diférens auſſi-bien que les Langues, & quelques Nations ont une maniere d'écrire qui leur eſt propre. Cependant il y a un grand nombre de Langues qui

ſe ſervent de l'Alphabet Latin, comme l'Italien, l'Eſpagnol, le François, & pluſieurs autres. Mais c'eſt aſſez parler des Geſtes & de l'Ecriture ; ce ſeroit meſme confondre icy la Queſtion de l'Imprimerie avec celle des Langues, qui a perfectionné l'Ecriture, & qui l'a renduë ſi facile, en la rendant immortelle.

Piine, qui ſur l'autorité d'Epigene, croit que l'uſage des Lettres eſt eternel, n'eſt pas en peine de prouver celuy de la parole, puis que l'un ſupoſe l'autre. Diodore Sicilien dit que la voix des Hommes eſtoit au commencement ſi obſcure & ſi confuſe, qu'elle n'eſtoit pas intelligible. Mais quand bien le langage de l'Homme ne ſeroit qu'un jar-

gon comme le ramage des Oyſeaux, il y auroit toûjours une premiere Langue, & celle de l'Homme ſeroit préferable à toute autre, eſtant ſeul parmy les Animaux doüé de parole diſtincte, articulée, & ſignificative. S'il y a quelques Oyſeaux qui ſemblent en eſtre capables, ils ne peuvent dire que ce qu'on leur a appris, encor le diſent-ils ſans ſujet & ſans ordre, parce qu'eſtant dépourveus de raiſon, ils ne ſçavent ce que les paroles ſignifient; car il eſt abſolument neceſſaire de ſçavoir raiſonner, pour ſçavoir parler. Ceux qui veulent que chaque Peuple ait naturellement ſa Langue particuliere, comme chaque Beſte a ſon cry, ne conſidérent pas que

cela ne vient que de la diférente conſtruction des organes. Dans l'Homme il y a deux choſes à remarquer quand il parle ; la formation de la voix, en quoy il a quelque raport avec les Animaux, & c'eſt ce qui vient du Corps ; & la ſignification ou l'idée qu'il y joint, qui vient de l'Ame, en quoy il n'a raport qu'avec ſon eſpece. Il faut encor remarquer avec M^r de Cordemoy, que les Oyſeaux qui ſont les ſeuls qui imitent le langage des Hommes, ne s'en ſervent jamais que quand ils voyent la choſe dont ils ſçavent le nom, & dont ils ont beſoin. Mais enfin l'Homme participant de la nature de tous les Animaux, il ne faut point s'étonner ſi la voix des

Oyſeaux a tant de raport avec la ſienne. Ils ont quelque choſe dans le bec, dans la langue, & dans le goſier, qui rend leur articulation preſque ſemblable.

Je ſçay bien encor que de Grands Hommes ont crû que les Beſtes avoient une Langue que les Hommes pouvoient entendre. Philoſtrate dit qu'un certain Apollonius expliquoit le ramage des Oyſeaux à ſes Diſciples, & il attribuë cette merveilleuſe intelligence à tous les Arabes, & à quelques Indiens. Les Enfans de Pſammeticus dont je parleray dans la ſuite, pouvoient entendre celuy des Chevres qui les avoient nouris. Clement Alexandrin ne craint pas de donner aux Ani-

maux quelque ſorte de diſcours & de dialecte. Si cela eſt, Saint Auguſtin a eu raiſon de dire qu'il vaudroit mieux s'entretenir avec ſon Chien, qu'avec un Homme dont on n'entendroit pas la Langue. Mais ſi les Hommes entendent le langage des Beſtes, on peut dire auſſi qu'elles entendent celuy des Hommes. Pline & Solin aſſurent que les Dauphins accourent au nom de Simon, & nous voyons tous les jours que les Aſnes répondent à celuy de Martin qu'on leur donne. Mais la penſée des Caffres eſt plaiſante, qui imputent aux Singes d'Affrique de ne vouloir pas parler, de peur de travailler. En effet, le Singe eſt en tout ſi ſemblable à l'Hom-

me, qu'il ne luy manque que la parole. Vitruve prétend que les Hommes ayant commencé de vivre en ſocieté, convinrent que certains ſons qui ſortoient de leur eſtomach & de leur goſier, ſignifieroient certaines choſes qu'ils avoient marqué d'abord deſirer ou craindre; mais il y a quelque choſe de plus merveilleux dans la parole. Adam en reçeut l'uſage de Dieu meſme, & il ne faut pas s'étonner avec Pithagore, ſi les noms que le premier Homme donna à toutes les Creatures, marquoient une ſi parfaite ſageſſe.

C'eſt une Queſtion entre les Doctes, ſçavoir, ſi les noms ſont purement arbitraires, ou impoſez par raiſon & par reconnoiſ-

ſance.

ſance. Chaque opinion a eu ſes Partiſans, mais Socrate fait le médiateur. Il dit qu'il y en a d'impoſez à l'avanture, & les autres naturels, & qui ſemblent avoir eſté dictez par la bouche des Dieux. Selon Platon, les noms ſont des inſtrumens propres pour diſcerner la ſubſtance des choſes; & Ariſtote nous enſeigne de rechercher cette ſubſtance dans la ſignification des paroles. Ce ſentiment peut avoir fait naiſtre la croyance qu'il y a de grands myſteres cachez ſous les noms; & c'eſt ce qui rend la Langue Hébraïque ſi divine & ſi fameuſe chez les Cabaliſtes. Mais la penſée d'Epicure me plaiſt davantage, & vient mieux à mon ſujet. Il dit

que les premiers noms ſont les effets de ce que les Hommes s'eſtoient imaginé des choſes la premiere fois ; de ſorte que leur fantaiſie eſtant diverſement touchée des objets en divers climats, cela a donné lieu à la diverſité des Langues.

D'autres croyent que Dieu n'eſt pas moins admirable dans la diverſité des Langues, que s'il avoit cõſervé un ſeul idiome ſur la terre. Ils prouvent cette diverſité par celle des organes qui ſervent à la parole, & prétendent que ſi la Langue ſuit par les diverſes inflexions de la voix les mouvemens du cœur, & les ſentimens de l'eſprit, les Peuples eſtant diférens d'humeur & d'inclination, & ayant ſelon les cli-

mats qu'ils habitent, les organes diférémment dispoſez ; ils prétendent, dis-je, que ces Peuples doivent avoir un langage tout diférent les uns des autres. Dieu diviſa la Langue des Ouvriers de Babel, dit Polidore Virgile, afin que tant de voix diſcordantes rompiſſent l'intelligence qui eſtoit entr'eux. Mais on pourroit dire que Dieu troubla d'abord leur eſprit, & qu'ils ne changerent de langage qu'apres avoir changé de penſée. Chacun ſuivit la vaine & fauſſe image dont il eſtoit remply, & ne devint pas moins oppoſé dans ſes ſentimens que dans ſes paroles. Quoy qu'il en ſoit, c'eſt la veritable origine des Langues qui ſe ſont répanduës en

ſuite par toute la terre.

Mais quand un pareil miracle ne ſeroit pas arrivé, on peut douter ſi la Langue matrice, telle qu'elle eſtoit alors, ſe ſeroit conſervée pure dans les diverſes Parties du Monde, apres que Noé en eut fait le partage à ſes Enfans. Elle auroit ſouffert à peu pres les changemens que nous voyons, & chaque Nation auroit eu quelque choſe de particulier dans ſon idiome; ce qu'il eſt facile de prouver par ce qui arrive tous les jours dans les Langues vivantes, une Langue n'eſtant veritablement fixe & exẽpte d'altération, que quand elle ceſſe d'eſtre en uſage. Chacun peut remarquer le changement qui ſe fait de temps en

temps dans sa Langue naturelle, & la diversité qu'il y a entre les Provinces où l'on parle une mesme Langue. Un Autheur dit qu'il en est de nos paroles comme des fleurs dont la terre est parée & dépoüillée tous les ans. Les unes succedent aux autres, & il arrive dans les Langues vivantes, & à ceux qui se piquent de bien parler, ce qui se passe parmy les Floristes. Tantost c'est la Tubéreuse qui est à la mode, tantost c'est la Jonquille. Il paroist tous les jours quelque fleur qui nous estoit inconnuë. Il paroist aussi tous les jours quelque mot nouveau, ou quelque expression nouvelle qui n'estoit pas en usage. Aléxandre estant passé dans

le Païs des Scedets qui habitoient ſur le Fleuve Melaſo, & qui tiroient leur origine des Cumeries de Leolide, il trouva que ces Peuples parloient comme les Barbares, & avoient perdu la Langue Greque, non par le temps comme ils diſoient; mais que leurs Anceſtres ne furent pas ſi-toſt arrivez dans ce Païs-là, qu'ils oublierent inopinément leur Langue naturelle, & parlerent un langage nouveau & inoüy auparavant. Pauſanias & Arian ſont les garans de cette Hiſtoire merveilleuſe. Mais enfin on peut douter ſi on n'auroit point inventé quelque nouveau Langage, ſupoſé que la Langue matrice fuſt demeurée univerſelle parmy les Hommes;

car la meſme facilité qu'il y a d'apprendre les Langues, prouve la facilité qu'il y auroit d'en inventer. Dans le premier ordre on ſe ſert des termes reçeus, & dans le ſecond on les établiſt. Pourveu qu'on en convienne, un idiome eſt bientoſt changé ou reçeu. Il en eſt comme des Lettres en chifres, dont chacun invente la clef comme il luy plaiſt, & que l'on trouve à force de chercher. Il n'a donc pas eſté ſurprenant que chaque Nation ſe ſoit fait une Langue à part, & qu'il y en ait tant au monde. Les Hommes ont exprimé leurs penſées comme ils ont voulu, & pour cela ſont convenus de certains Caracteres qui leur eſtoient propres. Neantmoins

s'ils concevoient les choſes de la meſme maniere, & s'ils raiſonnoient tous juſte ſur un meſme ſujet, on pourroit faire un Langage rationnal qui deviendroit une Langue universelle, que tous les Hommes, du moins les Sçavans, pourroient entendre. Enfin tout ce qu'on peut dire à l'égard de Babel, c'eſt que les Sciences auroient eſté plus faciles à aprendre, & qu'on euſt pû eſtre habile ſans Grec & ſans Latin. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il n'y euſt qu'une ſeule Langue ; & quand le peché n'auroit apporté que ce changement au monde, les Hommes en ont eſté ſeverement punis. On devient par là ſeul, & preſque ſeparé des Hommes.

On ne peut voyager ſans chagrin ; & ſoit dans le commerce des Vivans, ou des Morts, on ne peut devenir riche ny ſçavant, qu'avec peine & à grands frais. Heureux donc Poſtel & Mithridate, de ſçavoir tant de Langues, & de ſe pouvoir dire à juſte titre les Citoyens du Monde.

Les Peuples qui veulent tirer leur origine d'eux-meſmes, & faire croire qu'ils ſont Enfans de la Terre, veulent auſſi perſuader qu'ils n'empruntent pas leur langage des autres. Ils ſoûtiennent qu'ils ont la Langue matrice, & non ſeulement que leur Langue eſt la plus ancienne, mais encor la plus excellente. Les Phrygiens & les Egy-

ptiens ont eſté de ce nombre. Ils ſe ſont diſputez longtemps cette préeminẽce. Pſammeticus Roy d'Egypte, ſe ſervit de cet expédient pour découvrir la verité. Il fit nourrir deux Enfans par des Chevres, avec défenſe aux Bergers qui en avoient ſoin, de prononcer aucune parole devant eux. Au bout de deux ans, on les fit jeûner quelques jours, & on les laiſſa ſeuls. Leur Gouverneur eſtant venu ouvrir le Lieu où il les avoit enfermez, ils commencerent à crier, *bec, bec*, qu'ils repéterent pluſieurs fois. Le Prince ayant ſçeu la choſe, & s'eſtant informé que *bec* en langage Phrygien, ſignifioit du pain, les Egyptiens furent contraints de reconnoiſtre que les

Phrygiens eſtoient plus anciens qu'eux. Comme cette Hiſtoire eſt d'Herodote, on n'engage perſonne à la croire. Suidas s'en rit, & dit que ces Enfans ne décidérent en faveur ny des uns ny des autres, parce que le mot de *bec* eſt le propre cry des Chevres dont ils avoient tiré leur nourriture, & imité la voix. Goropius prend la choſe plus ſérieuſement, & la tournant à l'avantage de ſa Nation, il dit que *bec* en langage Allemand, ſignifie du pain, & que les Enfans de Pſammeticus ayãt parlé cette Langue, elle eſt par conſéquent la plus ancienne du Monde. N'eſt-ce pas là rencherir ſur le conte d'Herodote? Mais comment ces Enfans au-

roient-ils demandé du pain, eux qui n'en avoient jamais mangé? Il faut avoir quelque notion de la choſe qu'on demande, & ſçavoir les termes dont les Hommes ſont convenus, pour l'exprimer. La parole eſt le propre de l'Homme, mais il n'en reçoit l'uſage que par le commerce des autres Hommes. Les Enfans n'apprennent à parler & à nommer les choſes que par les ſignes qu'on leur en donne.

S'il eſt certain dans l'opinion d'un excellent Autheur, qu'ils ont la raiſon toute entiere dés leur naiſſance, on doit s'étonner de ce qu'ils ſont ſi lõgtemps avant que de parler correctement la Langue dans laquelle

on les a élevez. Je ſçay qu'il faut du temps à perfectionner les organes des Enfans ; mais s'ils ont déja l'uſage libre de leur raiſon, & s'ils ſe trouvent dans la neceſſité de toutes choſes, quelle apparence qu'ils demeurent pluſieurs années avant que de ſe faire entendre ? Plus on eſt raiſonnable & formé, & plus facilement on apprend une Langue, que le commerce & le beſoin nous rend neceſſaire ; & ſi on a de la peine à apprendre les Langues étrangeres, c'eſt ou qu'on a d'autres moyens de ſe faire entendre, ou qu'on a les organes mal propres pour leur prononciation ; mais cela n'arrive pas aux Enfans, qui les ont plus tendres & plus ſuſceptibles

d'impreſſion, que les Hommes avancez en âge.

Le mot de *bec* que prononcerent les Enfans de Pſammeticus, n'eſtoit donc qu'un cry de Chevres, qui demandoit la nouriture & le lait de leurs Meres. Mais les Egyptiens ont toûjours eſté malheureux dans leurs prétentions pour l'antiquité de leur Langue & de leur origine. Les Scithes leur diſputerent l'un & l'autre, & remporterent l'avantage dans un ſanglant Combat, qui termina ce diférent. Les Ethyopiens ont auſſi prétendu eſtre les premiers Hommes du Monde, & quelques Sçavans ont employé leurs raiſons pour ſoûtenir cette opinion. Ils diſent qu'il eſtoit bienſéant que

le lieu le plus pres du Soleil, donnaſt le premier la vie aux Creatures ; mais cette raiſon de bienſéance eſt ridicule, & digne de l'ignorance des Payens. Il faut donc laiſſer ce ſentiment à Empédocle, à Anaximandre, & aux antres Philoſophes qui ont traité les Hommes comme des Beſtes.

Mais quand il ſeroit vray que les Phrygiens ſeroient les premiers Peuples du Monde, & que leur Langue ſeroit la Langue matrice, on peut leur demander, & à tous les autres Peuples qui s'en font honneur, d'où eſt venu le changement des Langues ; car s'ils ſçavent bien que la leur eſt la premiere, ils doivent ſçavoir qui a alteré

cette Langue matrice, & d'où les autres sont dérivées. L'embarras où ils sont de répondre à cette difficulté, nous oblige à nous en tenir à l'Histoire de Nembrot, qui ne peut estre revoquée en doute des Sages & des Sçavans. Elle est contenuë dãs le plus ancien & le plus sacré des Livres, écrite sans aucun artifice, & rapportée par Josephe, qui vivoit dans un temps où la Langue Greque & la Latine estoient si florissantes. Cela est surprenant, que les Peuples les plus polis dans leur langage, & qui ont porté si loin l'Eloquence, ne nous ayent rien laissé de l'origine de leur Langue, & ayent esté en cela plus modestes & plus retenus que les Barba-

res. Ils n'ont point disputé la gloire d'avoir parlé les premiers, mais d'avoir mieux parlé que les autres. En effet, c'est une mes-chante preuve de l'antiquité d'une Langue, que son bégaye-ment & sa grossiereté. J'admire le raisonnement d'un Medecin Liegeois, amy de Goropius, qui prouve que la Langue Cym-brique, ou bas Allemand, est au dessus de la Langue Hebraïque, de la Greque, & de la Latine, parce qu'elle n'a point changé, & qu'elle n'emprunte rien des autres. Mais je ne puis assez m'étonner du sentiment d'un illustre Autheur moderne, qui dit apres Bécam, qu'à la reserve de ces petites Langues, telles que la Basque, ou l'ancienne

Bretonne, il n'y en a point ny de mortes ny de vivantes, qui n'ayent produit de plus beaux Ouvrages, que l'Hebraïque; & il tranche net que l'Allemande luy peut estre préferée pour toutes les Sciences.

Cependant il faut demeurer d'accord que la Langue Hebraïque est veritablement la Langue matrice. Dieu mesme a voulu parler Hebreu, dit ce grand Homme que je viens de citer, & qui est contraint ailleurs de faire justice à cette Langue. Elle a reçeu quelques changemens, mais beaucoup moins que les autres, parce que moins de Peuples en ont eu l'usage, les Hebreux vivant séparez, & ayant peu de commerce

avec les autres Nations. La Langue Hebraïque est encor fort significative, & exprime avec plus de clarté & de briéveté toutes choses. Elle est plus sérieuse & plus grave que toutes les autres. Son Alphabet, quoy que petit, renferme, selon les Rabins, tous les secrets de la Theologie, & de la Philosophie naturelle & morale. Cela n'est pas difficile à croire, puis que chaque lettre en est mistérieuse, & contient sa signification propre & particuliere. La plûpart des lettres des autres Langues en ont esté tirées; mais ce qui en releve infiniment la noblesse & la majesté, c'est qu'elle renferme dans ses caracteres le sacré Nom de Dieu.

Les trois Langues principales, & le plus en uſage dans le commerce des Sçavans, ſont l'Hebraïque, la Greque, & la Latine. L'Arabe & la Sclavonne ſont fort étenduës. Enfin apres le ravage des Gots, l'ignorance des Sciences a fait en partie la barbarie des Langues. Du Latin on a tiré l'Italien & le François. L'Eſpagnol eſt en partie Arabe, à cauſe de la longue domination des Sarraſins en Eſpagne. De l'Allemand & du François, on a fait l'Anglois; & du Tartare, le Langage Turc. Il n'y a aucune de ces Langues, dans laquelle on n'ait écrit, & où quelque Grand Homme n'ait excellé. Moïſe, David, & Salomon, pour l'Hebraïque; Ho-

mere, Platon, & Demoſtene, pour la Greque; Ciceron & Virgile, pour la Latine; Averroës & Avicenne, pour l'Arabe; Melanthon & Benther, pour le Tudeſque ou l'Allemand; Bocace, Petrarque, le Taſſe, & l'Arioſte, pour l'Italien; De Cervantes, Guevarre, Boſcan, & Grenade, pour le Caſtilan; Thomas Morus & Bacon, pour l'Anglois. Pour le François, ſans faire icy l'éloge de nos Autheurs, il ne faut que citer l'illuſtre Académie Françoiſe, pour eſtre convaincu de la beauté de noſtre Langue, & de l'excellence des Ouvrages qu'elle a produits. Outre que chaque Langue a ſon élegance & ſa fécondité, elle a auſſi ſa poli-

teſſe & ſa pureté d'accent, qui eſt propre & comme naturelle à certains Peuples d'une meſme Nation. Les Pariſiens ont l'avantage pour le François ; les Toſcans, pour l'Italien ; les Caſtillans, pour l'Eſpagnol ; les Saxons, pour l'Allemand ; les Perſes, pour l'Aſiatique ; comme autrefois les Athéniens pour le Grec, & les Romains pour le Latin.

Cette diférence de prononciation a fait naiſtre une Queſtion plus curieuſe que ſolide, ſçavoir, ſi chaque Langue en ſon particulier, a une Langue matrice, & ſi le Langage du Peuple & celuy de la Cour, ſont deux Langues ſéparées. Ciceron au Traité de l'Ora-

teur, demande si les Grecs ou les Romains avoient deux Langues; & si Homere, Platon, & Demostene, ont écrit en leurs Langues maternelles. Je m'étonne que les Sçavans se soient amusez à cette bagatelle. Chaque Langue estant commune à ceux qui la parlent, il n'y a que du plus ou du moins; l'un est plus naturel, l'autre est plus poly. Les Grammairiens ne sont pas ceux qui parlent le mieux; & la Vieille d'Athenes qui reprochoit à Theophraste son langage Provincial, n'en jugeoit que par l'accent & par quelque mot affecté à sa Nation, & non pas par les regles de la Grammaire. On ne parle jamais mieux que quand on parle na-

turellement, & ſuivant la naïveté & le génie de la Langue. Les Orateurs & les plus éloquens ſont contraints d'y avoir recours, & d'abandonner l'Art pour ſuivre la Nature. Ciceron dit d'une certaine Lelie, qu'elle parloit ſi naturellement & avec tant de pureté la Langue Latine, qu'il ſembloit qu'on entendoit ou Plaute, ou Nevius. Les Femmes & les Enfans ſçavent mieux les longues & les bréves de la Langue qu'ils parlent, & s'expliquent avec plus de facilité & d'une maniere plus touchante, que les plus habiles Orateurs; ce qui a fait dire à un Moderne, que bien parler eſtoit moins l'ouvrage de la Raiſon & de la Science, que

d'une

d'une bonne habitude, & d'une heureuſe naiſſance.

Toutes les Nations ont des expreſſions conformes à leurs penſées, & il n'y a point de Langue, pour barbare qu'elle puiſſe eſtre, qui n'ait ſa force & ſon énergie, ſa grace & ſa délicateſſe, ſelon les ſentimens qu'ont les Peuples qui la parlent. On ſe trompe de dire qu'une Langue eſt plus majeſtueuſe, ou plus douce qu'une autre, & de vouloir tirer de là ſon excellence. Chacun s'exprime parfaitement en ſa Langue. Il n'y a que la maniere de penſer qui eſt diférente chez les Peuples; & qui fait la diverſité des Langues. Les uns ſont fiers, les autres ſont doux; les uns froids & pe-

fans, les autres boüillans & pleins de feu. Tous ces caracteres inſpirent des penſées toutes oppoſées, d'où viennent les diverſes manieres de s'exprimer. C'eſt auſſi la raiſon pourquoy chacun eſtime ſa Langue, & la préfere à toute autre, parce qu'il s'explique mieux par elle. S'il y a des Peuples qui parlent mieux les uns que les autres, c'eſt qu'ils penſent plus juſte. Quintilien dit que ceux qui enſeignent à bien dire, doivent enſeigner à bien penſer; & Ciceron, que le raiſonnement eſtoit la Mere des belles paroles. Mais il y a des Nations qui ont beaucoup d'eſprit, & dont le langage eſt ſi groſſier & ſi barbare? Il eſt vray; mais il ne s'a-

gist pas icy du jugement, du bon sens, & de la profondeur du raisonnement. Il est question de délicatesse, de pureté, & il est certain que parmy ces Nations-là, ceux qui ont plus de délicatesse d'esprit, parlent plus poliment que les autres.

Les Peuples qui se piquent de science & de galanterie, parlent mieux que les autres, & rendent leurs Langues plus florissantes. Les Espagnols, les Italiens, & les François, l'emportent par cette raison-là sur toutes les Nations du Monde. Aussi ces Langues sont-elles plus polies & plus en usage. Peu des autres Peuples écrivent en leur Langue. S'il y a quelques Sçavans, ils écrivent en Latin. La

neceſſité nous fait apprendre les Langues étrangeres. On les apprend rarement avec plaiſir. La prononciation en eſt fatiguante, & les Peuples de l'Europe ont la langue & le goſier peu diſpoſez pour les Langues Orientales. Nous apprenons ces Langues dans les voyages, comme les Beſtes qui apprennent leur cry de celles de leur eſpece, parce que la paſture en eſt la cauſe; car enfin quoy que la parole ſoit naturelle à l'Homme, elle eſt en quelque façon artificielle, puis qu'il l'apprend d'un autre, & en veuë de quelque choſe qui luy eſt neceſſaire.

Les Princes d'Allemagne & la Nobleſſe du Septentrion,

ſont fort curieux de ſçavoir les Langues. Ce n'eſt pas le moindre ſujet de leurs éloges. Les Eſpagnols ne ſe piquent pas tant de cette curioſité, & hormis les Langues qu'ils ſont obligez de ſçavoir par la vaſte étenduë de leur domination, ils ne ſçauroient que celle de leur Nourice. Les François s'attachent beaucoup à la leur. Ils la regardent non ſeulement comme neceſſaire, mais comme capable des plus hautes connoiſſances. Ils en font une étude particuliere, ce qui fait qu'ils s'appliquent moins aux autres. C'eſt auſſi le veritable moyen de porter une Langue vivante au plus haut point de perfection où elle puiſſe atteindre; car le

meſlange des autres Langues, loin de l'enrichir, comme quelques-uns ont crû, la défigure & la rend barbare. Pour luy conſerver ſon veritable génie, il la faut parler dans ſa pureté. Les Romains n'embellirent la Langue Latine, qu'en negligeant toutes les autres ; & lors que par l'étenduë de l'Empire Romain ils furent obligez de parler le langage des Peuples qu'ils avoient ſoûmis, ils devinrent étrangers & barbares dans leur Langue auſſi-bien que dans leurs mœurs.

Continuez donc, beaux Eſprits, de travailler au grand Ouvrage de noſtre Langue. C'eſt de vos doctes veilles qu'elle peut recevoir ſon étenduë

& ſa perfection. Non ſeulement vous trouverez cet illuſtre vulgaire que le Dante a cherché dans la Langue Italienne, mais vous rendrez le François préferable au Latin, & digne de la majeſté de noſtre Empire. Enfin ſi ce doit eſtre l'Ouvrage d'un puiſſant Monarque, de qui peut-on encor l'attendre plus probablement que de Loüis LE GRAND, qui par ſa Royale protection nous met en état de répandre la Langue Françoiſe ſur toute la Terre par vos Ecrits, comme il le fait par ſes glorieux Exploits?

D. L. V. R.

Un Traité auſſi curieux que celuy que je viens de vous faire voir,

doit estre suivy de quelque illustre matiere, & je n'en puis choisir de plus éclatante que celle que la conclusion de la Paix a fournie à Mr de la Fontaine dans l'Ode qui suit. Vous sçavez quelle est la réputation de cet Autheur, & le talent particulier qu'il a pour bien tourner une Fable, ou écrire agréablement un Conte.

ODE
POUR LA PAIX.

LOin de nous, Fureurs homicides,
Et toy Démon qui leur présides,
Va dans le fond du Nort, sejour des Aquelons,
Mandier une retraite;

Nos Bergers dans ces Vallons
Contant leur peine secrete,
Désormais ne seront plus
Par ton bruit interrompus.

Déja la Déesse Astrée,
Par toute cette Contrée,
Reconnoist ses derniers pas
Encor empreints sur la terre:
Comme elle nous quita les derniers
d'icy bas,
Ses Temples dans nos Etats
Ne se sont point sentis des suites de
la Guerre.
Elle ne change point cette fois de
sejour,
Car l'Olimpe est par tout où LOVIS
tient sa Cour.

Fleuve qui la revois, va-t-en dire à
Neptune
Que tout est calme parmy nous:
Mars a quité ces lieux; d'autres Dé-
mons plus doux

S'en vont courir les Mers, & tenter
la fortune.
On ne verra nos Matelots
Combatre à l'avenir que les vents &
& les flots.
LOVIS nous rend la Paix ; son bras
& sa conduite
Aux yeux de l'Univers ont assez
éclaté ;
Et l'Envie à la fin pleure d'estre
réduite
A connoistre aussi sa bonté.

Ainsi disoit Acante, & le Dieu de
la Seine,
Que l'horreur des Combats retenoit
sous les eaux,
N'osant le croire qu'avec peine,
Sortit du fonds de ses roseaux
Pour écouter cette nouvelle.
Toutes ses Nymphes accourant
Aupres d'Acante, & l'entourant,
Contez-nous, luy dit la plus belle,
Ce fruit inesperé des Armes de
LOVIS.

Acante satisfit en ces mots l'Immortelle :

Zéphire estoit présent, & les ayant ouïs,
Il m'en fit ce recit fidele.

O Nymphe, il faut vous accorder
Ce que vostre Troupe souhaite :
C'est à moy d'obeïr, à vous de commander :
Sçachez donc que Bellone impuissante & mizette,
Souffre que ses Enfans tâchent de la bannir.
Celle dont les faveurs ont ennobly la France,
Se laisse oster toute espérance
D'y pouvoir jamais revenir.

LOVIS consent qu'elle nous quite.
Elle luy dit en vain que bientost ses Exploits
A l'un & l'autre Rhin auroient joint sous ses Lois

LOVIS.

Les deux ceintures d'Amphitrite.
Il eust pû tenter ces projets;
Mais le repos de ses Sujets,
Celuy de ses Voisins, les soûpirs de
l'Europe,
Ont à la fin changé l'objet de ses desirs:
Et la sçavante Calliope
Ne vous chantera plus que jeux &
que plaisirs.

Acante en eust dit davantage,
Mais on cessa de l'écouter.
Les Nymphes au transport se laissant
emporter,
Du doux nom de la Paix remplirent
leur rivage.
Toutes plaçoient déja LOVIS entre
les Dieux.
Elles voyoient que de ces lieux
A la fin Bellone exilée,
D'alarmes pour toûjours nous avoit
garantis.
Telle éclata la joye aux Nôces de Pelée
Chez les Suivantes de Thétis.

Acante alla porter l'allégresse au
Parnasse:
Il trouva dans ses Bois les doctes Nourissons
Occupez encore aux Chansons
Que chérit le Dieu de la Thrace.
Ils disoient qu'un de ses Rivaux,
Vn Conquérant par ses travaux,
Alloit sous son pouvoir ranger la Terre entiere.
Adoucissez, dit Acante, vos voix:
Chantez la Paix donnée; aussi-bien tant d'Exploits
Sont une trop ample matiere.

Et vous, Divinitez, à qui je dois les Vers
Qui de jeux & d'amour ont remply l'Vnivers,
Si j'ay toûjours suivy vostre Troupe immortelle,
Faites qu'estant épris d'une nouvelle ardeur,

Ie chante de LOVIS, non toute la grandeur,
Vostre voix y suffiroit-elle?
Vous-mesmes pourriez-vous d'un si rapide cours
De Victoire en Victoire à ce Mars de nos jours
Accommoder vos sons? Non, Déesses, ma Lire
N'a point ce but, & je n'aspire
Qu'à chanter une Paix digne de plus d'Autels
Que les Combats des Immortels,

Le Dieu des Vers sourit. C'est aux sçavantes Fées
D'en estre seules les Orphées,
Non aux Hommes, dit-il, je t'apprens que ton Roy
Fera plus pour son Nom, que tes pareils ny toy.
La Paix couronnera l'ouvrage de la Guerre;
Et comme Iupiter ton Prince fera voir

Qu'il sçait par des bienfaits exercer
son pouvoir,
Aussi-bien qu'user du Tonnerre.
L'Univers va changer : l'avenir m'est
caché,
Ou le temps des beaux Arts s'est enfin
raproché.
Ils refleuriront tous : on verra dans
les nuës
D'autres Louvres cherchant des routes
inconnuës
Toucher de leur sommet la demeure
des Dieux.
J'évoqueray pour le Theatre
Les grands Morts, grands sujets dont
je suis idolâtre,
Tandis que d'autre part d'un soin
laborieux,
Par l'ordre de LOVIS, cent Tradu-
cteurs celebres
Tireront du sein des tenebres
Ce que Rome & la Grece ont produit de
plus beau.
Homere & ses Enfans ressortis du
Tombeau

Vont éterniſer voſtre Empire.
Tout deviendra François; LOVIS le
veut ainſy.
Apollon t'annonce cecy,
Va chez les Mortels le redire.

Je vous dois compte à mon ordinaire des Explications qui ont eſté faites en Vers des Enigmes propoſées depuis trois mois. Celles qui l'ont eſté dans le Mercure de Septembre, & dont celuy d'Octobre a fait connoiſtre le ſens, eſtoient Ie Sel & le Songe. *Voicy les Madrigaux qu'on m'a envoyez là-deſſus.*

I.

LE Sel utile à pluſieurs choſes,
Empeſche qu'à la Chair ne ſe mettent
les Vers;
Mais par un changement rare dans
l'Vnivers,

L'Enigme qu'icy tu proposes,
Prẽd des Vers de plus d'un Mortel,
Sans craindre qu'on gaste ou cor-
rompe
L'éloge que tu fais du Sel
Avec tant de gloire & de pompe.

Du MONT, Avocat à Chaumont en Vexin.

II.

TIrsis, pour deviner l'Enigme du Mercure,
Vous mettez trop longtemps vostre ame à la torture.
Laissez-la, prenez du repos,
Croyez ce que je dis, ce n'est pas un mensonge,
Il n'est pas toûjours à propos
De nous arrester tant au Songe.

GUYOT DE MONTGERMIN, de Bourges.

III.

LE Mercure eſt univerſel,
L'Enigme qu'il propoſe eſt bien aſſaiſonnée,
Tout y paroiſt caché ſous un ſens naturel.
Elle eſt tres-finement tournée,
Et je la trouve d'un bon Sel.

Du LIVETY, de Courbevoye.

IV.

JE le ſçay, belle Iris, ce Pere du Menſonge
Qui regne dans l'obſcurité,
Eſt pour vous bien ſouvent, quand dans l'aiſe il vous plonge,
Le preſtige ſecret de quelque verité,
Mais pour moy c'eſt toûjours un Songe.

Le meſme.

Sur l'Enigme en figure.

V.

NOn, non, agreable Clytie,
Ta flâme n'eſt pas amortie,
Apollon dans ton cœur mille traits va
dardant ;
Mais s'il fait de ton Corps une Fleur
ſans pareille,
Du haut des Cieux te regardant,
Le Mercure aujourd'huy par une
autre merveille
En ſçait faire un Miroir ardent.

RAULT, de Roüen.

VI.

LE Mercure Galant eſt tel,
Qu'avec bien du plaiſir tout le monde
le ſouffre.
C'eſt un Galant ſpirituel
Qui ſonde le plus profond Gouffre ;
Mais pour de plus en plus ſe rendre
univerſel,
Et mieux nous amorcer avec un peu
de ſoufre,
Dans ſon Livre il a mis du Sel.

VII.

LA glace à contretemps devançant
la froidure,
Vient nous faire ſecher en liſant le
Mercure;
Et lors que de ce pas je me veux dé-
gager,
Ie rencontre le Songe *à force de*
ſonger.

DE MASSEVILLE,
de Montebourg.

Sur l'Enigme en figure.

VIII.

VOſtre Enigme à la voir eſt pleine
de miſtere,
Mais je l'explique promptement;
Clitye eſt un Miroir ardent,
Qui reçoit du Soleil l'éclatante lu-
miere.

DU MONT, Avocat à Chaumont en Vexin.

Si les Pleurs marquent plus de tendresse que les Soûpirs.

PArmy les Amans, les uns ont le don des larmes, les autres celuy des soûpirs. Nous avons veu de nostre temps un Prince fort renommé pour sa galanterie, & pour sa magnificence, qui pleuroit quand il vouloit. Un grand nombre de Belles en avoient pitié, & essuyoient les larmes de ce tendre Prince. Les autres exhalent en soûpirs leur flâme amoureuse. Leur poitrine est une fournaise ardente, dont le feu sort par la bouche, & par les yeux. Les

Amans ſont toûjours dans la Canicule au milieu de l'Hyver, & les Amantes ſont toújours dan l'Hyver au milieu de la Canicule. Ce n'eſt d'un coſté que feux & flâmes, & de l'autre que neige & glace. De toutes les imaginations des Amans, cette antîperiſtaſe amoureuſe, eſt celle qui exprime mieux à mon gré, ce qui ſe paſſe dans le cœur, & dans l'eſprit de ceux qui aiment. L'amour naiſt d'une vive & prompte idée. Il ſe fait connoiſtre par les ardeurs de la volonté. Il s'explique par les lumieres de l'eſprit, & il ſemble que la chaleur naturelle n'agiſſe que pour l'entretenir, lors qu'elle ramaſſe autour du cœur, & dans la poitrine d'un Amant,

les agreables vapeurs qu'il reſ-
ſent en la préſence de l'Objet
qu'il aime. Cependant il tranſit,
il pâlit, & tandis que ſon cœur
eſt au milieu des flâmes, un
glaçon mortel coule dans ſes
veines. Il ne ſe plaint neant-
moins que des flâmes qui le de-
vorent; & quoy qu'il ait les ex-
trémitez glacées, il dit toûjours
qu'il brule, & qu'il eſt en feu.
L'Amante au contraire eſt toute
gelée, parce qu'elle affecte une
certaine froideur à l'égard de
ſon Amant, & qu'elle croiroit
bleſſer ſon honneur, ſi elle pa-
roiſſoit autrement.

Voila l'origine des pleurs &
des ſoûpirs, qui viennent de l'a-
mour. Ceux que cauſent la dou-
leur & la triſteſſe, ont un autre

principe, & ſont d'une autre nature. Un Amant qui pleure & qui ſoûpire, a de la triſteſſe & de la douleur ; mais il s'agit d'examiner icy les ſoûpirs que l'amour fait pouſſer, & les larmes qu'il fait répandre. On demande lequel marque une plus forte tendreſſe. Apres une recherche aſſez exacte, je prétens faire voir que les larmes l'emportent de beaucoup ſur les ſoûpirs.

La forte application d'un Amant pour l'Objet aimé, eſt ſouvent la cauſe des ſoûpirs. L'ame demeure ſuſpenduë, & la nature eſt preſque ſuffoquée. Le cœur eſt embraſé, & ne peut ſe décharger des fumées dont les humeurs le couvrent. Enfin l'ame

l'ame se réveille, & dissipe ces vapeurs par l'abondance des soûpirs. Ils ne nous ont pas plutost ouvert la bouche pour sortir, que les yeux les font suivre par leurs larmes. Les soûpirs sont les expressions müettes de la douleur. C'est le langage d'un Amant disgracié, & qui ne possede pas ce qu'il desire. Mais comme on soûpire dans la possession mesme de l'Objet aimé, & qu'il est en amour, des soûpirs de joye & d'espérance, il n'y a que les larmes qui soient veritablement l'expression müette d'un Amant malheureux, soit qu'il soit privé de ce qu'il aime, soit qu'il ne le puisse obtenir. C'est donc avec raison qu'on appelle les soûpirs, les messagers

de l'Amour. Ils ſortent par une ouverture extraordinaire du cœur, & cette ouverture eſt le paſſage que l'ame ſe fait pour aller à l'Objet qui l'appelle.

Les larmes ſont encor des paroles muettes, mais éloquentes, que la Nature employe pour faire connoiſtre l'état où elle eſt, & pour obtenir efficacement le ſecours qu'elle demande. Ce ſont des prieres qui ſe font entendre, & qui perſuadent, lors meſme qu'on ne peut parler. Elles ne trompent point cõme celles qui ſont enfermées dans les paroles. Ces prieres ne ſe font que par les yeux, & ne s'entendent auſſi que des yeux; ce qui a fait dire agreablement à un Autheur, que les meſmes

yeux qui font ſi doucement couler dans l'ame la paſſion d'amour, ne manquent gueres à ſe remplir de larmes bien-toſt apres. Enfin comme elles partent du cœur auſſi-bien que les ſoûpirs, elles vont droit au cœur. S'il y a de la foibleſſe dans les larmes, elles ne ſont point condamnables en amour. Plus on aime, & plus on eſt foible. Ainſi les larmes doivent eſtre par cette raiſon meſme beaucoup plus fortes que les ſoûpirs. Tous les Héros des Romans, ont répandu des larmes. S'il y en a qui pleurent, & d'autres qui ne pleurent pas, ce n'eſt pas qu'ils ſoient plus forts, ou plus foibles, mais parce qu'ils ont le cœur plus mol, ou plus

dur. Qui ne doit donc pas préferer un Amant qui pleure à un Amant qui ſoûpire, puis que l'un a le cœur plus tendre que l'autre, qui eſt tout ce qu'on peut ſouhaiter dans ceux qui aiment, & qui touchent plus ſenſiblement la Perſonne aimée? Ceux qui ont cette partie molle, ſont plus ſuſceptibles de l'amour que les autres; & c'eſt la raiſon pourquoy le mot de tendreſſe luy eſt affecté, parce que ce qui eſt mol doit eſtre tendre. Ainſi le cœur s'atendrit avant que de pleurer. On peut dire au contraire, que ceux qui ont le cœur dur, ſont incapables des tendres ſentimens que l'amour, & l'amitié inſpirent. Ce ſont des cœurs de roche, que

l'on a beau toucher, il n'en ſort jamais une goute d'eau.

Cependant le mot de ſoûpirer eſt ſi commun dans le langage amoureux, qu'il veut autant dire qu'aimer. Il n'en eſt pas de meſme de pleurer, qui eſt plus eſſentiel à la douleur & à la triſteſſe. Un Amant ne dit pas à ſa Maîtreſſe, je pleure pour vos beaux yeux, mais je ſoûpire. Neantmoins les pleurs eſtant le ſang de l'ame, pour qui doivent ils eſtre répandus que pour un autre elle-meſme? Car comme l'amour ſpirituel & raiſonnable, n'eſt autre choſe que l'union de deux ames, quand il ſe paſſe quelque combat entr'elles (ce qui arrive dans le cerveau qui eſt le ſiege des eſprits & des larmes)

elles ne peuvent donner des marques plus ſenſibles de leur tendreſſe.

On dit que l'amour & les larmes s'apprennent ſans Maiſtres. Il ſembleroit donc que les larmes ſeroient de l'apanage de l'amour. Il eſt du moins un amour feint, auſſi bien que des larmes feintes. Mais ſi elles ne ſont pas indignes du Sage, peut-on les condamner dans un Amant qui ſemble n'aimer fortement que lors qu'il s'éloigne beaucoup de la ſageſſe? La triſteſſe ſur le viſage du Sage, eſt une grande Philoſophie qui nous inſtruit de nos miſeres; mais les larmes ſont bien plus éloquentes ſur le viſage d'un Amant. Elles ſont capables

d'inſtruire de l'amour le cœur le plus inſenſible. Qu'un Amant triſte & fondant en pleurs aux pieds de ſa Maiſtreſſe, eſt perſuaſif! Qu'il exprime bien ſon tourment, & qu'il eſt difficile de n'en eſtre pas touché! Pour ſoûpirer d'amour, il faut pleurer. C'eſt une roſée, ou une pluye tiede, qui tombe par un vent chaud & humide, dit un galant Autheur. Un autre appelle les pleurs une ſueur de l'ame échaufée. En effet ils ne ſont autre choſe que la roſée qui ſe diſtile des ſoûpirs. Quoy qu'on puiſſe feindre les larmes, il eſt rare neantmoins d'en répandre toutes les fois que l'on veut. Quelque délicateſſe d'imagination qu'on puiſſe avoir, le

cœur & le cerveau ne ſe refer-
rent pas au premier comman-
dement qu'on leur fait. Il faut
que l'ame ſoit penetrée aupara-
vant. Je ſçay qu'il y a des Gens
qui s'atendriſſent ſur tout, mais
encor faut-il qu'il y ait quelque
Objet qui les touche pour ſoû-
pirer. C'eſt de tous les mouve-
mens le plus facile à exprimer.
Les moins touchez y ſont les
plus grands maiſtres. Belles, pre-
nez donc garde aux ſoûpirs de
vos Amans. Ne dites point que
les pleurs ſont les remedes d'un
cœur amoureux, puis que ce
ſont les marques les plus vives
de ſa douleur. Enfin c'eſt quel-
que choſe de ſi prétieux qu'une
larme, qu'elle eſt capable de
fléchir le couroux de la Divi-

nité meſme ; & comme dit le celebre Mr de la Chambre, les pleurs ſont des prieres, & des ſollicitations trop preſſantes, pour leur pouvoir refuſer ce qui leur eſt deu par juſtice, eſtant en poſſeſſion d'obtenir les choſes meſmes qui ne ſont que de grace.

SORET, *de Carentan.*

Mr Gardien Secretaire du Roy, qui a toûjours ſi agreablement écrit ſur toutes les Queſtions qui ont eſté propoſées, a répondu en Vers aux quatre dernieres, & il l'a fait d'une maniere fine & ſpirituelle, qui ne pourra qu'augmenter l'eſtime que ſes Ouvrages vous ont déja fait prendre pour luy. Ce que vous avez veu de ſa façon dans le ſeptiéme

Extraordinaire, eſtoit peu correct, mais vous eſtes trop éclairée pour n'avoir pas veu qu'il n'a point de part aux fautes que vous y avez pû remarquer. Ie ne vous répete point la matiere des Queſtions. Vous l'avez veuë dans les Réponſes faites par M^r Panthot, & il ſuffit que vous en ſçachiez l'ordre.

SUR LES IV. QUESTIONS du dernier Extraordinaire.

I.

CHer Objet de mes vœux, éloigné de vos charmes,
Ie pouſſe des ſoûpirs, & je verſe des larmes;
Mais pres de vous mes ſeuls ſoûpirs

Confondent ma langueur avecque mes
plaisirs.
Pleurs, soulagez par tout l'excés de
la tristesse,
Mais cedez aux Soûpirs le prix de la
tendresse.

II.

SAns prendre icy de longs détours,
Point de belles Prisons, point de laides
Amours.

III.

QVe de bizarrerie au monde!
On blâme des Marys les jaloux senti-
mens;
On les souffre dans les Amans;
Et s'ils n'en sont touchez, quelquefois
on en gronde.
Est-il juste apres tout?... Tout-doux,
& nous taisons.
Quand le beau Sexe a ses raisons,
Ce sont des Loix fort équitables,
Qui nous font sans appel innocens, ou-
coupables.

Mais pour venir aux deux Epoux;
Ie trouverois dans le jaloux,
Plus d'amour, ou d'extravagance;
Et dans l'autre si bon, si doux,
Plus d'estime, ou d'indiférence.

IV.

OVtré de vos cruels mépris,
Disoit le fier Licas à l'indolente Iris,
I'ay crû mettre fin à ma peine,
En m'éloignant de vous, inflexible
Inhumaine;
Mais de tout mon dépit le traistre
Amour vainqueur,
Vers vous malgré moy me ramene.
Iuste Ciel, que la fuite est vaine,
Quand le trait que l'on fuit se porte
dans le cœur!
Tirsis d'autre costé disoit à la Bergere,
Me serez-vous toûjours severe?
Ne finiront-ils point ces dédains ri-
boureux,
Et seray-je toûjours soûmis & mal-
heureux?

Helas, si quelquefois l'espoir de la
retraite
Vient me flater d'un sort plus doux,
Que ces foibles transports de mon ame
inquiete
S'appaisent bientost pres de vous!
Dans une absence de durée,
Ma guérison est assurée.
Ie ne puis cependant m'y résoudre à
ce prix,
Et j'aime encor mieux vos mépris.
Iris à ce discours si tendre,
Crût qu'il faloit enfin se rendre,
Qu'en Amour consentir à rompre ses
liens;
En chercher les plus seûrs moyens,
C'est mériter d'Amant rebelle
La confusion eternelle;
Mais que perséverer dans la sou-
mission,
Malgré les froideurs d'une Belle,
C'est la preuve la plus fidelle
D'une parfaite passion.
Ainsi de son Tirsis couronnant la
constance,

Par ſa correſpondance,
Elle changea pour le Berger
Qui n'avoit point voulu changer.

FRAGMENT D'UNE LETTRE,

A BELISE.

FEignez tant qu'il vous plaira d'ignorer la cauſe de ma derniere maladie, vous n'avez pû vous cacher qu'elle n'en a point eu d'autre que les inquiétudes & le chagrin de me voir privé de voſtre chere préſence. Je ne vous diray pas les circonſtances de mon mal, puis que vous les ſçavez déja. Je vous

diray ſeulement que rien n'a contribué à ma guériſon, que l'aſſurance de vous revoir bientoſt.

Je ne faiſois encor que cõmencer à quiter la Chambre, lors que ſix ou ſept de mes Voiſins me vinrent prendre un matin pour une Partie de Chaſſe qu'ils préparoient depuis quelques jours. J'ay aſſez aimé autrefois cette ſorte de divertiſſement qui nous eſt ſi bien dépeint dans l'Hiſtoire Enigmatique du dernier Extraordinaire du Quartier d'Avril ; mais depuis qu'une paſſion plus belle & plus noble a pris l'empire de mon cœur, je ne vois rien que vous qui me puiſſe plaire. Je ne pus cependãt me défendre de me metrre dans

le Carroſſe de Madame de..... qu'elle avoit eu la bonté de m'envoyer, & nous fûmes en ſuite la prendre chez elle avec le reſte des Dames qui s'y eſ-roient renduës. Elle ſe mit dans le Carroſſe où j'eſtois, avec une jeune Parente qu'elle eſtoit bien aiſe de me faire voir, & que j'au-rois trouvée la plus belle & la plus ſpirituelle Perſonne du monde, ſi je ne vous avois point connuë; ce qui fit que je paſſay beaucoup mieux la journée que je ne l'avois crû. J'eus meſme quelque chagrin de me ſéparer d'une ſi agreable Perſonne, non pas que le plaiſir d'eſtre avec elle euſt paſſé juſques à mon cœur. Vous n'en eſtes pas ſeu-lement la maiſtreſſe préferable-

ment à toutes les autres, mais uniquement & abſolument. Vous ſcavez que j'ay ſoûtenu autrefois contre la jeune Iris, qu'à moins de cela on ne devoit pas ſe dire amoureux, & qu'un cœur partagé n'avoit jamais reſſenty ce que c'eſtoit qu'une veritable paſſion, & ainſi ne pouvoit contenter une Maiſtreſſe. Je ne donneray pas d'autre déciſion à une des Queſtions du Mercure Galant, ſur leſquelles vous me demandez mes ſentimens.

Il ne me ſera pas difficile de vous dire ce que je penſe ſur celle qui propoſe à décider, lequel de ces deux mots prononcez par la Perſonne aimée, *eſpérez*, ou *je vous aime*, eſt plus

agreable à un Amant ; car bien que vous m'ayez dit quelquefois le premier, je ne ſçais encor ce que c'eſt que douceur en amour, & je ſens bien que je ne le ſçauray jamais, que lors que vous ne refuſerez plus cet heureux & deſiré, *je vous aime*, à voſtre &c.

DE VILLE-CHALVER.

FICTION
SUR UNE
DES QUESTIONS,
ET SUR L'INVENTION
DE L'IMPRIMERIE.

A Rheims.

JE m'en tiens, Monsieur, à ce que dit un de nos plus fameux Geographes, qu'Haërlem Ville de la Hollande, est le lieu d'où l'Imprimerie tire son origine. C'est là-dessus qu'est fondé ce que vous allez trouver dans l'Histoire suivante.

LES AMOURS DE CLORIS ET DE DAMON.

CE fut dans Haërlem que Damon devint amoureux de Cloris. Ils estoient tous deux jeunes & aimables. Cloris passoit pour belle, & on trouvoit Damon bien fait. Tous deux avoient de l'esprit, mais leur humeur estoit diférente ; car toute la sincerité se rencontroit dans le cœur de Damon, & la dissimulation regnoit entierement dans l'esprit de Cloris. La Belle estoit charmée de la conversation de cet Amant. Elle le recevoit toûjours bien chez elle ; & ce-

pendant elle vouloit ne s'en faire qu'un Amy. Il y a grande apparence qu'elle s'eſtoit ſondé le cœur, & qu'elle l'avoit jugé inacceſſible à l'amour. Il faut croire que Cloris ne ſe défioit point d'elle-meſme, puis que la crainte que ſon inſenſibilité ne la privât à la fin des viſites de Damon, l'obligeoit quelquefois à feindre, qu'elle ne pouvoit plus s'empécher de l'aimer; mais elle trouvoit bien-toſt des prétextes pour retourner dans l'indiférence. Enfin ce pauvre Amant qui ſçavoit bien comme on aime, ne s'accommoda point des maximes de cette Inéxorable. Il s'en plaignit à elle, & n'y gagna rien. La mortelle douleur qu'il en conçeut, luy fit

abandonner Haërlem. Il chercha des endroits ſauvages & retirez, s'imaginant que ſa paſſion diminuëroit, à meſure qu'il s'éloigneroit de Cloris. Il ſe trompa, car l'idée de cette Beauté fiere le ſuivit juſqu'au fond des Foreſts, & le ſollicita continuellement à retourner ſur ſes pas. Il revint donc aupres de la Belle, dans le deſſein de faire de nouveaux efforts pour la rendre ſenſible à ſa paſſion. Comme il n'eſtoit plus libre à Cloris de feindre d'aimer, & que d'ailleurs elle avoit fortement réſolu de n'en venir jamais à l'effet, elle ferma l'oreille à ce que Damon luy dit de plus tendre. Quelle rude atteinte pour cet Amant! En falloit-il davantage pour le

mettre au deſeſpoir ? Il en demeura ſi fort conſterné, qu'il ne put marquer ce qu'il ſoufroit, que par la violence de ſes ſoúpirs. Les pleurs ny les paroles ne luy furent pas libres tant qu'il s'arreſta dans la Chambre de cette Inhumaine. Ce fut chez luy que ſes yeux fondirent en larmes, parce qu'il commença un peu à revenir de la douleur qui le preſſoit ; mais apres avoir verſé de ces larmes en abondance, il crût qu'il n'en devoit point tant perdre dans la ſolitude. Il retourna donc au Logis de ſa Belle, réſolu d'en ſoufrir les plus cruelles rigueurs. Il pleura devant elle, & luy dépeignit le déplorable état où il ſe trouvoit par ces paroles. Se-

roit-il poſſible que mes ſoûpirs violens, mon viſage pâle, & mes yeux abatus, ne vous euſſent point encor dit ce que l'amour me cauſe de peine? N'aurez-vous point égard à des larmes dont je ne puis arreſter le cours? & la conſtance avec laquelle je ſoufre vos rigueurs, ne vous témoigne-t-elle point en moy une véritable paſſion? Que faut-il faire, Cloris, pour mériter d'eſtre aimé de vous? En achevant ces derniers mots, il eut la conſolation de remarquer quelques traits de la pitié legerement formez ſur le viſage de cette Belle. Il ſe perſuada que ces traits eſtoient comme des arrhes, par leſquels l'Amour l'aſſuroit de la conqueſte du

cœur

cœur de Cloris. Auſſi ne fut-il pas trompé, car apres quelques viſites qu'il rendit encor à ſa Maiſtreſſe, où il n'épargna ny les pleurs ny les paroles, à la fin le moment arriva où elle devoit aimer. Cette fiere Beauté n'ayant pas la force d'avoüer qu'elle eſtoit vaincuë, crût ſe guérir elle-meſme de ſa paſſion naiſſante, ſi elle oſtoit de ſa veuë pour toújours, celuy qu'elle commençoit d'aimer; & dans ce deſſein, elle luy commanda d'un air rude, & d'un ton impérieux, de ſortir à l'inſtant de chez elle, & de n'y revenir jamais. Damon obeït. Jugez avec quel accablement de douleur. Helas! diſoit-il en luy-meſme, faut-il que j'aye en-

treveu quelques rayons d'eſpérance, & que je ſois ſi cruellement traité ? Non, il n'eſt rien au monde d'outrageant à l'égal du procedé de Cloris. Je ſuis aſſuré que le cœur le plus barbare auroit eſté touché de mes pleurs. Ah! le dépit & la rage me font enviſager la mort cõme l'unique félicité qui me reſte. Enfin l'excés de ſon déplaiſir l'alloit réduire au tombeau, lors qu'une Lettre qu'il reçeut de la part de ſa Maiſtreſſe, luy rendit tout-à-coup le repos & la ſanté. Je vous laiſſe à penſer combien de fois il remercia l'Amour, d'avoir touché le cœur de cette aimable Perſonne, & combien de fois il baiſa la Lettre, apres y avoir leu ce qui ſuit.

LETTRE DE CLORIS A DAMON.

JE prens trop d'intereſt à ce qui vous touche, pour vous laiſſer plus longtemps dans le deſeſpoir. Si je vous ay traité d'une maniere cruelle la derniere fois que vous m'avez veuë, pardonnez-le moy, c'eſt qu'il me fâchoit de ſentir que je vous aimois. Je ne me ſouvenois point alors de ce que vous m'avez appris vous-meſme, que l'abſence ne guérit de rien en amour. Je croyois donc, mais trop legerement, que je pourrois bannir de mon cœur ce Dieu auſſi aiſément que je vous ay obligé à ſortir de ma Chambre. Helas, que je raiſonnois mal! Je

connoissois bien mieux que vous estiez redevable à vos larmes, de ce que je commençois à devenir vostre conqueste. Croyez-moy, Damon, ces soûpirs ardens que vous poussastes apres quelques jours d'absence, ne furent inutiles que parce qu'ils ne marquoient pas assez la force de vostre tendresse. A la verité ils me faisoient deviner que vous m'aimiez, mais ils ne me découvroient point vostre passion dans toute son étenduë. Peut-estre que si vous eussiez tiré alors du secours des paroles, j'aurois penétré jusqu'aux replis de vostre cœur, & qu'en mesme temps j'aurois esté sensible à la violence de vos soupirs. Mais les larmes que vous répandistes quelques jeurs apres en ma présence, firent elles seules ce que

vos soûpirs n'avoient pas mesme commencé. Je ne doute point que c'est à cause que ces larmes tomboient grosses & en abondance, que je n'eus qu'à les voir, pour estre persuadée qu'elles n'estoient point feintes ; & ainsi elles me donnoient à connoistre que vostre bouche estoit parfaitement d'intelligence avec vostre cœur, & que la sincérité accompagnoit vos expressions amoureuses. Elles m'instruisirent si bien de vostre tendresse, que je crois qu'elles ne couloient plus, qu'afin de m'exciter continuellement à ne refuser pas davantage du soulagement à vos peines. Ie me sentis émeüe de compassion, & à prêsent je sçay par ma propre expérience, que ce qu'on appelle pitié est presque toûjours amour. Certes je ne m'étonne point

que nostre Sexe pleure avec plus de facilité que le vostre. C'est qu'il est effectivement plus capable de tendresse. Ie m'apperçois aussi qu'il n'y a que les pleurs qui puissent veritablement amollir un cœur, & mesme exciter les pleurs. I'avoüe, lors que vous fustes sorty de chez moy, que je versay des larmes que j'avois de la peine à retenir en vostre présence. Dans les dernieres visites que vous me rendistes, ne pristes-vous point garde aux traits que la compassion imprimoit sur mon visage? En verité je seroïs fâchée à présent, que vous ne les eussiez pas remarquez. Ce n'est pas que je n'aye d'ailleurs des preuves convaincantes de ce que je sens pour vous. Quand il n'y auroit que cela seul, je n'ay jamais fait de Devises

ny de Vers ; cependant l'Amour m'en a fait faire. Il faut avoüer que ce Dieu eſt un grand Maiſtre. Voicy comme il m'a appris tant de choſes. Inſpirée par luy depuis le temps que je ne vous ay veu, je comparois d'abord mon cœur, que vos ſoûpirs avoient tâché d'enlever, à un Rocher que des vents impétueux n'ont pas la force d'ébranler. Ie diſois en ſuite, qu'il en eſtoit de vos larmes de meſme que des flots de la Mer, leſquels batant contre le Rocher, le minoient, le creuſoient, & enfin le déracinoient de l'endroit où la Nature l'avoit attaché. Vous voyez bien que c'eſt à cauſe que vos larmes m'ont inſenſiblement arraché le cœur. Et puis je faiſois ces reflexions. Mon cœur n'avoit-il point du raport à un Rocher, puis

qu'il en avoit la dureté & l'inflexibilité? Les soûpirs qui n'ébranloient point ce cœur, ne se pouvoient-ils point comparer à des vents qui soufflent inutilement contre un Rocher, puis que comme eux ils n'estoient que de l'air? Les larmes n'estoient-elles point semblables aux flots de la Mer, puis qu'elles marquoient aussi bien qu'eux le trouble & l'agitation, & qu'elles n'avoient pas moins d'amertume estant causées par la douleur? Enfin de cette métaphore j'ay composé une Devise, que vous aurez sans doute remarquée aux endroits cachetez de ma Lettre. On a gravé dessus mon Cachet un Roc qui s'avance sur la Mer, en forme de précipice, mais qui paroit se détacher d'une Montagne à laquelle il estoit joint, parce que les flots de cette

Mer agitée, le batant ſans relâche, l'ont miné inſenſiblement par de fréquentes repriſes. Les vents ſouflent de tous coſtez, & il ſemble que de concert ils uniſſent ce qu'ils ont de forces pour abatre un Rocher. Ces mots ſervent d'ame à la Deviſe, Il y faut ſuccomber. *En ſuite dans les quatre Vers que je vous envoye, j'ay fait parler mon cœur comparé au Rocher.*

Je ne m'étonne point du bruit,
De quelque façon qu'il s'éleve;
Ce qui me fend & m'amollit,
Eſt ce qui m'arrache & m'enleve.

Ne vous plaignez point, Damon, de ce que j'ay tâché de vous apprendre avec eſprit que je vous aime. Vous me connoiſſez, & n'ignorez pas que l'Amour eſt ingénieux. En

faudroit-il davantage pour vous convaincre de la sincérité des sentimens de Cloris?

Damon regarda plusieurs fois avec plaisir la Devise du Cachet. Peut-estre ne se seroit-il point lassé de jetter la veuë dessus, si son amour autant que la bienséance ne l'eust pressé d'écrire à la Belle, pour la remercier du bonheur qu'elle luy procuroit, & auquel il s'attendoit si peu. Mais le hazard voulut qu'en écrivant, une goute d'encre tomba sur les caracteres de la Devise. Il y appliqua aussitost du papier pour en oster l'encre, afin que rien n'empeschast d'y remarquer ce qui estoit figuré. Il vit que presque toutes

ces lettres, *Il y faut ſuccomber*, s'eſtoient imprimées ſur le papier. Comme il ne ſongeoit qu'à achever ſa Lettre, il ne fit point alors les refléxions qui luy vinrent en ſuite dans la penſée. Ce ne fut que quelques jours apres, lors qu'il reçeut des Vers de Cloris, que l'Amour luy faiſoit trouver beaux, qu'il ſe ſouvint de l'hémiſtiche, ou plutoſt de l'ame de la Deviſe marquée ſur le papier. Dans la paſſion où il eſtoit d'obliger tout Haërlem d'admirer les Vers de ſa Maîtreſſe, il s'aviſa d'une Invention qui exciteroit de la curioſité pour les lire, & qui ſeroit cauſe qu'on ne les oublîroit jamais. Il jugea qu'il n'y auroit que la premiere peine qui coûteroit,

puis qu'il luy falloit former tous les diférens Caracteres séparément, & les joindre les uns pres des autres autant que paroissoient estre unis ceux de l'ame de la Devise ; mais parce que le Plomb est le plus doux & le plus fusible de tous les métaux, il le choisit afin d'en former ces Caracteres. Dés qu'il en eut suffisamment, il les assembla, les serra, y mit de l'encre dessus, & y appliqua en suite le papier, lequel il pressa contre les lettres. Le papier estant levé, il connut que cet essay luy avoit réussy pour les trois ou quatre premiers Vers de ceux qu'il avoit reçeus de Cloris. Il acheva donc d'imprimer les autres, & dans peu de temps il répandit dans la

Ville plusieurs Copies imprimées de la Piece qui suit.

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR,

A DAMON.

DAmon, d'une mourante voix
Découvroit ses vives atteintes
Au morne silence des Bois,
Lors qu'il le troubloit de ces plaintes,

Cloris insensible à mes feux,
Garde toûjours un cœur de glace.
Amour, échauffe-le de grace,
Et ne rebute point mes vœux.

Dans tous les lieux de ton Empire
Je t'éleveray des Autels.
Que puis-je, Roy des Immortels,
Pour te flechir ? tu n'as qu'à dire.

Ordonne, mais enfin fay ceſſer les ri-
gueurs
Dont m'accable cette Cruelle.
Ie vay faire parler mes ſoûpirs & mes
pleurs,
Pour me ſervir, Amour, devance-moy
chez elle.

Ainſi pour ébranler mon cœur,
Ses ſoûpirs en foule ſortirent;
Mais s'il s'en rendit le vainqueur,
C'eſt que ſes larmes l'attendrirent.

CLORIS.

A peine avoit-on commencé dans Haërlem d'admirer l'Invention de Damon, qu'un Valet de cet Amant emporta tous les Caracteres de l'Imprimerie à Mayence. De là vient que cette Ville d'Allemagne s'eſt fauſſe-

ment attribué la gloire d'eſtre la premiere qui ait trouvé le Secret d'Imprimer. Ce Secret, autant connu à préſent qu'il eſt utile, me procure en mon particulier le plaiſir de faire connoiſtre au Public que je ſuis voſtre &c.

DE LA SALLE, *S^r de Leſtang.*

SENTIMENS SUR LES quatre premieres Queſtions du dernier Extraordinaire.

C'Eſt le veritable caractere d'un Amant, que de ſoûpirer aupres de ce qu'il aime. Il ne peut luy donner des marques plus ſenſibles de ſon amour. Les

pleurs ne ſont pas toûjours un effet de la tendreſſe ; on ne les feint que trop ſouvent. Tout ce qui peut bleſſer les yeux, les fait pleurer. La foibleſſe fait verſer mille larmes pour le moindre ſujet. Les Enfans & les Vieillars pleurent, & rient en meſme temps. Les Mélancoliques fondent ſouvent en pleurs, ſans qu'on en puiſſe deviner la cauſe. Les ſoûpirs viennent toújours de l'excés de l'amour, ou de la triſteſſe. Ce ſont les fidelles interpretes du cœur, qui découvrent juſqu'aux moindres de ſes ſentimens. Ceux qui pleurent la mort, ou l'éloignement d'une Perſonne qu'ils aiment, n'en ſont pas ſi vivement touchées, que ceux qui ſoúpirent. Leur

douleur ſe diſſipe en bien moins de temps, & ils ne ſont pas ſujets à beaucoup de maladies, que le chagrin renfermé dans le cœur à couſtume de cauſer aux autres. Les Amans les plus paſſionnez expriment rarement leur amour par des larmes, mais on n'a jamais aimé ſans ſoúpirs. L'on ne voit pas auſſi que les pleurs faſſent beaucoup d'impreſſion ſur le cœur d'une Belle, & s'ils la touchent quelquefois, c'eſt plutoſt un effet de la compaſſion qu'elle a de la foibleſſe de celuy qui pleure, que de ſon amour.

Mais s'il eſt naturel à un Amant de ſoúpirer aupres d'une Maiſtreſſe qu'il trouve belle, il eſt ſurprenant de le voir ſoú-

pirer aupres d'elle, quand il la croit laide. Cependant l'amour l'y engage quelquefois, & il ne le rend pas moins esclave d'une laide, quoy qu'il la croye laide, que de celle qu'il trouve belle. C'est en cela que l'amour fait paroistre le pouvoir qu'il a sur un Amant; il le force à aimer un objet que l'imagination luy représente laid. La jeunesse, la taille, le teint, les traits, & les manieres d'une belle Personne, n'ont plus rien qui le touche; il adore ce qu'il fuyoit autrefois, il ne cherche qu'à luy plaire, & à s'en faire aimer. L'amour n'a pas besoin de tout son pouvoir, pour engager le cœur à aimer une Laide que l'on croit belle; il suffit qu'il trompe l'imagina-

tion, & qu'il cache la laideur ſous quelque apparence de beauté. Il luy eſt aiſé de faſciner les yeux d'un Amant, & de luy repréſenter une Laide comme la plus belle Perſonne du Monde. La beauté dépend quelquefois du caprice des Hommes. Ce qui plaiſt à l'un, n'eſt pas au goût de l'autre. L'on trouve dans une Laide quelque choſe qui plaiſt, que l'on ne trouve pas dans une Belle. C'eſt ce qui touche le cœur, & qui l'engage ; mais rien n'eſt capable d'attacher un Amant aupres d'une Maiſtreſſe qu'il croit laide, que la ſeule force de l'amour.

Si le ſort d'un Malheureux, que l'amour rend eſclave d'une

Perſonne qu'il croit laide, eſt à plaindre, il l'eſt encor davantage, quand la jalouſie ſe joint à l'amour. Que ne ſouffre pas un pauvre Mary qui aime ſa Femme avec la derniere tendreſſe, & qui cependant en eſt jaloux? Il eſt toûjours en inquiétude, il ſe défie de tout, la moindre choſe luy fait peine, la viſite d'un Parent ou d'un Amy luy eſt incommode, & il a tant de peur qu'on ne la luy raviſſe, qu'il ne la pert preſque jamais de veuë, tant il craint de perdre ce qu'il poſſede.

L'amour ne ſe contente pas de la jalouſie, pour faire ſouffrir un pauvre Amant; il l'engage ſouvent à aimer une Inſenſible qui le mépriſe. Qu'il eſt rude à

un Amant de ſoûpirer aupres d'une Ingrate, qui n'a que des mépris pour luy ! S'il luy donne quelques témoignages de ſa tendreſſe, elle luy donne mille marques d'indiférence. Plus il a d'honneſteté pour elle, plus elle a de rigueur pour luy. Cependant quoy qu'il faſſe, il ne peut s'empécher de l'aimer, & ſouvent l'amour le préoccupe d'une maniere, que quoy qu'il enviſage l'abſence comme un moyen infaillible d'éteindre ſa paſſion, il n'a pas aſſez de force pour abandonner l'Ingrate qui le mépriſe. Si l'amour luy laiſſe quelquefois la liberté de s'en éloigner, il ne l'a pas ſi-toſt quittée, que ſa paſſion ſe réveille en meſme temps, & il ne ſçau-

roit effacer l'idée qu'il a de cette Insensible. Mais quand il est assuré que l'éloignement le guériroit, & qu'il n'a pas la force de s'en séparer, sa passion est bien plus violente, & l'amour l'attache bien plus fortement à ce qu'il aime.

Que les effets de l'amour sont bizares ! Il prend quelquefois plaisir à duper le cœur sous de fausses apparences ; il le force d'autres fois à aimer un Objet pour lequel il a de l'aversion ; il l'expose souvent à ce que la jalousie a de plus rude ; il l'assujetit enfin à une Ingrate, qui n'a que du mépris & de l'indiférence pour luy.

LE PHILOSOPHE INCONNU.

La Piece qui ſuit eſt de M^r Petit, Conſeiller au Parlement de Roüen. Il l'a faite pour une tres-belle & tres-ſpirituelle Perſonne de la Province, & ſa lecture vous fera connoiſtre que pour eſtre aſſis ſur les Fleurs de Lys, on ne dédaigne pas d'avoir commerce au Parnaſſe.

DECLARATION D'AMOUR.

TRop indiſcret Amant qui ne pouvez vous taire,
Peſez plus d'une fois ce que vous voulez faire;
Et vous, Cœur trop facile à vous laiſſer charmer,
En cachant voſtre amour, contentez-vous d'aimer.

Le respect veut du moins qu'en secret
on soûpire,
Il nous permet d'aimer, mais non pas
de le dire;
Et quel que soit l'excés du plus par-
fait amour.
On devient criminel dés qu'on le met
au jour.
On peut par mille soins en donner con-
noissance,
De ces muets aveux jamais on ne s'of-
fence,
Leur langage est permis, mais jamais
sans trembler,
La main ne doit écrire, & la bouche
parler.
Cependant je suis las de garder le
silence,
Nos soûpirs sont entr'eux trop peu
d'intelligence,
Et mes tendres regards sont des té-
moins confus
Qui parlent en effet, mais sans estre
entendus.

Assez,

Assez, & trop longtemps, ma langue
trop craintive,
A tenu dans mon cœur ma passion ca-
ptive.
Si je vous aimois moins, j'en serois plus
discret,
J'en garderois encor le pénible se-
cret ;
Mais helas! si l'amour rend un Amant
coupable,
Pour faire un Innocent, vous estes trop
aimable.
Puis que j'en ay tant dit, Iris, j'ache-
veray.
Ne m'entẽdez-vous pas ? Je vous aime,
il est vray.
Lisez, mais sans dépit, cet aveu teméraire,
Ie l'aurois étoufé, si j'avois pû m'en
taire,
Et peut-estre aurois-je eu beaucoup
moins à soufrir,
A le tenir caché, qu'à vous le découvrir.

Pouriez-vous me blâmer d'avoir choisy pour guide
Vn Amour si parfait, si tendre, si timide ;
Et sans estre aujourd'huy sensible à vostre tour,
Pouriez-vous n'aimer pas, & donner tant d'amour ?
Pardonnez, belle Iris, pardonnez-moy mon crime,
Le pouvoir de vos yeux l'a rendu légitime,
Eux seuls l'ont commencé, leur douceur l'aprouva,
Mon cœur y consentit, & ma main l'acheva,
Elle l'a mis au jour ; mais faites-vous justice,
Du crime que j'ay fait n'estes-vous pas complice ?
Pardonnez à mon cœur de vous oser aimer,
Ie pardonne à vos yeux de m'avoir sçeu charmer.

La Lettre suivante a esté écrite par un galant Homme de Cahors, à une des plus aimables & des plus spirituelles Personnes de la Ville, à laquelle il avoit presté la Princesse de Cleves. La Belle luy ayant renvoyé son Livre quelques jours apres, il trouva dedans une Miniature d'un Cœur enflâmé, avec deux lignes qui marquoient que c'estoit celuy du Duc de Nemours. Cette Ga- De Savoye *lanterie l'obligea de luy écrire ce que vous allez voir.*

A M. A. DE D***

J'Ay veu avec plaisir ce petit cœur que j'ay trouvé dans la Princesse de Cleves. Le feu qui

le brule, & les flêches dont il eſt percé, me l'ont d'abord fait prendre pour le mien, & j'ay preſque eſté perſuadé que vous vouliez faire voir que vous ſçaviez l'état où vous l'aviez mis. C'eſt une grande joye à un Amant, de voir que celle qui cauſe ſes maux, en ſçait faire un fidelle portrait; mais je me ſuis deſabuſé, voyant que vous l'aviez peint ſur du Vélin. Vous le connoiſſez trop ferme & trop conſtant, pour l'avoir mis ſur une matiere de ſi peu de durée. Je veux croire plûtoſt que c'eſt le voſtre. Vous eſtes accouſtumée à ne le donner que de cette façon, pour le pouvoir retirer plus aiſément. N'importe, je reçois cette grace, avec d'autant

plus de reconnoissance, que je sens bien que je ne la mérite pas. On ne pourroit adjoûter rien à mon bonheur, si la lecture d'une Histoire tendre vous avoit inspiré pour moy quelque sentiment favorable.

Philis, serois-je assez heureux
Pour avoir fait naistre des feux
Egaux à ceux de la Princesse?
Et me voyant charmé de vos attraits
Plus que des siens son Duc ne fut
jamais,
N'auriez-vous point pour moy conçeu
quelque tendresse?
Mais las! ce penser est trop doux.
Si ce cœur me venoit de vous,
M'auriez-vous fait sçavoir que c'est
celuy d'un autre?
Les coups dont il paroist blessé,
Et les traits dont il est percé,
Ne me font que trop voir que ce n'est
pas le vostre.

Laissez-moy cependant la consolation de le croire ainsi. Permettez que je me repaisse d'une pensée si agreable, & qu'au moins je sois heureux en idée, si je ne le suis en effet.

Ne desabusez point mon cœur,
Et souffrez que dans cette erreur
Je tâche de passer plus doucement ma vie,
Que par là j'allege mon mal,
Et qu'espérant l'Original,
Je m'imagine voir sa fidelle Copie.

Condamnez ma hardiesse, & grondez-en tant qu'il vous plaira. Il est si naturel à un Misérable de se contenter, que vous ne devez pas trouver mauvais qu'il croye que vous luy donnez vostre cœur en peinture, quand il vous donne veritablement le

ſien. Ne ſoyez pas fâchée du plaiſir que cette Fiction luy donne ; & ſouffrez qu'il tâche de ſe ſoulager par des faveurs imaginaires, tandis qu'il ſeroit digne des plus ſolides, ſi la plus forte paſſion du monde pouvoit mériter quelque choſe de vous.

A. C.

L'Authcur du Poëme qui ſuit cette Lettre, eſt digne d'eſtre couronné par le Laurier qu'il couronne. La Piece eſt longue, ſi vous la comparez à celles que j'ay accoûtumé de vous envoyer ; mais tout ce qu'elle contient eſt ſi noblement écrit, que je me tiens aſſuré que vous la trouverez trop courte.

LA DISPUTE DES ARBRES, OU LE LAVRIER COURONNE'.

POEME.

LE Lyon genéreux dans les ſombres Bocages,
Regne ſuperbement ſur les Beſtes ſauvages;
Et ſur le Peuple aîlé qui fend le ſein des airs,
Regne l'Oyſeau fameux du Maiſtre des Eclairs.
O Muſe, en ce beau jour prens le ſoin de me dire
Sur les Arbres des Champs, quel Arbre tient l'Empire;

Montre-moy ce Monarque, & découvre
à mes yeux,
Parmy ſes Rameaux verts, ſon Sceptre
glorieux.
Je parlois de la ſorte, & la Muſe in-
voquée,
Par ces mots avec moy s'eſt ſoudain
expliquée.
Favory d'Apollon, puis que tu veux
ſçavoir
Qui tient ſur les Foreſts le Souverain
pouvoir,
Des Arbres concurrens je vay t'ouvrir
l'Hiſtoire,
Et du Victorieux te dépeindre la
gloire.
Le Chaſne mieux pourveu de feüilles
que de fruit,
Pour le Sceptre douteux, conteſte &
fait grand bruit.
Hé que prétendez-vous, *dit cet Arbre*
ſuperbe,
Arbriſſeaux, petits Nains, qui rampez
comme l'herbe?

Du haut de ma grandeur, indignes Compagnons,
Je vous regarde en bas comme des Champignons.
Mon ſommet dans les Cieux va braver les Etoiles,
De mes vaſtes rameaux la nuit forme ſes voiles;
Je cache les Mortels ſous mon toit ſans pareil,
Aux aſſauts de l'orage, aux ardeurs du Soleil.
Qui de vous le peut faire, & qui de vous ordonne
Du deſtin des Humains aux Foreſts de Dodone?
Reconnoiſſez mes Loix, petits Audacieux;
Ne ſerois-je point Roy, moy qui loge les Dieux?
Si vous n'abandonnez cette vaine arrogance
Qui vous fait diſputer la ſupréme Puiſſance,

Vous ſentirez ma force, & mon ro-
buſte tronc
Fera ployer ſous luy les voſtres cõme
un jonc.
Alors ſur ſon grand corps branlant ſa
fiere teſte,
Il fait un bruit ſemblable au bruit de
la tempeſte.
Enflé de ſes rameaux, & fier de ſes
bijoux,
Le Plane fit bien taire un ſi bruyant
couroux.
Sur l'émail de ſa feüille avec pompe
il étale
Ce qu'a de plus charmant la Rive
Orientale,
La Perle, le Corail, l'Or, & le Dia-
mant,
Chers gages de l'amour de ſon Royal
Amant;
Car un Prince connu du Couchant à
l'Aurore,
Que l'Univers admire, & que la
Perſe adore,

Du Plane glorieux contemplant la
beauté,
Mit soudain en ses bras toute sa li-
berté.
Lors qu'il leve les yeux vers l'Objet de
sa flâme,
Que d'amoureux desirs s'élevent dans
son ame!
Il s'attache à cet Arbre, il baise son
beau corps,
Il l'étreint doucement sous ses tendres
efforts,
Il le quite, & sentant une douleur
extréme,
Se ratache à son tronc, & semble un
tronc luy-mesme.
Il part, il part enfin, du moins il croit
partir;
Mais sa flâme au départ ne sçauroit
consentir,
Elle arreste ses pas, luy montre son
Idole,
Il s'en approche encor, l'embrasse, la
cajolle:

Mais ce Prince cõtraint d'abandonner
ces lieux,
A ſes derniers baiſers, joint ſes der-
niers adieux.
Adieu, dit-il enfin, le Deſtin nous
ſépare;
Nous ſépare! ah, que dis-je? Arbre
charmant & rare,
A quelque éloignement que je ſois con-
damné,
Tu ſeras dans mon cœur toûjours en-
raciné;
Reçoy de mon amour ces marques glo-
rieuſes,
Ce beau Cercle doré, ces Pierres pré-
cieuſes,
A tes bras verdoyans mets ces Braſ-
ſelets d'or,
Et ſeme tes rameaux de mon brillant
tréſor.
Le Plane reveſtu de ces pompeuſes
marques
Que ſa beauté reçeut du plus grand
des Monarques,

Etale en ce moment toute ſa maſ-
jeſté,
Et du Cheſne orgueilleux attaque la
fierté.
Taiſez-vous, *luy dit-il,* vieux Cheſne
de Dodone,
Il n'appartient qu'à moy de porter
la Couronne.
C'eſt à vous à charger vos antiques
rameaux
De ce fruit délicat qui nourit les
Pourceaux,
Il ne ſert qu'à la Beſte, & l'Homme
le mépriſe
Depuis que de ſes dons Cerés le fa-
voriſe.
L'Arbre qui ſe releve alors qu'il eſt
preſſé,
Qui du plus lourd fardeau n'eſt jamais
affaiſſé,
Entendant que du Sceptre on diſputoit
la gloire;
Vous combattez, *dit-il,* & j'auray la
victoire;

Puis qu'on diſpute un Trône, & que
l'on cherche un Roy,
Arbres, je ſuis la Palme, & la Palme
eſt à moy.
La Palme de céder ne connoiſt point
l'uſage,
Et qui veut l'abaiſſer, la hauſſe da-
vantage.
De mes bras en tous lieux on chante
la vigueur,
Et je pourrois ployer ſous les Loix
d'un Vainqueur!
Non, je ne ſeray point à moy-meſme
arrachée,
La Palme à la Victoire eſt toûjours
attachée;
On confond nos beaux noms pres &
loin des hazars,
Au ſommet du Parnaſſe, & dans le
champ de Mars.
Des plus grands Potentats, mon om-
bre favorable,
Conſerve la ſplendeur éclatante &
durable;

Et ſi de mes rameaux leurs chefs ne
ſont couverts,
Ils tombent, & leur chûte ébranle
l'Univers.
Faut-il que les effets de cette fre-
néſie
Qui fit aimer le Plane au Monarque
d'Aſie,
Inſpirent tant d'orgueil à cet Arbre,
aujourd'huy
Qu'il oſe publier que l'Empire eſt à
luy ?
Non, le Plane a grand tort de tirer
avantage
Du Galant couronné qui luy rendit
hommage.
Xerxes n'eſt pas le ſeul de qui les vœux
preſſans
Ont, pour un Arbre aimé, prodigué
de l'encens.
Criſpe deux fois Conſul, eut meſme
rêverie,
Un Meurier fut l'objet de ſa galan-
terie,

Il le vit, il l'aima, mais avec tant
d'ardeur,
Qu'il luy porta cent fois le tribut de
ſon cœur.
Il embraſſa ſon tronc, il baiſa ſon
écorce,
Et ſe laiſſant ſurprendre à cette douce
amorce,
Pour donner à ſa flâme encore plus
d'éclat,
Il arroſa ſon pied d'un fleuve de
Muſcat.
Les Neveux de Romule admirant ce
caprice,
Rirent à ſes dépens, & luy firent
juſtice.
Le Meurier ſe la fait, & demeure
content,
Sans qu'il aſpire au Trône où le
Plane prétend:
Toutefois ſur le Plane il a cet avan-
tage,
Qu'il meſle quelque fruit au verd de
ſon feüillage;

2. d'Octobre 1679. O

Mais le Plane eſt ſtérile, & l'ombre
ſeulement
Qu'épandent ſes rameaux, eſt tout ſon
ornement.
Quant à moy, ſans vanter l'eternelle
verdure,
Qui dans nos doux climats orne ma
chevelure,
Je diray que ma Date en ſes tréſors
divers
Recommande en tout temps ma gloire
à l'Univers.
Elle eſt avec ardeur de mes bras en-
levée,
Et dans les Cabinets cherement con-
ſervée.
Des Palais délicats elle fait les de-
ſirs,
De la bouche des Roys elle fait les
plaiſirs.
On la mange, & ce mets fait honneur
à la Table;
On la boit, & ce ſuc eſt un jus déle-
ctable,

Et dans ce double uſage elle emporte le prix
Sur la Figue ſucrée, & ſur les Vins exquis.
Silene en ce temps-là, dans un état plus calme,
Ronfloit pres de ſon Aſne à l'ombre de la Palme ;
De ces Arbres émeus les cris retentiſſans
Entr'ouvrirent ſes yeux, réveillerent ſes ſens.
Oüay, qu'entens-je, *dit-il d'une voix bégayante,*
En bâillant & frotant ſa paupiere peſante,
Qui trouble mon repos ? d'où vient tant de clameur ?
Jamais, grace à Bacchus, je n'aimay la rumeur.
S'il s'agit de ſe batre & de s'en faire accroire,
A de plus fous que moy je laiſſe cette gloire ;

Pour ne me batre point, j'abandonneray tout,
Cette Ombre, ma Jaquette, & mon Baudet au bout.
Que ſi pour gouverner la Race Bocagere,
Quelques Arbres mutins font gronder leur colere,
O Muſe, en qui les Bois ont commis leurs deſtins,
Confonds la vanité de ces Arbres mutins ;
Et ſi ton vieux Devot de quelque grace eſt digne,
Conſidere Silene, & protege la Vigne,
Soûtiens ſa dignité, fais triompher ſes droits,
Et pour calmer l'orage élevé dans nos Bois,
Montre-leur aujourd'huy leur Monarque ou leur Reyne,
Et choiſy les amours du bon Pere Silene.

D'un pouvoir ſouverain le Sep regne
ſur moy,
Et du Roy de Silene ils peuvent pren-
dre loy.
Les plus grands Potentats à la Vigne
obeïſſent,
Leurs Sceptres floriſſans ſous ſes pam-
pres fléchiſſent,
Et quand tout a ployé ſous leurs va-
leureux bras,
La Vigne ſans effort met leurs teſtes
à bas.
De la Palme, il eſt vray, la branche
ambitieuſe
S'éleve dans les airs, du poids victo-
rieuſe;
Mais ſi deſſous le faix on la voit
triompher,
La Vigne s'enrichit ſous le tranchant
du fer.
Sous le cruel tranchant qui fait choir
ſon branchage,
La Vigne ſe renforce, & pouſſe da-
vantage.

L'œil a-t-il jamais veu de bois pareil
au ſien ?
Plus on luy fait de mal, & plus il fait
de bien.
Il eſt vray qu'en taillant ſes branches
épanduës,
On luy tire des pleurs & des Perles
fonduës ;
Mais dés que le Printemps ranime
les Zéphirs,
A ces Perles de prix ſuccedent les
Saphirs.
De cent boutons rians la pompe re-
naiſſante
Environne ſa teſte, & la rend écla-
tante,
Et le Soleil ouvrant ſes Saphirs ani-
mez,
En plus d'une Emeraude on les voit
transformez,
Sur ſon front découvert, la Nature
elle-meſme
En forme un verdoyant & pompeux
Diadéme.

O qu'il plaiſt à nos yeux, & qu'il
charme nos ſens,
Parfumez de l'odeur de ſes Raiſins
naiſſans!
Et quand ſur nos Côteaux ces Raiſins
on voit croiſtre,
Quel Ambre, quelle Pourpre en eux
voit-on paroiſtre?
Que s'il falloit encor mettre devant
les yeux
Du Preſſoir empourpré les torrens
précieux,
Que ne dirois-je point de ces Rubis
liquides
Qui tombent dans la Cuve à flots
chauds & rapides?
Là, plus que les Eclairs ils deviennent
brillans,
Ils exhalent de là mille eſprits petil-
lans,
Ils ont mille vertus, ils font fendre
les Marbres,
Ils redonnent la vie, & ſi le pied des
Arbres,

Au lieu d'eau, s'abreuvoit de leurs
douce liqueur,
Qui doute que leurs bras n'euſſent
plus de vigueur ?
Pour toutes ces beautez, pour tous
ces avantages,
Arbres, cedez au Sep, rendez-luy vos
hommages.
Vous Cheſne, par Cerés juſtement
dégradé,
Vous Plane infructueux, vous Palme
au front ridé,
Prétendus Souverains, grands Troncs,
cedez la place,
La Vigne a le deſſus, quoy qu'elle ſoit
plus baſſe.
Le monde n'eut jadis que malheurs
éclatans,
Quand pour braver les Cieux, régne-
rent les Titans ;
Leur taille enfla de vent ces orgueil-
leuſes teſtes,
Et ce vent excita mille horribles tem-
peſtes.

A quoy

A quoy bon de vanter un Corps prodigieux?
Forme-t-on le projet d'eſcalader les Cieux?
Ou je-me trompe fort, ou l'on a d'autres veuës
Que de prendre d'aſſaut les Aſtres, ou les Nuës.
Il s'agit de l'Empire, & ſçachez en deux mots,
Que la petite taille eſt celle des Héros.
Ce Conquérant fameux, des Monarques l'élite,
Aléxandre le Grand, eut la taille petite;
Et de Pépin le Bref, que la Gloire éleva,
Le renom triomphant dans le Ciel ſe grava.
Le Cedre interrompant le diſcours de Silene,
Au point que ce Vieillard vouloit reprendre haleine;

Tes propos, *luy dit-il d'un ton plei*
de courroux,
Méritent qu'on t'envoye en l'Hôpi
des Foux.
Eloigne-toy d'icy, vieux Devot de l
Treille,
Va-t-en tailler ta Vigne, ou vuide
ta Bouteille,
C'eſt là ton vray meſtier, c'eſt là c
qu'il te faut,
N'oblige plus la Vigne à prétendr
ſi haut.
Elle n'eſt pas d'un bois dont un Sce
ptre ſe faſſe,
Elle a ſon Sep tourné de trop mau
vaiſe grace,
Avec trop de foibleſſe elle allonge
ſes bras,
Pour monter ſur le Trône, elle ramp
trop bas.
La trompeuſe Liqueur du fruit dont
elle abonde,
Fait naiſtre mille maux ſur la terre &
ſur l'onde,

Et dans ſes doux appas meſle un ſubtil
poiſon
Qui ſuffoque les ſens, & détruit la
raiſon.
C'eſt là, c'eſt là ſa gloire, elle luy doit
ſuffire,
Qu'elle nous laiſſe donc les titres de
l'Empire;
Dûſſay-je fuir l'éclat qui brille au
front d'un Roy,
Le Sceptre me demande, & ne cherche
que moy.
Quel Peuple ſi ſauvage aux climats
plus étranges,
De mon bois immortel ignore les
loüanges?
Qui n'admire en tous lieux cette rare
vertu
Dont avec tant de gloire on le voit
reveſtu?
Jamais la vermoulure, avec le cours
de l'âge,
Agiſſant de concert, ne me firent
outrage;

J'ay reçeu ce préſent de la faveur des
Dieux,
Je ſe porte en mon ſein, en tout temps,
en tous lieux,
Et j'ay ce beau talent dont je me glo-
rifie,
Que rien ne ſe corrompt de ce qu'on
me confie.
Muſe, ſans mon ſecours, crains que
tes nobles Vers
Ne ſervent qu'à repaiſtre & la Tigne
& les Vers,
Quoy que de tes labeurs les hautes
deſtinées
Dûſſent braver les Vers, la Tigne, &
les années.
Les parfums précieux, ces odorans
appas,
Dont l'Arabie heureuſe embaume ſes
climars,
N'ont rien de comparable à l'odeur
que j'exhale.
Telle & moins douce encor fut la
vapeur Royale,

Qu'exhaloit autrefois le fameux Conquérant,
Le Fils de Jupiter, Aléxandre le Grand.
Diray-je qu'en tout temps sur mes branches éclate,
Du fruit que je produits, la pompe délicate;
Et que ma feüille verte, & mon fruit jaunissant,
Etalent un tréfor sans cesse renaissant?
Tout me destine au Trône, odeur, fruit, & feüillage,
Et ce rare talent de triompher de l'âge.
Muse (car tu le peux & sans te faire tort)
Preste-moy ta faveur, & couronne mon sort.
De ce fameux Combat l'Histoire sçavantée,
Par la Muse en riant me fut ainsi contée;

C'eſt ainſi que j'appris l'intrigue du
Procés,
Voicy par ce qui ſuit quel en fut le
ſuccés.
I'avois ouy, dit-elle, & le Cedre, &
Silene,
Et la Palme & le Plane, & le ſu-
perbe Cheſne;
Mais mon cœur en ſecret s'eſtoit de-
terminé
Pour l'Arbre qu'Apollon fit naiſtre
de Daphné,
Pour cet Arbre chery ſur le Mont où
j'habite,
L'ornement de nos Bois, & des Arbres
l'élite.
Que ſon feüillage eſt beau! qu'il pré-
ſente d'attraits
Aux Nymphes dont les feux cherchent
l'ombre & le frais!
Qu'on aime ces boutõs qu'en tout temps
il etale!
Qu'on aime cette odeur qu'en tout temps
il exhale!

Ses Bouquets consacrez aux triomphes
de Mars,
Ceignent pompeusement la teste des
Césars;
Ils furent autrefois l'amour & l'a-
légresse,
Et du vaillant Achille, & du Chantre
de Grece.
Et nous voyons encor de leurs beautez
épris,
Les plus braves Guerriers, & les plus
beaux Esprits.
Le seul nom de Laurier, lors qu'il frape
l'oreille,
Inspire la valeur à l'ame qu'il ré-
veille,
Qui trouve dans le son de ce nom glo-
rieux
Ie-ne sçay-quoy d'auguste & de vi-
ctorieux.
Cet Arbre si charmant occupoit ma
pensée,
Sa gloire avoit déja ma voix intéressée,

Le conseil estoit pris, l'Arrest estoit donné,
Et déja par mon choix je l'avois couronné.
Accourez, dis-je alors, ô Filles de Mémoire,
Muses, mes cheres Sœurs, Compagnes de ma gloire,
Et vous, mes Nourissons, Favoris d'Apollon,
Qui cultivez les fleurs de mon sacré Vallon,
Venez, accourez-tous avecque vos mains pleines
D'Anneaux, de Brasselets, de Coliers, & de Chaînes.
Qu'on m'apporte soudain tous mes Bijoux de prix,
De l'Or, des Diamans, des Perles, des Rubis;
Ie veux que du Laurier les branches épanduës
Portent de ces Brillans les pompes suspenduës,

Et que l'œil ébloüy voye éclater encor
Sur ſon faiſte ondoyant une Couronne d'or.
On m'entend, on accourt, je voy la choſe faite,
Et mon Laurier paré comme je le ſouhaite.
Alors à ces Rivaux découvrant ſes appas,
Ie leur dis en riant, ce Roy vous plaiſt-il pas?
Soudain la Palme exempte & de faſte & d'envie,
Répond ſans balancer, Pour moy j'en ſuis ravie.
Ie l'en crûs, car je ſçay quelle eſt leur amitié,
La Palme & le Laurier ſont toûjours de moitié.
Tout les joint en tous lieux, la pompe des Trophées,
Les mains de la Victoire, & la voix des Orphées.

Le Cedre en mesure temps se soûmet à
ma Loy,
Me dit qu'il est content de vivre sous
un Roy,
Pourveu que pour tout bien où son
desir aspire,
Du Libàn sous ce Regne il obtienne
l'empire.
Le Plane par prudence étouffant son
soucy,
Malgré tout son éclat, s'abaisse, &
parle ainsy.
Que le Laurier soit Roy, pourveu
qu'on me publie
Son premier Lieutenant dans les
Champs de Lydie;
J'aime ce beau climat depuis cet heu-
reux jour
Que je vis un grand Roy charmé de
mon amour.
Je ne suis point jaloux, *dit l'Arbre*
de Dodone,
Que le fameux Laurier m'enleve la
Couronne,

Pourveu que ſous mes Loix il me
laiſſe ranger
Et le peſant Yeuſe, & le Liege
leger,
Et que dans nos Foreſts & le Rouvre
& le Heſtre,
Comme ils ont toûjours fait, me tien-
nent pour leur Maiſtre.
La Vigne, ſans avoir le Sceptre diſ-
puté,
Contente de ſon fruit en tous lieux
ſi vanté,
A l'Arbre couronné vint rendre ſon
hommage,
Et dit en ſoûriant, Silene n'eſt pas
ſage.
Au Parnaſſe auſſitoſt on entend tous
nos Bois,
Par leurs cris d'allégreſſe, applaudir
à mon choix.
Les Zéphirs à l'inſtant retiennent
leur haleine,
Pour oüir les beaux Vers des Chantres
d'Hippocrene,

Qui flatant le Laurier par des tons ravissans,
Aux charmes de la Lyre adjoûtent ces accens.

Sois heureux, ô Laurier, soit ce naissant Empire
Suivy des beaux succés que chacun luy desire;
Les auspices heureux des neuf sçavantes Sœurs,
Promettent à ton cours d'eternelles douceurs.
Regne sur nos Forests, tout rayonnant de gloire,
Cher & tendre soucy des Filles de Mémoire,
Miroir de la Sagesse, où l'on voit la pudeur
De l'aimable Beauté rehausser la splendeur,
Depuis que sous le nom d'une Fille charmante
Du plus beau des Amans tu sçeus tromper l'attente.

En vain il fit briller ſes feux & ſes
appas,
Ses appas & ſes feux ne t'ébloüirent
pas;
Il te ſuivit, tu fuis, & bravant ſa
pourſuite,
Fis voir que la Vertu triomphe par
la fuite.
A ce rare ſuccés tout le Ciel ap-
plaudit,
Daphné par ce ſuccés de Laurier ſe
couvrit.
Imitez cet exemple, & marchez ſur
ces traces,
O vous, en qui le Ciél a verſé tant de
graces,
Jeunes Gens pleins d'ardeur, & vous,
jeunes Beautez
Qui ſouffrez le tribut de tant de li-
bertez,
En la fleur de voſtre âge, ô brillante
Jeuneſſe,
Cheriſſez la Pudeur, cheriſſez la
Sageſſe,

Faites-en voſtre gloire, & tenez ce
tréſor
Plus cher que les Rubis, & plus rare
que l'Or;
Ainſi vous ferez voir dans vos jeunes
années
D'un Laurier immortel vos teſtes
couronnées.
O toy, de nos Foreſts le plus riche
ornement,
Laurier, qui te reveſts d'un éclat ſi
charmant,
Contemple l'Oranger, voy ſa pompe
dorée
Que garde un vieux Dragon ſur les
bords de Nerée,
De ſes fleurs, de ſes fruits voy le bril-
lant amas;
Il cede cependant à tes divins
appas.
Tes rayons éclatans comblent de
jalouſie
L'Arbre qui fut aimé du Monarque
d'Aſie.

Quelque riche que ſoit ce beau Cercle doré,
Dont par les mains d'Amour jadis il fut paré,
Comparant ce tréſor dont un Roy luy fit feſte,
Avec ceux dont la Muſe a couronné ta teſte,
Il voit (& c'eſt d'où vient ſon chagrin ſans pareil)
Qu'il eſt moins qu'une Etoile, & toy plus qu'un Soleil.
O Laurier digne Objet, à qui tout rend les armes,
Si Xerxes revivoit, ou s'il euſt veu tes charmes,
Que le Plane auroit lieu de changer en fureur
Les jaloux ſentimens qui luy percent le cœur,
Et qu'il verroit bientoſt ſa conqueſte ancienne
Faire voler ſon cœur de ſa main en la tienne!

Toy ſeul tu regnerois dans l'ame du
grand Roy.
Ses feux & ſes préſens ne ſeroient que
pour toy;
Et pour accroiſtre encor l'éclat qui
t'environne,
Tu verrois à tes pieds ſon Sceptre &
ſa Couronne.
Ainſi ſoient pour ta gloire, ô Laurier
glorieux,
De tes rares vertus tous les Roys
amoureux;
Ainſi ſoient tes rameaux, l'amour &
les delices
De ceux que Mars occupe à ſes durs
exercices,
Et de ceux dont la Muſe à l'ombre de
nos Bois
Forme pour les beaux Arts, & l'eſprit,
& la voix.
Que du noble Laurier une branche
dorée
Soit à la belle Helene aujourd'huy
préferée;

Qu'on la préfere encore à la riche
Toiſon
Qu'enleva de Colchos le celebre
Jaſon.
Héros, dont aux grands ſoins l'ardeur
eſt attachée,
Ne cherchez plus la Gloire où Jaſon
l'a cherchée,
Le Laurier en nos jours garde tout
ſon tréſor,
Elle fait ſon ſejour parmy ſes rameaux
d'or,
Adjoûte à ſes clartez mille clartez
plus belles,
Et volant à l'entour, l'embraſſe de
ſes aîles.
Que le Ciel, ô Laurier favorable à
nos vœux,
Te prodigue en tout temps ſes regards
amoureux,
Et que de ſes carreaux l'effroyable
tempeſte
Se ménage en ſa chûte, & reſpecte
ta teſte;

Que malgrê la rigueur des plus froids
Aquilons,
Ta riante Emeraude éclate en nos
Vallons;
Qu'en tout temps, à l'abry des vents
& de l'orage,
Brille l'émail pompeux de ton riche
feüillage;
Que tu ſois des Zéphirs les plus cheres
amours,
Qu'ils flatent tes rameaux, & les bai-
ſent toûjours;
Et qu'en leurs beaux tranſports les
Chantres de Permeſſe
Elevent juſqu'au Ciel ta gloire & ta
richeſſe.

Sous le nom du Laurier j'ay chanté
la Vertu,
Puiſſe-t-elle régner, ſoit le Vice
abbatu.

MORALITE' DV POEME.

Le Chesne représente l'antiquité de la Race ; car on sçait que cet Arbre estoit consacré à Jupiter, duquel les plus Nobles de l'Antiquité se vantoient de tirer leur origine.

Le Plane enrichy des Pierreries de Xerxes, représente les Richesses, & la faveur des Grands.

La Palme signifie les Exploits de Guerre. Elle est contente que le Laurier soit couronné parce que la Vertu guerriere, qui est aussi representée par le Laurier tient un rang considérable entre les Vertus Cardinales, dont le Laurier est le Symbole.

La Vigne, pour qui Silene parle, signifie les Voluptez sensuelles.

Le Cedre repréſente, ſuivant ce mot Latin, *Cedro digna loqui*, l'Eloquence, & cette immortalité que les Poëtes ſe promettent toûjours, à cauſe de leurs Ouvrages.

Le Laurier eſt le Symbole de la Vertu, accompagnée des ornemens que luy donnent les belles Sciences, repréſentées par les Muſes. Cet Arbre ne demande point la Couronne, parce que la Vertu ne brigue point les honneurs & les dignitez. *Ipſa ſibi pretium.*

REPONSE AUX QUESTIONS DV DERNIER EXTRAORDINAIRE.

A la premiere.

TEl ſoûpire, qui ſe moque.
Le Soûpir eſt équivoque,
Et n'aſſure pas bien que l'Amour nous émeut:
Mais les Larmes toûjours aſſurent que l'on aime,
Puis qu'on peut ſoûpirer au moment qu'on le veut,
Et qu'on ne peut pleurer de meſme.

A la ſeconde.

AImer la Laide qu'on croit belle,
Ce n'eſt rien qu'aimer la Beauté
Que tout cœur aime avec facilité:
Mais aimer une Laide alors qu'on la
croit telle,
C'eſt où l'Amour agit toûjours plus
puiſſamment,
Et c'eſt un coup qui les autre ſurpaſſe:
Car enfin naturellement
Peut-on tirer du feu d'une Source
de glace?

A la troiſiéme.

LE Ialoux de ſa Femme aime ſans
eſtimer,
Si ſans eſtime on peut aimer.
Au contraire, l'Epoux à qui la ja-
louſie
Ne trouble point la fantaiſie,
A ſon amour l'eſtime joint.

Et n'eſt-ce pas une maxime,
Que quiconqre aime avec eſtime,
Aime bien plus, que qui n'eſtime point?

A la quatriéme.

L'Abſence eſt l'excellent remede
Pour guérir un Amant du mal qui le poſſede;
Mais s'il prend ce remede, & ne peut pas guérir,
Ce Malade eſt ſi mal, qu'il n'a plus qu'à mourir.
Et pour l'Amant, que l'abſence
Auroit enfin la puiſſance
De ſecourir;
S'il n'a pas la force luy-meſme
De s'éloigner de ce qu'il aime,
Vn charitable Any peut prendre l'heureux ſoin
De l'arracher de là, pour le planter bien loin.

Ces Réponses sont de M^r de Saint Vincent, qui a expliqué ainsi les deux Enigmes en Vers du Mois de Septembre.

I.

MErcure avec du Sel voyage, & ne craint rien?
Ie crains fort que pour luy tout n'aille pas trop bien.
Assurément on luy fera querelle,
S'il entre au Païs de Gabelle.

II.

TOut de bon, diray-je un mensonge,
Quand je diray qu'une fois en un Songe
Vn solide plaisir
Est venu me saisir:

I'adjoûte les Explications que j'ay reçeuës des deux Enigmes du Mois d'Octobre, dont le veritable sens estoit le Fard & le Sommeil.

RONDEAV.

I.

CE n'eſt que Fard *qu'expoſe le*
Mercure,
Il veut tromper dans l'Enigme du
Mois.
Le ſoin qu'il prend de nous la rendre
obſcure,
Eſt de cacher du moins pour cette fois
De ſon vray Mot, le nom & la nature.

Mais penétrant ſon ſtile & ſa figure,
Nous découvrons ſon adroite impoſture,
Et nous diſons d'une commune voix,
Ce n'eſt que Fard.

La fauſſeté nous a fait trop d'injure,
Son faux brillãt eſt réduit aux abois,
La verité reprend icy ſes droits,
Et paroiſſãt aujourd'huy toute pure,
Sãs balãcer, fait dire en mille endroits,
Ce n'eſt que Fard.

Les Académiciens de Beauvais.

II.

L'Enigme de ce Mois est si particuliere,
Qu'il la faut expliquer tout d'une autre maniere
Qu'on n'explique ordinairement
Celles du Mercure Galant;
Car chacun sçait que d'ordinaire
Pour en trouver le Mot, on cherche la lumiere,
Qu'on est mesme souvent obligé de veiller,
Sans dormir & sans sommeiller,
Et de passer ainsi plus d'une nuit entiere;
Mais sans clarté, sans jour, sans veille,
sans Soleil,
On trouve celuy-cy la nuit dans le Sommeil.

Les Académiciens de Beauvais.

III.

LEs Enigmes en vain nous causent tant de peine,
En vain nous nous mettons pour elles à la gesne.
A demain, cher Amy, je te le dis sans Fard,
D'aujourd'huy je ne puis m'appliquer davantage,
Tout le monde est couché dans nostre voisinage,
Le Sommeil *nous accable, il se fait déja tard.*

FORMENTIN & CAVDRON, Régens au College d Abbeville.

SONNET.

IV.

MErcure, que tu sçais bien l'art
D'obliger la Laide & la Belle,
Découvrant un secret fidelle,
Ou l'une & l'autre ont tant de part.

Ce n'eſt pas un coup du hazard,
Quand par ta ſcience immortelle,
Pour une grace naturelle,
Tu fais ſi bien briller le Fard.

Que par les recherches ſçavantes
Du beau ſecret que tu nous vantes,
Tu vas rendre d'Eſprits contens!

Le beau Sexe aura l'avantage
De faire éclater en tout temps
Mille charmes ſur ſon viſage.

RAULT, de Roüen.

V.

POur découvrir ce Roy ſi puiſſant
dans le monde,
Qui par ſa vertu ſans ſeconde
Etend par tout ſes loix & ſon droit
ſans pareil,
I'entre dans un Lieu ſolitaire;
Mais inſenſiblement reſvant à ce miſ-
tere,
Ie ſuis tombé dans le Sommeil.

Le meſme,

VI.

VOus en qui la Nature a laiſſé du
defaut,
Et qui n'avez pas l'avantage
D'avoir la Beauté pour partage,
Vous pouvez rencontrer icy ce qu'il
vous faut.
Ne négligez pas ce remede,
Il n'en eſt pas qui ne luy cede;
Car pour avoir toûjours le teint frais
& vermeil,
Voicy la bonne conjoncture;
Voyez, conſultez le Mercure,
Il le dit en deux mots, le Fard & le
Sommeil.

VIETTE, Maiſtre de la Poſte
de Conſtance.

VII.

VOus avez tort, Galant Mercure,
D'apeller cõme un vieux Penard,
L'Art au ſecours de la Nature,
Vous n'avez pas beſoin de Fard.

Que me direz-vous pour excuſe?
Vous n'en avez point à mon ſens:
L'Adage commun vous accuſe
De vous farder à contretemps.

POLIMENE.

VIII.

MErcure eſt toûjours ſans pareil,
Et galant à ſon ordinaire,
D'envoyer aux Dames, pour plaire,
Vn peu de Fard *&* de Sommeil.

La Societé de la Coûture.

IX.

VOus avez beau, Seigneur Mercure,
Sous plus d'un viſage trompeur,
Nous déguiſer voſtre figure,
Et faire par tout l'Impoſteur,
Ceſſez d'en tirer auantage;
Sçachant que le menſonge eſt de voſtre apanage,
Malgré le Maſque & voſtre Fard,
On vous connoiſtra toſt ou tard,

DE LA COULDRE, de Caën.

X.

VOus m'avez demandé, charmante Celanire,
Des Enigmes du Mois les veritables sens;
Donnez-vous, s'il vous plaist, la peine de les lire,
Vous les trouverez tous dans les Quatrains suivans.

Le premier de ces Mots n'est pas de vostre usage,
Vostre simple beauté, sans étude & sans art,
Vous attire des cœurs qui vous rendent l'hommage,
Qu'ils ne vous rendroient pas, si vous usiez de Fard.

Le Mot de la seconde est beaucoup nécessaire,
Il fait briller en vous un teint toûjours vermeil;

Il vous cauſe un repos tranquille & ſalutaire :
N'eſt-ce pas ce que fait envers vous le Sommeil ?

Pour l'Enigme en figure, elle eſt plus malaiſée :
Ie dirois bien que c'eſt la Foudre & ſes Carreaux ;
Mais Icare élevé, qui tombe dans les eaux,
M'aſſure que ſon ſort, eſt un ſort de Fuſée.

Les Réclus de S. Leu d'Amiens.

XI.

FAnchon depuis ſix mois gémit, peſte & murmure,
D'attendre ſans dormir le retour du Soleil :
Charmante, allez voir le Mercure,
Vos beaux yeux à coup ſeûr trouveront le Sommeil.

Aimable, menez-y voſtre laide Voiſine ;
Quoy que ce ſoit un peu trop tard,
Il luy fera changer ſa mine,
Il peut bien ce miracle, en luy donnant du Fard.

CACIDMANT DE FRANVAUX.

XII.

JE vous aimay tres-peu, mais helas trop longtemps;
Je vous voyois, Iris, le ſoir à la chandelle,
Avec de faux appas vous faiſiez la cruelle,
Plus de repos pour moy, j'avois perdu le ſens.

Pourquoy paroiſtre au jour ? je ſerois dans l'erreur,
Vous me verriez encor languir dedans vos chaînes,

Je trouverois encor du plaisir dans m
peines,
Vous en auriez peut-estre à posseder
mon cœur.

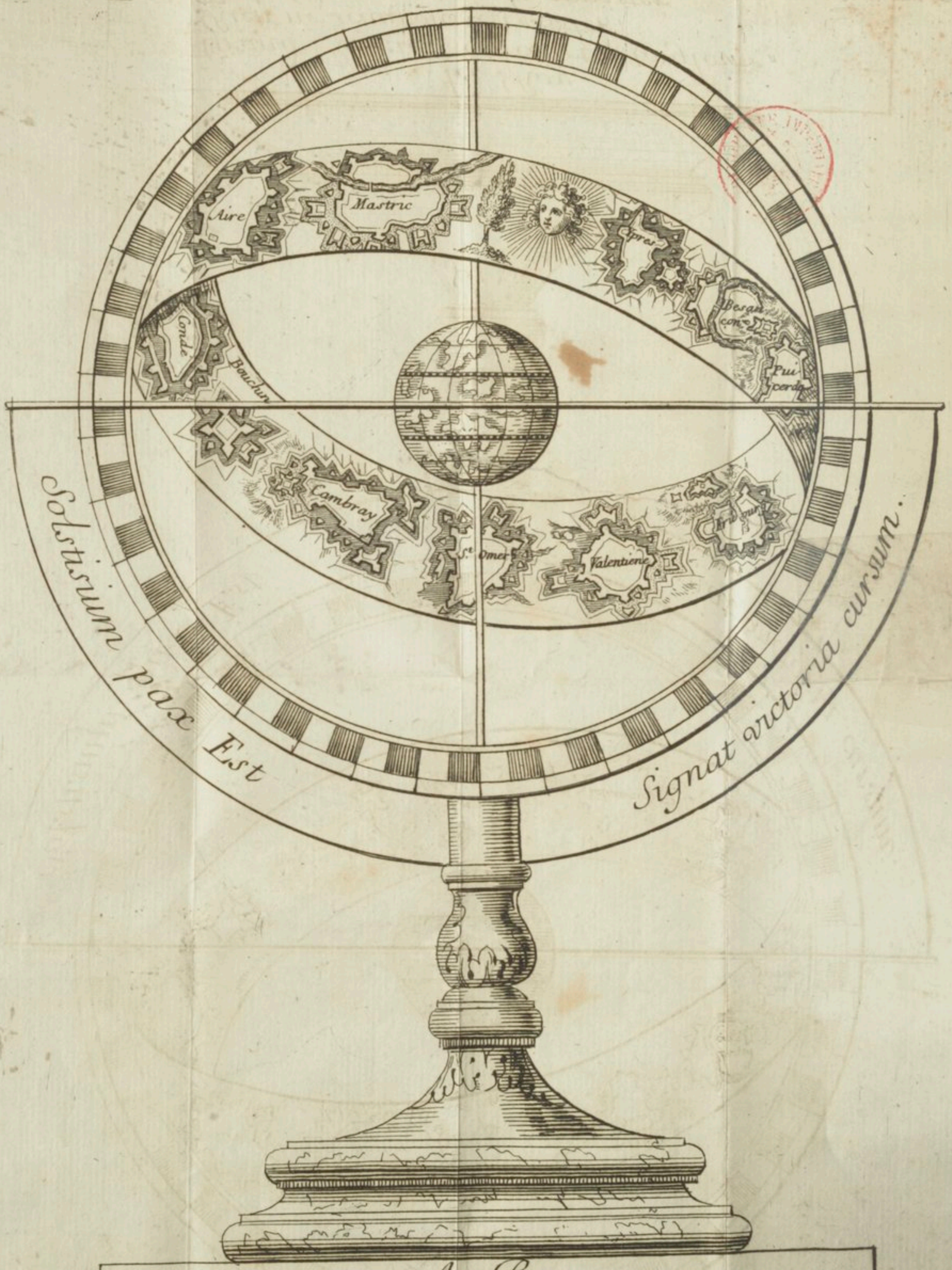
Iris, tout est changé, & graces au
Soleil,
Mes yeux ont découvert ce qui faiso
vostre âge:
Vos charmes, vos attraits, enfin ce be
visage,
Fuyons, ce n'est que Fard, *& cherch*
le Sommeil.

Le mesm

Sur l'Enigme en figure.

XIII.

ICare en cet état épouvante la
Terre,
Ce n'est pas sans sujet, puis que c'e
le Tonnerre.
Tirsis le veut ainsi; mais ce n'est qu
Aiglon,



Au Roy

Grand Roy, tout concourt a ta gloire,
Rien ne sçauroit te resister,
Et la Paix peut seule arrester
Vn cours que trace la victoire.

mante le soûtient, qui fut jetté dans
l'onde,
pouvant voir l'éclat du bel Astre
du Monde.
se trompent tous deux, je le croy
Papillon.

Le mesme.

Il y a quelque temps qu'un fort
ile Homme présenta au Roy, une
here d'une invention nouvelle, &
fut tres-bien reçeuë. Je vous en
oye la Figure que j'ay fait gra-
, afin qu'elle vous en représente
ux le dessein. Les douze Mai-
s où le Soleil entre tous les ans,
autour de cette Sphere ; & cha-
de ces Maisons est marquée par
des Conquestes de Sa Majesté.
ne peut estre plus juste, puis
cet incomparable Monarque a
oleil pour Devise, & qui ne

Sphere inventée a la gloire du Roy Louis XIV.

s'est passé aucun Mois, pendant lequel il n'ait remporté quelque avantage considérable sur ses Ennemis. Le Vers Latin que vous trouverez dans le demy-cercle, est expliqué par les quatre Vers François écrits au pied de la Sphere.

Le Secret de la derniere Lettre en Chifres, n'a esté découvert que par celuy qui s'est caché jusqu'icy sous le nom du bon Clerc de Châlons sur Saône. Il s'est apperçeu que Mr Micquet qui a inventé ce Chifre, avoit donné vingt nombres diférens à chaque lettre, & que la premiere vingtaine, c'est à dire, tous les nombres depuis 1 jusqu'à 20 signifient la lettre A qui est la premiere de l'Alphabet; tous les nombres depuis 21 jusqu'à 40, qui font la seconde vingtaine, la lettre B; depuis 41 jusqu'à

60, la lettre C ; & ainſi des autres jusqu'à 460, qui ſont vingt-trois fois vingt nombres, qui répondent par ordre aux vingt-trois lettres de l'Alphabet, en ſorte que tous les nombres depuis 441 juſqu'à 460 marquent tous la lettre Z, qui eſt la vingt-troiſiéme lettre de l'Alphabet, parce que chacun de ces nombres eſt dans la vingt-troiſiéme vingtaine, à compter la premiere depuis 1 juſqu'à 20. Ainſi 235 marquent la lettre M, qui eſt la douziéme lettre de l'Alphabet, parce que ce nombre 235 eſt dans la douziéme vingtaine. Tous les nombres qui ſe trouvent au deſſus de 460, ſont des nulles. Ce miſtere découvert, il eſt aiſé de connoiſtre que la Lettre en Chifres contient ces quatre Vers.

Amans qui craignez la ſurpriſe
Dans voſtre commerce amoureux,
Apprenez à chifrer, c'eſt par là qu'on
mépriſe
Les ſoins & les ſoupçons d'un Argus
dangereux.

J'ay encor un nouveau Chifre du meſme M^r Miconet à vous propoſer, mais je le réſerve pour le prochain Extraordinaire, & me contenteray aujourd'huy de vous en envoyer un de l'invention de M^r de Ville-Chalver, que j'ay reçeu il y a déja quelques mois. Quoy que l'Alphabet en ſoit régulier, il ne ſera peut-eſtre pas fort aiſé d'en trouver la Clef. Ceux qui en viendront à bout, ſeront fort capables d'en inventer d'autres.

LETTRE EN CHIFRES.

31. 72. 475. 654. 433. 434. 45.
213. 576 : 412. 323. 47. 314. 253.
238. 654 : 62. 432. 219. 692. 54.
316. 432 : 27. 38. 832 : 36. 315. 317.
24. 11. 33. 497. 255 : 274. 93 :
314. 343. 523. 713. 328 : 44. 644.
792 : 487. 513. 36. 327. 219. 473 :
613. 234. 214. 238. 312 : 22. 379.
912. 672 : 84. 51. 456 : 13. 942.
335. 366. 432 : 843. 315. 555. 425 :
53. 413. 232. 81. 575. 672. 614 :
75. 167. 65 : 389. 643. 487. 425 :
514. 424. 713. 456 : 57. 345. 75.
432 : 43. 465. 574. 41. 15 : 84.
63. 39. 343 : 336. 237. 253. 512.
993. 389 : 48. 178. 84 : 514. 316.
383. 379. 431. 91. 543. 314. 234.
743 : 53. 822. 446. 219 : 843.
46. 348. 733.

Si celuy qui aime une Laide comme laide, prouve plus la puissance de l'Amour, que celuy qui aime une Laide la croyant belle.

AImer avec trop de précaution & estre indiférent, c'est presque la mesme chose. On ne peut guére faire un bon usage de son cœur, quand on en veut tant faire de sa raison; & pour vous dire tout, Monsieur, l'amour & la raison s'accordent fort mal ensemble. Vous voyez bien déja ce que je pense de ces deux Amans, d'une

Perſonne laide, qui font le ſujet d'une de vos Queſtions, dont l'un la croit belle ; l'autre l'aime toute laide qu'elle luy paroiſt. L'un me ſemble avoir trop de raiſon, pour aimer beaucoup ; & l'autre trop peu, pour n'aimer guére. En effet, il faut avoir peu d'amour, ou plutoſt il faut eſtre indiférent, pour voir les Gens tels qu'ils ſont ; mais ce n'eſt que par le moyen d'une tres-forte paſſion, qu'on découvre dans la Perſonne qu'on aime mille qualitez qu'elle n'a point, & qu'on la trouve plus aimable qu'elle n'eſt. Auſſi ne doit-elle pas croire eſtre la maîtreſſe abſoluë d'un cœur, tant qu'elle voit ſon Amant encor maiſtre de ſa raiſon ; mais il n'y

a rien qui ſoit ſi capable de luy faire découvrir le pouvoir qu'elle a ſur cet Amant, que les plaiſirs qu'elle voit qu'il goûte. Ils ſont proportionnez à ſon amour. Quand il eſt foible, ils le ſont auſſi ; & quand ils ſont grands, la paſſion eſt forte. C'eſt cette paſſion qui en fait naiſtre mille, que la raiſon ne connoiſt point. Auſſi la raiſon n'eſt-elle pas faite pour les plaiſirs, ny les plaiſirs pour elle. Les Gens qui la conſervent toute entiere, & qui ne veulent point eſtre les dupes de la beauté de leurs Maîtreſſes, en goûtent bien moins. Tous ceux que la beauté fait naiſtre, ne vont point juſqu'à leur cœur, & il n'y a que ceux de l'eſprit qu'ils ſe vantent d'avoir

en partage. Je doute fort cependant qu'ils ſoient ſi grands qu'ils le diſent. Il me ſemble que quand on aime, outre l'eſprit, on aime je ne-ſçay-quoy qui n'eſt pas tout-à-fait eſprit. L'on a beau dire, l'eſprit n'eſt pas la ſeule cauſe de l'amour. Il y entre bien pour quelque choſe, je l'avoüe, mais la beauté y eſt pour beaucoup davantage. Je ne ſçay pas meſme ſi l'eſprit pourroit faire goûter quelques plaiſirs ſans la beauté; mais je ſçay bien que la beauté en fait goûter ſans l'eſprit. Ceux qu'il y a, diſent-ils, à eſtre conſtant, ſont au moins reſervez pour nous. Rien n'eſt capable de nous faire changer. L'âge ſi funeſte aux autres amours, n'a aucun

pouvoir ſur le noſtre; & vouloir toújours aimer la meſme perſonne, c'eſt une grande marque d'amour. N'en déplaiſe à ces Gens ſi conſtans; De la conſtance pour les meſmes plaiſirs, n'eſt pas un nouveau plaiſir. Il ne faut point ſe piquer d'en avoir. La conſtance & la legereté, ne ſont ny vertus ny défauts en amour; l'une & l'autre ont leurs plaiſirs, & les choſes qui en donnent davantage, eſtant ce qu'on appelle vertu en amour, la legereté peut en eſtre une auſſibien que la conſtance; & quand meſme elle ſeroit un défaut, j'aimerois mieux eſtre volage en faveur de la beauté, que conſtant pour la laideur. Il n'y a point d'Amant, de quel-

que maniere qu'il aime sa Maîtresse, qui ne veüille l'aimer toûjours ; mais cependant on ne laisse pas d'estre sujet à changer ; & ces Gens qui craignent si fort d'estre trompez, changent ainsi que les autres. Puis qu'on se dégoûte de la beauté, pourquoy ne se dégoûtera-t-on point de la laideur ? Ainsi quand il y auroit quelques plaisirs à aimer constamment, ils seroient également partagez entre ces deux sortes d'Amans. Mais il n'en est pas de mesme de ceux que l'on peut sentir en aimant une belle Personne. Celuy de la voir, celuy de songer à elle, celuy d'en estre aimé, tous ces plaisirs que donne la seule beauté, sont reservez pour ceux qui croyent leurs

Maiſtreſſes belles, & ils ſont inconnus à ceux qui les aiment toutes laides qu'elles ſont. Ils ne peuvent tout au plus joüir que de ceux de l'eſprit, s'il eſt vray que ce ſoient des plaiſirs. Mais comme les autres ſont charmez de l'eſprit, auſſibien que de la beauté des Perſonnes qu'ils aiment, ils goûtent & ceux de la beauté, & ceux de l'eſprit. Mais ne conte-t-on pour rien l'obligation que doit avoir une Maîtreſſe à celuy qui la croit belle quoy qu'elle ne le ſoit point? En l'aimant telle qu'elle eſt, elle ne vous en auroit que de voſtre amour. En la regardant comme belle, elle vous en a & de voſtre amour, & de ſa beauté. Ce n'eſt qu'un cœur que vous luy don-

nez, quand vous l'aimez avec toute sa laideur. Lors que vous la croyez belle, outre le cœur, vous luy prestez de la beauté; & l'interest qu'elle a de conserver sa beauté, luy fait conserver les interests d'un amour dont elle la tient. Tout parle en faveur d'un Amant qui aime sa Maîtresse comme belle, quoy qu'elle ne le soit pas; Le peu de raison qu'il a de la trouver belle, les plaisirs qu'il goûte, & enfin les obligations qu'elle luy a de ce qu'il se trompe. Jugez donc, Monsieur, si j'ay eu raison de vous dire, que celuy-là marque une passion plus forte.

DE L'ORIGINE DE L'IMPRIMERIE.

L'Imprimerie qui nous apprend des nouvelles de tant de choſes, ne nous parle preſque point de ſon Origine. Vous diriez qu'elle ſe plaiſt à paſſer cela ſous ſilence. C'eſt un ſecret qu'elle tient caché, pour donner lieu à noſtre curioſité d'en faire une plus exacte recherche, & pour couronner nos travaux par quelque heureuſe découverte. Mais c'eſt une gloire, qui ne fait que flatter noſtre eſpérance, & qui nous fuit, lors que nous croyons eſtre preſts

preſts de la poſſeder. En effet l'Allemagne, qui s'eſt vantée avec tant d'orgueïl, que toute la Terre luy eſt redevable de l'Invention de l'Imprimerie, eſt ſur le point d'avoüer que nous en ſommes obligez à la Chine, & que toute l'Europe doit céder cet avantage à l'Aſie. Si nous voulons ſçavoir le temps, auquel elle y fut inventée, nous aurons de la peine à le trouver. L'on ſçait bien que les Grecs n'ont rien écrit avant Cadmus, qui s'eſtant venu dans la Béotie avec les Phéniciens, il leur donna les Lettres, & ſelon Pline, la maniere d'écrire en Proſe l'an du monde 2525. Mais ſi nous ſuivons, pour ainſi dire, pas à pas la trace des Livres de

l'antiquité, pour tâcher d'en apprendre quelque chose de certain, nous trouverons que les Peuples de la Grece, qui avec les Macédoniens allerent faire la Guerre aux Perses & aux Indiens, proche de la Chine & du Cathay, ne rapporterent en leur Pays aucunes nouvelles de l'Imprimerie. On alleguera en vain qu'ils n'alloient en ce Pays-là que pour y faire des Conquestes ; car ils en rapportérent beaucoup de curiositez, qui valoient moins que l'Imprimerie. Outre qu'il est à présumer, que parmy les Troupes d'Alexandre, il y avoit des Gens également amateurs des Armes & des Lettres ; & que si elle eust esté quelque part dans l'Orient,

la Renommée en euſt fait aſſez de bruit, pour leur en donner quelque connoiſſance.

Le plus ancien des Livres dont l'Hiſtoire nous parle, eſt celuy d'Enoch, duquel Saint Jude Apoſtre fait mention dans une de ſes Epiſtres. Il vivoit avant le Déluge, & nous ne ſçavons ſur quelle matiere & en quels caracteres il eſtoit écrit. Joſephe dit que les Livres Sacrez furent écrits ſur des peaux courroyées de Chévre, de Mouton & de Veau. Varron rapporte que l'uſage de ces peaux fut trouvé à Pergame, Ville de l'Aſie mineure, & que c'eſt par cette raiſon qu'on appelle le Parchemin *Pergamenum*; ce qui arriva au temps que Ptolomée

& Eumenes travailloient à dreſſer leurs fameuſes Bibliotheques.

Les Anciens écrivoient auſſi en Tabletes cirées, & ſur des Lames de Plomb. Ils formoient leurs Lettres avec des Poinçons fort aigus, qu'ils appelloient Stiles. C'eſt pourquoy le Prophete Job parle en cette maniere, chapitre 19. *Quis mihi det ut exarentur in Libro Stilo ferreo, aut Plumbi Lamina, vel Celte ſculpantur in Silice.* Herodote aſſure qu'on écrivoit de ſon temps ſur des peaux de Parchemin, mais Regius dit que les Anciens ont écrit ſur des écorces d'Arbres, ſur des Tabletes de Bois, ſur des feüilles de Palme, & ſur des plaques d'Airain & de Cuivre.

D'autres se servoient d'écorces de Papyre, d'où est venu le mot de Papier : c'est un petit Arbrisseau qui croist dans les Marets d'Egypte. On appelloit aussi cette écorce d'Arbre *Liber*, d'où vient nostre mot de *Livre*, quoy que ce soit à present du Papier. L'Empereur Commode se servoit de ces écorces, qu'il appelloit *Philires*. Il se trouve encor dans la Bibliotheque de Saint Germain des Prez certains Livres faits de ces écorces, où les Privileges de l'Abbaye sont contenus. Pierre Martyr Milanois dans son Histoire des Terres Neuves, dit que les Habitans de Collacuenne apportérent en Espagne des Livres écrits sur une écorce déliée, que

l'on détache d'entre le bois & la groſſe écorce. Le meſme Autheur aſſure qu'on a trouvé depuis ce temps-là en la Darienne quelques Livres faits de feüilles d'Arbre couſuës enſemble, & qu'au Mexique on uſe de figures au lieu d'écriture. Paul Venitien raconte qu'en la Province d'Arcadan ſujette au grãd Cam des Tartares, il n'y a aucunes Lettres ny Caracteres. Les Enfans de Seth n'auroient pas gravé leurs Diſciplines ſur deux Colomnes de Pierre & d'Argile, dont Joſephe fait mention au Livre premier de ſes Antiquitez ; ny Eſdras, fait écrire les Livres de la Loy, s'ils euſſent eu l'uſage de l'Imprimerie. Pluſieurs croyoient que nous n'a-

vons point de Livres écrits avant 3000. ans, excepté les Hebreux; & l'on peut dire qu'Homere eſt le plus ancien de tous les Autheurs. Munſther rapporte que de ſon temps il y avoit en la Ville de Fulde ou Buchonie au Pays de Heſſe en Allemagne, une Bibliotheque diſpoſée en quarante-huit ordres de toutes ſortes de Livres écrits, où eſtoient comme les Matrices ou Originaux, auſquels les Sçavans avoient recours. Il dit qu'un peu avant luy l'Imprimerie fut connuë en Allemagne vers l'an 1440. ſelon quelques-uns.

Je ne ſçay ſi les Turcs ne ſont point cauſe que nous en avons eſté privez un ſi longtemps,

puis qu'ils n'ont point voulu la recevoir dans leurs Estats, croyant que leur Alcoran meritoit bien d'estre écrit de main d'Homme. Ces Barbares occupent un vaste Pays dans l'Europe & dans l'Asie, qui est entre ce que nous appellons la Chrestienté à leur Occident, & les Peuples les plus Orientaux. Cette scituation & cette maxime tout ensemble, ont pû estre un obstacle suffisant pour nous oster la connoissance de l'Imprimerie.

Les Chinois appuyez sur une Loy fondamentale de leur Etat, ont esté plusieurs siecles sans laisser entrer aucun Etranger dans leur Pays qu'avec des conditions qui ne donnoient au-

cune envie d'y ſéjourner, afin d'oſter aux autres Nations la connoiſſance de leurs Richeſſes, & par conſequent l'ambition de le conquérir. Ainſi bien que ces Peuples euſſent l'Imprimerie, nous ne pouvions le ſçavoir ny en profiter. Quoy qu'il en ſoit, comme les Tartares ſont beaucoup de fois entrez dans la Chine, & ont forcé les grandes murailles qui les ſéparent, il eſt à croire que ces Peuples du Nort en ont eu connoiſſance, & que les Moſcovites ayant appris d'eux l'Art d'Imprimer, l'ont pû apprendre aux Allemans; & ce qui nous aſſure qu'il eſtoit en la Chine & au Cathay, c'eſt que les Portuguais y ayant voyagé, en ont rap-

porté des Livres imprimez en Langue & en écriture du Pays, & déclaré qu'il y avoit long-temps que l'Imprimerie estoit en ces Provinces-là.

Ceux qui veulent que l'invention en soit attribuée aux Allemans, s'appuyent sur le raport & sur la bonne foy des Autheurs, qui disent qu'elle prit son commencement à Mayence, par l'industrie de Pierre Scoiffer, que Polydore Virgile appelle Jean Guthemberg; & Pierre Massie, Jean Fauste, en laquelle Ville fut faite la premiere Impression des Livres en l'an 1453. ou 1452. selon de Serres en la vie de Charles VII. Il dit que ce Guthemberg estoit de Strasbourg, & que Fauste

estoit de Mayence. Un Flamand nommé Conrad porta cet Art seize ans apres en Italie, selon Munsther, & Genson selon Regius fut le premier qui imprima en France. Cependant une Cronique de Normandie rapporte qu'un certain Morin commença l'Imprimerie à Roüen en 1443. Mais enfin en quelque temps qu'elle ait paru en France, il faut laisser aux Allemans l'honneur & la gloire d'avoir inventé l'Impression, & avoüer que s'ils ont eu cet avantage, nostre Nation a eu celuy de la perfectionner & de trouver les moyens de la mettre en l'état où nous la voyons à present. Au commencement elle ne parloit qu'une Langue imparfaite,

& ne faiſoit que béguayer ; maintenant elle parle les Langues mortes & vivãtes avec tant d'agrément & de netteté, qu'elle eſt, pour ainſi dire l'Oracle, que preſque toutes les Nations doivent conſulter.

LE GESNE.

Voicy des Vers qui ont eſté faits pour M^r le Comte d'Entremont, devenu Lieutenant de Roy de Haute & Baſſe Breſſe, par la démiſſion de M^r le Marquis de Montrevel. Il eſt de la Maiſon de Montbel, une des plus anciennes de Savoye, alliée à celle de Colligny & aux plus qualifiées de toutes les Provinces voiſines. Il avoit un Aîné Enſeigne Colonelle aux Gardes, qui mourut à Beaune lors du Voyage du Roy à

Deſmont-bel.

Lyon en 1659. Celuy dont je vous parle a esté aussi Enseigne dans la Compagnie de Marigny, & apres s'en estre défait, il a servy comme Volontaire dans les dernieres Campagnes en Hollande, Flandre, Franche-Comté & Allemagne. Madame sa Mere est de la Maison du Tillet. Il y a eu dans celle de Montbel des Gouverneurs de Marseille, des Chambellans de Savoye, des Tuteurs de Ducs de Savoye, & des Généraux de leurs Armées.

POUR MONSIEUR

de Montbel. LE COMTE

D'ENTREMONT,

Marquis de S. André & de l'Epine, Baron de Natage, &c. Lieutenant de Roy dans le Païs de Breſſe, Bugey, Valromey, & Gex.

Sur ſon Entrée dans la Fortereſſe & Chartreuſe de Pierre-Chatel.

Sortez, Troupe recluſe, & coutre l'ordinaire,
Quittez pour un moment voſtre Antre ſolitaire;
Sortez, humbles Chartreux, & venez à la fois,
Du ſage & grand LOVIS admirer l'heureux choix.

Le Comte, le Héros que la Province
adore,
D'une illustre visite en ce jour vous
honore;
Penétrant vos souhaits, il seconde vos
vœux,
De l'amour qu'il vous porte il vous
montre les feux.
Rien ne peut l'arrester dans l'ardeur
qui le presse;
Les Cieux ont beau sur nous se fondre
en eaux sans cesse,
Les Champs sont inondez vos Rocs
sont sourcilleux,
Il franchit tout obstacle, il se rend en
ces Lieux.
Quel air de Souverain éclate en sa
Personne!
Avec moins de splendeur l'Astre du
jour rayonne,
Dans son cours lumineux il répand
moins de bien,
Que ce doux Gouverneur n'en répand
dans le sien.

Tout eſt garand en luy de ſa haute
Origine,
Son abord eſt charmant, ſa majeſté
divine ;
Son eſprit éclairé ne peut eſtre ſur-
pris,
Il eſt comme ſon cœur & ſans borne,
& ſans prix.
Tout fléchit, tout ſe rend, tout à luy
s'abandonne ;
Pour haut que ſoit l'Employ que le
Prince luy donne,
Loin d'en tirer du luſtre, il le remplit
d'éclat ;
L'Etat croit l'honorer, il honore
l'Etat.
Il joint heureuſement à cent Faits
héroïques
Les aimables effets des Vertus paci-
fiques ;
Tel ſe montra jadis, apres mille
hazards,
Doux, traitable, engageant, le Premier
des Céſars.

Héros, fameux Héros, dont il a reçeu
l'eſtre,
Que, comme autant de Dieux, on vit
icy pareſtre;
Vous, dont les grands exploits triom-
phent du trépas,
Avec combien d'ardeur marche-t-il
ſur vos pas?
Vos Noms pleins de clartez vivent dans
noſtre Hiſtoire,
Mais c'eſt à ce Neveu d'en augmenter
la gloire;
Pour peu qu'il faſſe encore, il fera plus
que vous,
Il vous laiſſe en arriere, il vous rendra
jaloux.
Eſtre au gré de LOVIS, mériter ſon
eſtime,
C'eſt de l'bôneur ſuprême avoir atteint
la cime;
Par ce Roy ſage & grand ſe voir en
dignité,
C'eſt le ſceau glorieux de l'Immortalité.

Festez, Peuples, festez l'heureux jour
où ce Prince
Daigna d'un tel Ministre orner vostre
Province;
Des bontez de LOVIS ce grand Comte
est le fruit;
C'est ce que dans son cœur vos devoirs
ont produit.
Vivez, vivez contens sous sa Main
caressante;
Prompts, fidelles, soûmis, secondez son
attente,
Ce nouveau Gouverneur par ses soins
amoureux,
Ne tend qu'à vostre gloire, & qu'à
vous rendre heureux.

Mais sur tout, humble Troupe, objet
de sa tendresse,
Prouvez-luy vos respects par vos chants
d'allégresse,
Au fracas des Canons meslez vos douces
voix,

Et faites jusqu'au Ciel retentir ce beau
choix.
Obtenez-nous d'Enhaut que son il-
luste vie
D'honneurs encor plus grands tous les
jours suit suivie ;
Que tenant sous ses pieds les Vices
abbatus,
En augmentant en gloire, il augmente
en vertus.
Qu'il se donne au plutost, à nos vœux
favorable,
Une Epouse d'un rang, d'un mérite
adorable,
Et que de ce beau nœud, de ce sang
radieux,
Egaux à leurs Parens, sortent cent
Demy-Dieux.

Joüissez cependant un grand nombre
de lustres,
De ses soins genéreux, de ses peines
illustres;

Contre les traits malins de tout lâche:

Imposteur,
Vous l'aurez au besoin pour zelé Protecteur.

Appuyant de nos Roys les bontez efficaces,
Loin d'amoindrir vos droits, il accroistra vos graces,
Son doux Gouvernement passera vos souhaits;
LOVIS, le Grand LOVIS, ne se trompe jamais.

Vos Amies ont expliqué l'Histoire Enigmatique du dernier Extraordinaire dans son vray sens, en l'expliquant sur les Yeux. *Il a esté trouvé par plusieurs autres, qui n'ont tous appris ce qu'ils en pensoient par autant de Madrigaux. La premiere Explication est dans le galant Billet que vous allez voir.*

De l'Iſle d'Amour ce 1. Decembre.

L'Endroit d'où je vous écris, Monſieur, n'a rien qui vous doive ſurprendre. Il n'eſt point de Païs qui ſoit inconnu au Mercure. Son eſprit & ſes manieres ſe font aimer en tous lieux. Il eſt bien reçeu par toute Terre, & l'on peut dire avec verité que les aiſles de ſon génie luy ont fait paſſer les Mers. Jugez, Monſieur, avec toute la galanterie dont il fait profeſſion, ſi on ne devoit pas le retenir quelques jours dans cette Iſle, où ceux qui l'habitent, ont tant de ſympatie avec ce qu'il inſpire. C'eſt là où je l'ay ren-

contré apres quelque temps de ſejour qu'il y a fait. Voicy par où j'ay retiré d'embarras un de ſes plus zelez Partiſans, que l'Hiſtoire Enigmatique faiſoit reſver.

I.

C'Eſt en vain, dites-vous, que
voſtre eſprit s'applique
A découvrir l'Hiſtoire Enigmatique
Que le Mercure en un feüillet
Renferme au Quartier de Juillet.
Par une agreable ſurpriſe,
Voulez-vous en trouver le ſens myſté-
rieux?
Ce qu'avec tant d'eſprit Apollon vous
déguiſe,
Tircis, dans un Miroir voyez-le par
les Yeux.

La jeune Pelerine du Païs
de Tendre.

II.

VOus avez donc, belle Angélique,
De cette Hiſtoire Enigmatique
Trouvé le ſens myſtérieux?
On le ſçait par toute la Ville;
Mais faut-il pour ſi peu ſe vanter en
tous lieux?
Cette Explication n'eſtoit pas difficile,
Elle ſaute d'abord aux Yeux.

DES FRESNES.

III.

MErcure eſt ſi bien fait à pren-
dre,
Qu'ayant pris par le Nez *l'autre jour*
en cent lieux
Ceux qui vouloient comprendre
Ce que deſſous un ſens fin & miſté-
rieux
Il vouloit faire entendre,
Aujourd'huy pour les mieux ſur-
prendre,
Le Galant les prend par les Yeux.

LE P. LA TOURNELLE.

IV.

VOus voulez que je vous explique
De ce Discours Enigmatique,
Belle Philis, le Mot mistérieux.
Helas! Ingrate, helas! pour le trouver
vous-mesme,
Songez à mon amour extréme,
Et que je meurs pour vos beaux Yeux.
GARDIEN, Secretaire du Roy.

V.

POur vous obeïr sans replique,
Vous voyez comme je m'aplique,
Et que je fais tout de mon mieux.
Iris, vous voulez que j'explique
L'Historiete Enigmatique,
En un mot elle saute aux Yeux.

VI.

OVy, je renonce à la Musique,
Pour me mesler de deviner.
Ie pense avoir trouvé le sens qu'il faut
donner,

A vostre

A voſtre Hiſtoire Enigmatique.
Si par hazard je me trõpe à mon dam,
Mais je dis que ce ſont les Yeux *du*
Pere Adam.

ALEXANDRE DU VAL, de
l'Eveſché à Coutance.

VII.

SVperbes Yeux *du premier des Humains,*
Chef-d'œuvre des divines Mains
Qui regnaſtes jadis ſur la terre & ſur
l'onde,
Vous auriez encor pû gouverner ſeuls
en Roys
Aujourd'huy tout le grand comme le
petit Monde,
Si vous euſſiez ſuivy les eternelles
Loix.

Vous priſtes les premiers le funeſte
poiſon
Qui corrompit le cœur, & troubla la
raiſon

De celuy qui devoit rendre heureux tous les Hommes.

Ah, que vous fistes ébloüis,
Quand deux autres Vous-mesme, & la beauté des Pommes,
Vous rendirent sujets à des maux inoüis!

Que si vos Fils par leur obeïssance
Ont du pouvoir dans l'Vnivers,
Il ne vient pas de vous, c'est une autre Puissance
Qui leur a fait rompre leurs fers.

Le Bon Clerc de Châlons sur Saone.

VIII.

Pour bien expliquer cette Histoire,
Il suffit d'estre clairvoyant;
Il ne faut pas estre sçavant,
Ny se donner au Diable, & lire le Grimoire,
Car pour moy je l'explique mieux
En passant la main sur les Yeux.

GRIMOÜILLERE, de la Ruë de Grenelle.

IX.

DAme Eve portoit à la teſte
Ces deux Freres trop curieux,
Qui par le conſeil d'une Beſte
Dans le bon Pere Adam firent périr
les deux
Qui regnoient avant eux,
Et du Deluge la tempeſte
Enſevelit beaucoup de tels Ambitieux
De qui tout l'Univers fut enfin la
conqueſte.
Ces deux Freres ce ſont les Yeux.
Sans Sœurs, de tous meſtiers, ils regnent
en tous lieux,
Sans parler ils ſe font entendre,
Leurs mouvemens s'accordent en tout
point,
Ils ſont toûjours enſemble, & ne ſe tou-
chent point,
En toutes choſes fort ſemblables;
Si l'on ne les arrache, ils ſont inſepa-
rables,
Ou ſi quelque accident n'en cauſe le
malheur,

Dont ils partagent la douleur.
On ne peut assurer du lieu de leur
naissance,
Parce qu'il n'est pas bien certain
En quel endroit fut ce Iardin,
Où mangeant du Fruit de science,
Adam perdit le Genre Humain.
On croit que c'est un Lieu que l'Arabie
enserre,
Où les deux premiers Yeux regnerent
sur la Terre.

LESLERON, Avocat à Provins.

X.

VOus estes un adroit, nostre ai-
mable Mercure,
Vous sçavez vous cacher sous cent traits
spécieux;
Vostre Histoire pourtant a beau sem-
bler obscure,
Ie la tiens, elle saute aux Yeux.

DE LONGES, Avocat à Lyon.

Le meſme M^r de Longes a expliqué les deux Enigmes du Mois de Septembre par ce Madrigal.

VOs Enigmes, pour les trouver,
M'ont jetté dans la reſverie;
Mais jugez un peu, je vous prie,
Si je ne ſçay pas bien reſver.
En tout j'abhorre le menſonge,
Ie ne veux rien que de réel.
Ainſi quand j'ay trouvé le Sel,
N'ay-je pas ſçeu faire un vray Songe?

Vous ferez part, s'il vous plaiſt, de la nouvelle Hiſtoire Enigmatique que je vous envoye, à ces aimables Amies qui ſe divertiſſent toûjours de ces ſortes de jeux d'eſprit. Elle eſt de M^r Bonnet de Loches, & mérite bien qu'elles s'appliquent à developer ce qu'elle a d'obſcur.

HISTOIRE ENIGMATIQUE.

TOute extraordinaire qu'eſt l'Hiſtoire qui ſuit, elle ne laiſſe pas d'eſtre veritable. Les deux Filles dont elle parle ont un mérite, & un caractere tout particulier. La naiſſance de l'Aînée précede de pluſieurs ſiecles celle de la Perſonne qu'elle reconnoiſt, & qu'elle eſt obligée d'avoüer pour Pere. L'origine de cette Fille eſt illuſtre, & comme elle eſt née dans la Pourpre, on peut l'appeller Porphirite, comme on

faiſoit autrefois les Enfans des Empereurs. La France l'a conçeuë & enfantée. Rome s'en eſt rejoüye, & luy en a donné des marques qui dureront toûjours. Elle a beaucoup ſervy à conſerver & à augmenter ſon Empire. Quelquefois auſſi elle y a donné des bornes.

D'abord qu'elle parut, ce fut comme un grand Fleuve, ou comme une grande Princeſſe, qui attiroit la curioſité de toutes les Nations. Sa réputation eſtoit auſſi grande que celle de Salomon; & pour cela des Reynes ont eu un amour particulier pour elle, auſſi-bien que des Roys. Elle a eſté viſitée des plus grands Hommes des Païs Etrangers. Elle leur a fait hon-

neur, elle en a reçeu d'eux, & ils se sont mutuellement fait part de leurs richesses. Quelques-uns croyent qu'elle les a toutes puisées d'Italie, d'autres de la Grece, d'autres de la Palestine, de l'Assyrie, de l'Egypte, & & de l'Inde. Il est vray que ces Païs luy en ont communiqué; mais le premier fond estoit chez elle, & si elle a pris quelque chose d'autruy, elle l'a bien rendu, & mesme avec usure. Son esprit est plus vaste que celuy d'Alexandre. Ses Enfans ont des plumes qui les élevent au dessus de l'air, & les portent jusqu'au plus haut des Cieux. Ensuite on les voit descendre jusqu'au centre de la Terre, au fond des Enfers & des Abysmes.

Ce qu'elle fait à l'égard du grand monde, elle le fait auſſi à l'égard du petit. Ses Enfans n'ont pas des aiſles ſi fortes les uns que les autres ; quelques-uns volent entre deux airs, d'autres rampent à terre. Elle a pluſieurs Maiſons, & quoy que peu éloignées les unes des autres, on y parle aſſez ſouvent un langage diférent. Elle eſt ſage, & neantmoins il ſe forme d'étranges procés chez elle, & à meſure qu'elle les calme & qu'elle en reçoit les applaudiſſemens, elle donne matiere à de nouveaux. Elle fait naiſtre bien des Fleurs, mais il y en a peu ſans épines, & on ſe perſuade que quelques Etrangers comme les Hybernois & d'autres, l'ont renduë un

peu bourbeuſe ; mais ils ne ſont pas les ſeuls, & à le bien prendre ce petit defaut qui ne regarde que ſes moindres membres, n'eſt rien au prix de toutes les bonnes qualitez dont elle eſt ornée, & qui la font reſpecter de tout ce qu'il y a d'illuſtre au Monde. Cependant ce ſont ces épines, & ces legers defauts qui ont donné lieu à la naiſſance d'une Cadete. Un grand Homme en conçeut le deſſein, quoy qu'il eut de l'obligation à l'Aînée, & qu'elle luy en euſt auſſi; mais l'on peut douter ſi cette Puînée peut paſſer pour Fille ou pour Sœur de cette Aînée. Les principes de l'une & de l'autre ſont peu diférens, & aſſurément l'Aînée a beaucoup ſervy à la

Cadete, & luy ſert encor ; cependant cette Cadete eſt beaucoup plus propre, & comme elle eſt ordinairement à la Cour, elle en a tout l'air. Elle eſt extrémement dégagée, & ſçait s'exprimer d'une maniere où l'on ne peut rien trouver à redire, & l'on croit que cela vient de la pluralité des Marys, & des Amans qu'elle a. Vous croirez à entendre parler de tant de Marys, qu'elle n'eſt pas ſage, cependant l'on eſt d'un contraire ſentiment, & avec raiſon; car on ne trouve point à dire lors qu'un de ſes Marys vient à mourir, qu'elle en prenne un autre, & c'eſt ce qui fait qu'elle ſçait tant de choſes, qu'elle ſçait ce qui regarde la Guerre,

la Paix, les Loix, & les autres Arts dont elle n'ignore pas le moindre mot propre ; & ce qu'il y a de bon, c'eſt qu'elle ne ſe trompe point dans le choix de ſes Marys, & s'il y a eu quelque roture en quelques-uns, le mérite en a eſté ſi grand, qu'il n'a point eſté mépriſé des autres. Au reſte elle ſçait ſi bien les entretenir, qu'il ne naiſt aucune jalouſie entr'eux. Ils ſont bien aiſes de ſe voir enſemble, & lors qu'ils ne ſe voyent pas, ils s'écrivent, & marquent le chagrin que l'abſence leur cauſe. Elle a beaucoup de Filles & d'Alliées, auſſi-bien que ſon Aînée, & ſon nom ſe porte en tous les Païs Etrangers. Ses deux premiers Nouriſſons y ont beaucoup con-

tribué ; mais afin qu'il ne manquât rien à sa fortune, elle est avoüée, & adopté d'un Pere illustre, & son amour pour elle a esté assez grand pour l'obliger à la recevoir chez luy. Cette Fille en est reconnoissante, & il n'y a rien qu'elle ne fasse pour s'acquiter de ce bien-fait ; mais l'Autheur est si grand, qu'encor que les Enfans de cette Fille ayent des plumes aussi fortes que celles de son Aînée, & dont la couleur paroist beaucoup plus unie & plus à la mode, il est impossible qu'elle se puisse jamais élever si haut qu'il s'est élevé luy-mesme. Jugez du caractere de celuy à qui elle est obligée. Je pourrois en dire beaucoup de choses, mais si elle & ses Enfans

confeſſent qu'ils ſe trouvent dans l'impuiſſance de le loüer dignement, je dois encor bien moins l'entreprendre. La jalouſie ſe meſle preſque par tout; cependant ces deux Filles ne ſont point jalouſes l'une de l'autre, & elles avoüent que leur Pere les a fait connoiſtre chez des Peuples dont elles n'avoient point oüy parler, quoy qu'elles ayent eſté toûjours fort curieuſes.

Lequel de ces mots prononcé par la Perſonne aimée, doit eſtre le plus agreable à l'Amant, *Ie vous aime*, ou *Eſpérez.*

PHilis dit l'autre jour à Tircis,
Je vous aime,
Et luy dit hyer, Eſpérez.
Qui de ces mots, tous deux ſi deſirez,
Doit plaire davantage à ſon amour extreme?
Avoir le choix de ces douceurs,
Si propres toutes deux à régaler les cœurs,
C'eſt avoir à choiſir, ou des Lys, ou des Roſes.
Je vous aime, *pourtant me ſeuble un moindre bien,*
Il dit beaucoup, & ne dit rien;
Mais Eſpérez, *dit toutes choſes.*

Si les Pleurs marquent plus de tendreſſe que les Soûpirs.

Comme il ne fut jamais de Printemps ſans Zéphirs,
Il n'eſt point d'amour ſans Soûpirs,
Ce ſont ſes Envoyez fidelles,
Ses Truchemens diſcrets, ſes marques naturelles,
Ils font voir clairement ſa peine & ſes deſirs.
A mon avis pourtant les Pleurs ont l'avantage
De porter de l'amour un plus fort témoignage,
Leur eau montre un feu plus preſſant.
C'eſt de l'ame, & des yeux, le plus teuchant langage;
Aupres d'un charme ſi puiſſant,
Les Soûpirs ne ſont que du vent.

LE BERGER INDIFERENT.

Lequel de deux Amans mépriſez, aime le plus fortement ; ou celuy qui employe l'abſence pour ſe guérir, & n'en peut venir à bout ; ou celuy qui n'a pas la force de s'éloigner de ſa Maiſtreſſe, quoy qu'il ſe tienne aſſuré que l'abſence le guériroit.

JE me raccommodois avec une fort aimable Perſonne, Monſieur, quand voſtre dernier Extraordinaire a paru. Pendant noſtre broüillerie, j'avois fait inutilement mon poſſible pour

ne l'aimer plus, & je venois de luy perſuader qu'un Amant qui veut ſe dégager, & qui ne peut en venir à bout, aime plus fortement que celuy qui ne veut point en chercher les moyens. A la veuë du Mercure Galant, elle a commencé de trouver la choſe douteuſe. Voyez un peu le mal que vous avez penſé faire. Elle a preſque oublié dans ce moment tout ce que je luy avois mandé dans une Lettre que je luy avois écrite pour ma juſtification. Je me crois donc obligé pour la ſeûreté de mon amour, de publier cette Lettre, dans laquelle je luy inſpirois ces ſentimens. Si elle venoit à changer, je m'en prendrois à vous. Faites donc, s'il

vous plaiſt, Monſieur, que j'aye raiſon.

A MADAME DE ***

QUe n'avez-vous pas fait pour m'obliger à ne vous aimer plus ? Que n'ay-je pas fait pour vous ſatisfaire ? Vous aimiez mon Rival, & je voulois vous haïr. Cependant, Madame, ny vos ſoins ny les miens n'ont réüſſy. En eſtes-vous contente ? Si vous l'eſtes, vous devez avoir bien du chagrin de m'avoir forcé à vouloir changer. Pour moy, je ne me repens point d'en avoir eu le deſſein, puis que ſi je n'euſſe pas voulu eſtre infidelle, je n'aurois

pas ſçeu qu'il n'eſtoit pas en mon pouvoir de l'eſtre. Graces à voſtre legereté, j'ay appris juſqu'où peut aller ma conſtance. Ne me les reprochez donc pas ces efforts que j'ay faits. Il ne m'en euſt pas tant falu pour rompre des liens qui m'euſſent plus foiblement attaché à vous; & ſi je vous euſſe moins aimée, j'euſſe moins travaillé à ne vous aimer plus. Quand je voyois que vous commenciez à traiter mon Rival avec moins d'indiférence, rien ne me paroiſſoit capable de m'en inſpirer pour vous. L'abſence qui guérit meſme les cœurs qui ne veulent pas guérir, me ſembloit un trop foible remede. Craignant de ne vous

voir qu'aimable dés que je ne vous verrois plus, je voulus avoir mon Rival devant les yeux. Je voulus estre le témoin de toutes les faveurs que vous luy faisiez, afin que je ne pusse douter de la préference que vous luy donniez sur moy. J'en ay esté entierement persuadé, Madame; & cependant quelque connoissance que j'aye eu de vos foiblesses, mon cœur a toûjours eu malgré moy celle de vous aimer, & c'est par là maintenant que je pretens meriter beaucoup aupres de vous. Quel effort, je vous prie, eut fait ma tendresse pour rester dans mon cœur, si je vous eusse toûjours trouvé digne d'estre aimée? Mais quels efforts n'a-

t-elle pas faits pour en demeu-
rer la maiſtreſſe dans le moment
que je ne vous croyois que trop
digne d'eſtre haïe? Vous trou-
ver aimable, quoy qu'infidelle,
c'eut eſté ſeulement vous aimer
malgré vous; mais vous voir
infidelle, ne vous trouver pas
aimable, & vous aimer encor,
c'eſt vous aimer malgré vous &
malgré moy. Il faut qu'une
p ſſion ſoit bien forte, pour ſub-
ſiſter en dépit de la Maiſtreſſe
& de l'Amant. Auſſi a-t-il falu
que la mienne l'ait eſté extré-
mement, pour reſiſter à l'envie
que nous avions tous deux de
la voir finir. Au moins, Ma-
dame, ſi le deſir que j'euſſe eu
de vous aimer, eut excedé à la
conſerver, je pourois me vanter

à présent d'avoir contribué en quelque façon à vous conserver un Amant ; mais la tendresse que vous faites naître, n'a pas besoin de ce secours, & quand on vous aime une fois, vous ne vous mettez guére en peine si l'on veut continuer à vous aimer, ny des résolutions qu'on peut prendre de ne vous aimer point. Je ne sçay s'il dépend de vous d'inspirer de l'amour, mais je sçay bien qu'il ne dépend pas de vous de l'oster apres l'avoir inspiré, non plus qu'il ne dépend pas de ceux à qui vous en avez donné, de n'en avoir plus. Vous sçavez comment il faut engager un Amant, bien mieux que je ne sçay comment il faut se dégager d'une Maistresse in-

fidelle. Je voyois que vous l'étiez. Je trouvois qu'il estoit juste que je le fusse aussi, & je croyois avoir raison ; mais c'estoit bien la raison qu'il falloit consulter & de qui je devois attendre du secours contte vous. Quel pouvoir a-t-elle cette raison, quand elle n'agit pas de concert avec le cœur ? Il peut tout sans elle, elle ne peut rien sans luy. Je le connois trop bien, Madame, les cœurs ne sont pas faits pour suivre les ordres de la raison, c'est à la raison à suivre les mouvemens du cœur. Le mien vous assuroit en secret, que malgré la raison que je m'imaginois avoir de changer, je voudrois un jour vous aimer. Eh bien, vous a-t-il trompé ce cœur que vous traitez

de

rebelle? Non, non, ne vous y trompez pas vous-meſme. Si je vous euſſe moins aimée, je me ſerois moins reſſenty de l'injure que vous me faiſiez de ne m'aimer point. Ayant moins de tendreſſe que vous, peut-eſtre me ſerois-je perſuadé que je méritois que vous en euſſiez pour mon Rival; mais m'eſtant fait un plaiſir extréme d'eſtre aimé, quel chagrin ne devois-je pas ſentir de ne l'eſtre point? & pouvois-je mieux vous témoigner combien il eſtoit grand, que par la réſolution qu'il ſembloit que je prenois de ceſſer de vous aimer? Qu'il vous eſt doux de voir que je n'ay pû en venir à bout, & que le peu de pouvoir que j'ay eu ſur mon cœur, doit

bien vous perſuader que vous y en avez beaucoup ! Je vous ay aimée malgré moy, je l'avoüe, & meſme j'en fais gloire, puis que ç'a eſté bien plus tendrement que ſi j'euſſe conſenty a vous aimer. Vous ne vouliez pas que je vous aimaſſe, je ne le voulois pas non plus ; cependant je ne laiſſois pas de vous aimer. Nous le voulons tous deux préſentement. Jugez combien je vous aime ; mais jugez plutoſt combien je vous aimerois, ſi j'eſtois aimé.

SENTIMENS
SUR LES
SIX QUESTIONS
DV DERNIER
EXTRAORDINAIRE.

I.

SVr cette Question mon esprit en balance,
Prend party difficilement.
Cependant, puis qu'il faut dire ce que j'en pense,
Vn Amant qui soûpire avecque violence,
Me paroist aimer fortement;
Mais un Amant qui pleure, aime plus tendrement.

II.

Tout le monde le ſçait, on le dit tous les jours,
Il n'eſt point de laides amours,
C'eſt l'ordinaire effet du Dieu qui nous engage.
L'Objet qui charme nos eſprits,
A mille beautez en partage,
Et ſur tous les autres le prix.
De ces enchantemens je ne ſuis point ſurpris.
Mais pour aimer la Laideur meſme,
Il faut aimer autant que j'aime.

III.

Pour conſerver encor, malgré le Sacrement,
Les douceurs qu'on goute en aimant,
Chacun ſe gouverne à ſa mode;
Mais on en perd plus qu'on n'en prend.

Le Mary jaloux, incommode,
Et le Mary commode, est bien indi-
férent.

IV.

PEut-estre que loin de vos yeux,
Mon cœur souffriroit moins, & se por-
teroit mieux.
Mais enfin, quoy que l'Amour fasse,
Puis que je dois mourir pour eux,
Je ne quitteray point la place.

V.

ON dit que dans le premier âge,
De la Langue Hebraïque Adam avoit
l'usage,
Et qu'un certain Heber en Chaldée
arresté,
Conserva cette Langue à la Posterité.
D'autres aux Phrygiens, avec peu de
justice,
Accordent la Langue matrice,
Sur les Egyptiens qui l'ont tant con-
testé.

Mais enfin le Ciel irrité,
Renverſa tout d'un coup, par un confus
Langage,
De l'orgueilleux Nembrot, le deſſein
de l'Ouvrage.
Alors en mille lieux on vit dans l'Vnivers,
Naiſtre ſous chaque Peuple un Langage
divers.
Cependant, ſi j'en croy la Muſe qui
m'inſpire,
Tous ces Peuples un jour n'auront ſous
meſmes Loix,
Rien qu'une Langue, & qu'un Empire,
L'Empire de LOVIS, le Langage
François.

VI.

SOit que l'Imprimerie ait pris ſon
origine
Dans l'Allemagne, ou dãs la Chine,
D'un Art ſi prétieux à tous les beaux
Eſprits,

On ne peut trop vanter & la gloire,
& le prix.
C'eſt donc avec raiſon, ô ma chere
Patrie,
Que tu te flates d'avoir part
A l'invention de cet Art,
Puis qu'en France Morin, natif de
Normandie,
Commença dans Roüen, l'Art de
l'Imprimerie.

DES FRESNES.

EXPLICATION DES Enigmes proposées dans le Mercure de Novembre.

IL faut m'acquiter de ma parole, & vous satisfaire sur les Enigmes en Vers & en Figure, dont je ne vous ay rien dit dans ma Lettre du dernier Mois. J'en avois remis l'explication jusqu'à aujourd'huy, non seulement parce que cette Lettre n'estoit déja que trop longue, mais pour vous donner plus de temps à chercher le Mot de la premiere de ces Enigmes. Vous me dites qu'elle vous paroist inexplicable. Beaucoup d'autres ont

penſé la meſme choſe que vous. Quelques-uns ont crû que c'eſtoit *le Jaſmin, l'Oeillet, la Couleur Violete ou de Pourpre, la Mode, le Ver à Soye, la Violete ou le Lys.* Quelques autres l'ont expliquée ſur *le Verre de Fougere, le Diamant, l'Hermine ou l'Iris en poudre, l'Amarante, la Fleur de Narciſſe, le Jacinthe, la Fleur d'Orange, la Menthe, le Verre de Criſtal de Roche, la Soye*, & tous ſont tombez d'accord qu'elle n'y convenoit pas entierement. M^r Cadmant de Franvaux, eſt le ſeul qui en ait trouvé le vray ſens. Vous l'allez apprendre par ce Madrigal de ſa façon.

ENfin vous vous rendez; l'Enigme du Mercure,
Philis, est pour vous trop obscure;
C'est perdre sa peine, & son temps,
Que d'en vouloir chercher & le Mot, & le sens.
Pourquoy se rebuter? prenez vostre Cassete,
La suite de vostre Toillete,
Vos Busc, vos Chapelets de prix,
Vos Boistes à Bijoux, & vostre Crucifix;
Vous aurez pris le Mot, je gage sur ma vie,
Tout cela n'est-il pas Bois de Sainte Lucie?

Le Bois de Sainte Lucie estoit donc le Mot de cette Enigme, faite par Madame de Taillandier de Nancy, & non de Mets, comme je vous l'avois d'abord marqué. Je croy, Madame, que

vous ſçavez que Sainte Lucie fut une Bergere qui planta un jour ſa Quenoüille dans la terre. Il en ſortit auſſitoſt un Arbre, & enſuite une Foreſt toute entiere. Le bois de cet Arbre eſt fort dur, a une odeur agreable, & ſe façonne comme l'Yvoire. On en fait quantité d'Ouvrages galans, des Quarrez de Toilete, des Buſcs &c. Mais ſur tout on en fait des Crucifix qu'on applique ſur du Velours, & qui ſont d'un tres-grand prix. Il y en a un dans la Chambre du Roy. Les Etrangers ſont fort curieux de ces Ouvrages, & entr'autres les Allemans, voiſins de la Lorraine où ce Bois ſe trouve. Ce ſont eux qui le façonnent, & qui ainſi luy ſervent de Pere.

La ſeconde Enigme cachoit *le Fauſſet.* Je vous en envoye quelques Explications.

I.

MErcure eſt ſurprenant, pour les tours qu'il ſçait faire,
Il fait ſouvent de rien quelque choſe de beau ;
D'un Fauſſet *de Poinçon le fantaſque Tableau,*
Par ſon art merveilleux, aux plus ſages ſçait plaire,
Et contraint à reſver, ſans qu'on en ſoit ſurpris,
Les plus ſubtils Eſprits.

Mlle DE QUERJEAN, du Fret en Bretagne.

II.

LE Vin frais a pour moy de merveilleux appas ;
Pour en changer, je n'attens pas
Qu'un Fauſſet *trop ſouvent arraché de ſa place*
Faſſe au Tonneau chanter la Baſſe.

MICONET.

III.

J'Admire les bontez qu'a pour nous
le Mercure,
Qui paroist s'oublier de sa propre na-
ture,
N'agissant plus pour les Divinitez.
Il est encor bien moins occupé pour soy-
mesme,
Dans son empressement extréme,
De subvenir à nos necessitez.
Depuis cinq ou six mois nous ayant fait
largesse
D'un Vin exquis que le bon Pere Seth
Eust luy-mesme trouvé plein de déli-
catesse,
De peur qu'il ne s'évente, il nous donne
un Fausset.

Le Bon Clerc de Châlons
sur Saône.

IV.

SI l'on veut mettre au jour cette
Liqueur esclave
Qui remplit la bedaine, & vuide le
Gousset,
C'est peu de descendre à la Cave,
Il faut prendre en main le Fausset.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

V.

CE n'est pas chose rare apres la
Saint Martin,
De trouver un Fausset *chez un Mar-*
chand de Vin,
Chez un Courtier, chez un Yvrogne,
Chez ces fameux Gourmets de Cham-
pagne & Bourgogne:
Mais chez un Courtisan, chez un
Homme galant,
Au beau Sexe l'offrir comme un digne
présent,
Qui ne seroit surpris, Amy, de l'a-
venture,

Si noſtre agreable Mercure,
Faiſant miracle tous les Mois,
N'avoit fait un Bijou de ce morceau
de Bois?

CACIDMANT DE FRANVAUX.

VI.

LE Vin, qui de nos maux eſt l'unique ſecours,
Qui refait les débris que ſouffre la
Nature,
Sort agreablement d'une ronde ouverture,
Tant qu'on luy laiſſe un libre cours.

De tous les bons Buveurs il vuide le
Gouſſet,
Un chacun veut avoir du meilleur de
la Tonne,
Et l'on n'en voit pas un qui ne ſe
déboutonne,
Quand il en a bû Pot tiré par le
Fauſſet.

DES ROCHERS, d'Amboiſe.

VII.

Moy qui suis un friant Gourmet,
Quand mon Vin par un trou s'enfuit
loin de ma bouche,
Ie mets le doigt dessus, & prenant un
Fausset,
En grande haste je le bouche.
Le nouveau Bourgeois
d'Abbeville.

Ceux qui ont expliqué cette mesme Enigme sur *le Fausset*, sont Messieurs Gardien ; De Fossecave, de Morlaix ; Du Bois ; Hutuge, d'Orleans, demeurant à Mets ; Soru, Avocat au Parlement ; Beauvais, Lieutenant General du Duché & Pairie de la Ferté-Senecterre ; Minot, Ecclesiastique Lionnois ; Bessin, Lieutenant de Clame-

cy ; De Reneville le Fils, du Havre ; Le Chevalier d'Argenteüil ; Grimoüillere, de la Ruë de Grenelle ; L'Ange Vangeur, Abbé de Caux ; Guipin, Avocat à Rennes ; Le Commandant Impérial ; Les nouveaux Académiciens de Beauvais ; Mademoiſelle du Freſne ; La Belle Brune de la Ruë Sainte Croix de la Bretonnerie ; D.C.S. de Clamecy.

L'Enigme en figure de Niobe, nous repréſentoit *la Peſte*. Elle vient de l'intempérie qui ſe forme en l'air par la violente ardeur du Soleil, & par l'abondance des vapeurs. Niobe & ſes Enfans frapez des traits d'Apollon, nous font connoiſtre le ravage qu'elle cauſe par tout

où elle se répand. Ce sens a esté trouvé par Messieurs de Fossecave, de Morlaix ; De Boissimon C. D C. & Rault de Roüen. Ce dernier m'en a envoyé l'Explication qui suit.

NIobe, tant de pleurs, de soûpirs,
& d'allarmes,
Ne peuvent rien contre la mort;
Celle de tes Enfans qui te couste des
larmes,
Ne fait que te marquer ton sort.
Oüy, tu les vois perir; mais par un coup
funeste,
Ton sort au leur doit estre égal.
En peut-il estre un plus fatal,
Que de mourir comme eux par les dards
de la Peste?

RAULT, de Roüen.

ou elle le répand. Ce fens a été trouvé par Meſſieurs de Foſſecave, de Morlaix ; De Boiſſimon C. D. C. & Rault de Rotien. Ce dernier m'en a envoyé l'Explication qui ſuit.

IN Jobée, dans de plaines, de Joppés, d'Azarés,

Que peuvent rien contre la mort ;

Celle de ſes Enfans qui ſe couſe des larmes,

Fait que deux termes font un ;

Qu'en les vous perdre, mais par un coup

Heureſe.

Son fort en leur doit ſtre égal.

En vain, il offre un plus fatal,

Que de mourir comme fes Pères dans

de la Patrie.

RAULT, de Rotien.

IOAN: FRIDERICVS · D · G · DUX · BR · E · L ·
EX DURIS GLORIA

Cette meſme Enigme a eſté expliquée ſur *le Sel*, *la Source d'une Fontaine vive*, *le Corail*, *la Vigne qui pleure*, *la belle Saiſon changée en Hyver*, *le Cercueil*, *le Cadran au Soleil*, *la Mine d'Or ou d'Argent*, *le Diamant*, & *la Comete*.

Je continuë à ſatisfaire la curioſité que vous avez pour les Médailles, en vous envoyant celle du Duc de Brunſvic & de Lunebourg. La face droite vous repreſente ce Prince. Il y a dans le Revers une Palme ſur un Rocher, avec ces mots, Ex duris gloria. *C'eſt la Deviſe de la Maiſon de Brunſvic. On me promet encor d'autres Médailles que j'auray ſoin de faire graver. Elles ne peuvent eſtre que fort curieuſes,*

estant faites par d'habiles Gens, & avec grand soin. Comme ce sont tous Portraits qui ressemblent, avant qu'il soit peu il n'y aura point de Souverain dans toute l'Europe dont le visage ne vous soit connu.

Je vous ay souvent parlé des rares & surprenantes qualitez de Madame Royale. La maniere dont elle gouverne donne de l'admiration à tout le monde, & je ne puis voir la plûpart des grandes actions de cette illustre Princesse renfermées dans une Epistre en Vers qui m'est enfin tombée entre les mains, sans vous faire partager le plaisir que m'a causé sa lecture. Cette Epistre est de M^r Girardin de Chamberry, & a esté adressée icy à un Amy dans le temps de la publication de la Paix. Vous voyez par-là qu'il y a déja un

an qu'elle eſt faite. Cependant je ſuis aſſuré qu'elle ſera nouvelle pour vous & pour les curieux de voſtre Province, celuy qui l'a receuë à Paris n'en ayant laiſſé échaper que la ſeule Copie que je vous envoye. Elle fut leüe publiquement à l'Académie que Madame Royale a établie à Turin, le jour que Mr l'Eveſque de Foſſan y fut reçeu Académicien. On luy donna de grands applaudiſſemens, & cette Académie eſt compoſée d'Eſprits ſi fins & ſi déliicats, que ce qui eſt approuvé d'eux, mérite de l'eſtre des plus critiques.

SUR L'HEUREUSE NAISSANCE DE MADAME ROYALE, de Savoye.

Pour Réponſe à une Lettre reçeuë de Paris, qui contenoit une Rélation des Réjoüiſſances qui s'y eſtoient faites pour la Paix.

EPISTRE.

OVy, la Paix vous invite à de juſtes tranſports,
Du Ciel qui vous l'envoye elle ouvre les Tréſors,
Elle a purifié l'influence mortelle
Des Aſtres ennemis qui ſe liguoient contre elle,
Et corrigeant leurs fẽux, les a fixez pour vous
Sur le point deſiré de l'aſpect le plus doux.

Par elle à vos climats enfin tout est propice,
Et le meurtre & la mort, le pillage & le vice,
Ces monstres que l'Enfer vomit dans ses horreurs,
Dans leurs abîmes noirs reportent leurs fureurs.
Vos Champs infortunez, où présidoit la rage,
Qui souillez si souvent de sang & de carnage,
Marquoient l'horrible effet de la haine des Cieux,
Par leurs amples moissons vont réjoüir vos yeux;
Et déja l'Union, les Loix, & l'Innocence,
Suivent dans vos Citez la Ioye & l'Abondance.
Avec des biens si doux, je comprens aisément
Iusqu'où de vos plaisirs va le ravissement;

Des charmes de Paris l'idée encor
récente,
Me fait de cette Feſte une image écla-
tante;
Témoin aſſez longtemps de ces jours
glorieux,
Mon eſprit voit encor tout ce qu'ont
veu mes yeux.
I'obſerve cependant qu'en cette con-
jonćture
Vous avez pris grand ſoin d'en tracer
la peinture;
Mais pour me l'adreſſer, quel projet,
quel deſſein,
Echaufoit voſtre eſprit, & guidoit
voſtre main?
Croyez-vous augmenter les plaiſirs que
m'inſpire
L'engageante douceur des lieux où je
reſpire,
Ou m'ébloüir peut-eſtre, en m'écrivant
l'excés
Qui dans voſtre allégreſſe exprime vos
ſuccés?

Ah! si de cette erreur vostre ame est occupée,
Il faut qu'en ce moment elle soit détrompée,
Que sçachant de quels biens le Ciel nous fait joüir,
Elle apprenne que rien ne sçauroit m'ébloüir.
Mais quoy! l'ignorez-vous? & que puis-je vous dire,
Puis que vous connoissez sous quel heureux Empire
Le Ciel assujettit nos destins fortunez,
Et quelle douce Loy tient nos cœurs enchaînez?
Vous connoissez aussi par un retour visible,
De nos félicitez le principe infaillible.
Que si vous pouviez voir la pompe du grand jour,
Où l'Astre des Saisons ramene le retour

Des momens qu'employa la Divine
Sageſſe
A donner la naiſſance à l'auguſte
Princeſſe,
Dont les illuſtres ſoins veillent ſur
noſtre ſort,
Vous verriez la grandeur dans ſon
plus grand effort,
Et toute la richeſſe, & tout l'éclat
qu'étale
Le ſuperbe appareil de la ſplendeur
Royale,
Ce que peut aſſembler la haute ma-
jeſté
D'une Trône plein de gloire & de proſ-
perité,
Ce que peut attacher à ſa ſuite bril-
lante
La pompe d'une Cour & nombreuſe
& galante,
La beauté, les plaiſirs, les plus doux
agrémens,
La parure, les jeux, les ſpectacles
charmans;

Tous les Arts épuiſez en travaux magnifiques,
Tout ce que peut enfin dans ſes ſoins héroïques
Produire d'étonnant le ſouverain Pouvoir,
Dans ce glorieux jour vos yeux pourroient le voir,
Et voſtre eſprit charmé, voſtre ame ſuſpenduë,
A peine en pourroient croire à voſtre propre veuë.
Auſſi ne peut-on trop conſacrer & benir
De ce jour fortuné l'aimable ſouvenir,
De ce jour, où du Ciel la bonté libérale
Daigna verſer ſur nous ſa grace ſans égale,
Et formant à ſon gré la Reyne de ces Lieux,
Nous fit dans un ſeul don, mille dons précieux;

Ie vais vous en marquer l'Hiſtoire
incomparable.
Dés qu'il eut achevé ſa Perſonne
adorable,
Avec l'amas brillant de ces vives
beautez,
Dont les yeux ſont ſurpris, & les cœurs
enchantez,
Il prit de ſa douceur les divins cara-
cteres,
Il y joignit le feu des plus pures lu-
mieres,
Et dans cet aſſemblage, uniſſant ſes
Tréſors,
Il en fit un Eſprit digne de ce beau
Corps,
Vn Eſprit délicat, dont la flame ſub-
tile
Penetre, agit, comprend, & trouve
tout facile.
Mais lors qu'il s'attacha ſur ſon illuſtre
cœur,
Il falut redoubler l'ouvrage & la
faveur,

Des celeſtes Vertus l'inéfaçable em-
prainte,
D'un zele vif & pur la chaleur la plus
ſainte,
Des faciles Bontez les conſeils genéreux,
Les traits de la pitiè pour tous les
Malheureux,
Vne richeſſe enfin qui ſeroit trop fé-
conde
Pour en former cent Roys les plus par-
faits du monde,
Ne le fut point aſſez pour faire digne-
ment
A cette Ame ſublime un parfait or-
nement;
Il falut que Dieu meſme à ce divin
Ouvrage,
De ſa ſageſſe immenſe appliquaſt un
partage,
Qu'il luy communiquaſt tous les ſecrets
divers
Que ſa conduite exerce à régir l'V-
nivers,

Afin qu'instruite ainsi par sa clarté
Supréme,
Elle regnast sur nous, comme il regne
luy-mesme;
Puis jettant cet Etat dans ses Royales
mains,
Ce Decret exprima ses Ordres souve-
rains.
Princesse, *luy dit-il*, lors que ma main
vous donne
L'éclat impérieux des droits de la
Couronne,
Ce n'est qu'afin qu'un jour vous puis-
siez enseigner,
Que l'art de me servir, est l'art de
bien régner.
Je confie à vos Loix des Provinces
fidelles,
Mais vous y trouverez quelques Ames
rebelles,
Qu'un noir aveuglement, ennemy de
ma foy,
Un orgueil plein d'erreur, écartera
de moy;

Vous les affranchirez de ce poiſon
ſiniſtre,
Et voſtre charité devenant mon Mi-
niſtre, B
Voſtre zele, vos ſoins, vos ordres,
vos préſens,
Rameneront à moy mes malheureux
Enfans.
Vous porterez plus loin ces ardeurs
héroïques,
Vous leur ferez bâtir des Maiſons
magnifiques, C
Montrant par cet exemple à l'Univers
ſurpris,
Combien vous chériſſez tout ce que
je chéris.
De voſtre chaſte Hymen je feray
naître un Gage, D
Qui ſera de moy-meſme une parfaite
magie.
Son Pere, rappellé dans mon heureux
ſejour,
Ne pourra luy donner que le Sceptre,
& le jour;

Vous ferez tout le reſte, & pour le
bien conduire,
De vos ſeules vertus vous n'aurez
qu'à l'inſtruire;
Voſtre exemple ſuffit, pour le rendre
à la fois
Les delices du monde, & la gloire des
Roys.
Ce Fils qui vous devra la vie & la
ſageſſe,
Joindra tous ſes reſpects à toute ſa
tendreſſe,
Et ces devoirs toûjours à vos yeux
préſentez,
Seront le digne prix de vos tendres
bontez;
Voſtre cœur dans ſon cœur, voſtre
ame dans ſon ame,
Luy donneront pour moy l'ardeur qui
vous enflâme,
Car enfin, pour me plaire, il doit vous
reſſembler;
Vos qualitez en luy viendront ſe raſ-
ſembler,

Et de vos nobles ſoins connoiſſant
l'importance,
Il ne voudra régner que par voſtre
Régence.
Cent Conquérans fameux revivront
dans ſon ſang;
Qui brûlans de le voir au deſſus de
leur rang,
Embraſeront ſon ſein du deſir des
alarmes,
Et ne l'exciteront qu'à la gloire des
armes.
Pour de tels mouvemens, ſa magna-
nime ardeur
Ne prendra des leçons que de ſon
propre cœur;
Seulement, pour le ſuivre en ſa noble
carriere,
Vous ferez élever la Jeuneſſe guer-
riere.
Dans un Palais par vous ouvert aux
Nations,
Les grands cœurs apprendront leurs
grandes fonctions,

Et des Peuples divers la chaleur ge-
néreuſe
Mettra dans cette Ecole une foule
nombreuſe
Qui tirera du Champ que vous ferez
ouvrir,
Le ſecret de bien vivre, & l'art de
conquérir.
Cependant voſtre Fils, dans des ar-
deurs ſi belles,
Ne s'armera jamais pour d'injuſtes
querelles,
Rien ne pourra troubler un naturel
ſi doux,
Et mes ſeuls Ennemis connoîtront
ſon couroux.
Mais ce ſeroit trop peu pendant voſtre
Régence,
De faire ſeulement exercer la vail-
lance;
Les Sçavans, & l'Etude, à leur tour
établis,
Et dans voſtre Palais noblement re-
cueillis,

Formeront une Troupe éclairée, assiduë
(Gloire dans vos Etats jusqu'à vous inconnuë)
Qui veillera sans cesse, & les nuits, & les jours,
A corriger les mœurs, autant que les discours.
Quand mon Bras irrité lancera sur la Terre
Les Foudres devorans d'une cruelle Guerre,
Moy-mesme j'auray soin de régler vos projets,
Et veux bien vous laisser conserver vos Sujets.
Vostre sage conduite éloignant les alarmes,
La Paix qui coûtera tant de sang & de larmes,
Ce Fruit, si rare ailleurs, ce don si précieux,
Sera par vos vertus, ordinaire pour eux.

Cependant, au milieu de ces momens
tranquiles,
Refusant ma rosée, à tous vos Champs
stériles,
Vos Peuples effrayez cultiveront
en vain
Des Terres qui contre eux endurciront
leur sein.
N'en appréhendez rien; moins doux
en apparence,
J'offriray ces essais à vostre pré-
voyance,
Et vostre prévoyance écoutant mes
leçons,
Joindra dans un amas, l'amas de six
Moissons.
Ainsi par le fleau de l'affreuse Fa-
mine,
Je feray voir en vous cette vertu
divine,
Et retenant mes coups pour vostre
seul amour,
Vos bienfaits répandus, paroistront
dans leur jour.

Ainſi par vos bontez, comme par leur miſere,
Vos Etats connoîtront combien vous m'eſtes chere,
Et combien il importe à leurs triſtes beſoins.
D'avoir entr'eux & moy, le ſecours de vos ſoins.
Enfin, Princeſſe, enfin, je rendray vos années,
Longues pleines de gloire, & toûjours fortunées,
Et l'Univers ſçaura, par un deſtin ſi doux,
L'eternelle union que j'arreſte avec vous.

Voila quelques endroits de la grande Promeſſe
Que le Maiſtre des Roys fit à noſtre Princeſſe,
Qui par elle aujourd'huy dignement repétez,
Aux yeux de l'Univers ſont tous exécutez.

Oüy, par ſes charitez l'Hereſie eſt
défaite,
Et la Foy trouve icy des Palais pour
retraite:
Oüy, ſon auguſte Fils, dans tout ce
qu'il fait voir,
D'un Regne égale au ſien aſſure noſtre
eſpoir:
Oüy, nous voyons fleurir ſous ſes divins
auſpices,
Des Muſes & des Arts les nobles
Exercices.
Par elle icy la Paix eſt un bien af-
fermy;
Et lors que de nos Champs le Ciel eſt
ennemy,
Tous ſes Coffres ouverts, ſa ſage pré-
voyance,
Des Climats reculez font venir l'abon-
dance,
Et par ſes grands deſſeins, l'une &
l'autre Pallas,
Se voit traitée en Reyne au ſein de
ſes Etats.

Concevez les transports de mon ame ravie,
Quand je me vois témoin d'une si belle vie,
Malheureux! que la France ait dérobé longtemps
A mes yeux aveuglez tant de biens éclatans;
Mais trop heureux encor, si la France, ou l'Etude,
Avec quelque vertu, m'eust fait faire habitude,
Qui joignant ses talens au zele de mon cœur,
De sa protection m'attiraſt le bonheur,
Et de mon mauvais ſort reparant l'injuſtice,
Sacrifiaſt mes jours à ſon Royal ſervice.

EXPLICATION.

A Les Valées de Luzerne & d'Angrogne.

B Les Missions que Madame Royale y fait faire, & les grandes charitez qu'elle y fait répandre pour la conversion de ces Peuples.

C Les Maisons de refuge qu'elle fait bâtir en Savoye & en Piémont, pour les nouveaux Convertis.

D La Naissance de S. Altesse Royale, & son éducation.

E L'Académie Royale des Exercices.

F L'Académie Royale pour la pureté des Langues Françoise & Italienne.

G La Paix conservée dans ces Païs pendant la Guerre de toute l'Europe.

H Les grandes Provisions que Madame Royale a fait faire pendant une disete effroyable.

L'AMOVR PEINTRE.

PAR ALCIDON.

L'Amour n'avoit les oreilles batuës d'autre choſe que des perfections de l'aimable Aminte, & il enrageoit d'eſtre le ſeul qui ne puſt joüir de la veuë de tant de beautez. Il fut ſur le point cent fois d'arracher ſon Bandeau, & cent fois il y mit la main pour le dénoüer ; mais le Deſtin qui en avoit fait luy-meſme les nœuds, les avoit ſi fort ſerrez, qu'il n'en pût jamais venir à bout, & il ſe rompit tous

les ongles inutilement. Enfin il ceſſa d'eſtre maiſtre de luy-meſme ; & Philandre, l'Amant le plus paſſionné de cette Belle, s'eſtant un jour écrié dans ſon tranſport en préſence de ce Dieu (Ah qu'elle eſt aimable !) l'Amour par un emportement terrible, ſe jetta ſur une des Graces de ſa Mere, luy arracha ſes ciſeaux, & s'enfuyant dans un petit Cabinet, il coupa ſon Bandeau avec tant de précipitation, qu'il ſe mit le viſage tout en ſang. Ah ! (dit-il apres ce bel exploit) je la verray cette Belle ; & ſans perdre un moment de temps, ſans attendre meſme qu'on miſt de l'huile & du vin ſur ſa playe, il vola chez l'aimable Aminte. Il entra par

une des feneſtres de ſa Chambre qu'il trouva ouverte, & il la rencontra qui joüoit du Luth. Il fut d'abord ſurpris de l'éclat qui ſortoit de ſes yeux, & ſentant dans cet inſtant quelques mouvemens dans ſon cœur qui luy donnoient lieu de craindre pour ſon repos, il ſe repentit de s'eſtre ainſi dévoilé. Aminte qui reconnut l'Amour, pour avoir vû ſon Portrait depuis quelques jours dans un certain Livre (car je veux croire qu'elle ne le connoiſſoit point d'ailleurs) luy demanda qui l'avoit mis en ſi déplorable état ; mais l'Amour qui commençoit à l'aimer, ne luy répondit que par des ſoûpirs. Aminte ſe perſuada que la douleur que luy cauſoit ſa bleſſure,

l'avoit obligé de ſoûpirer, & comme elle eſtoit fort charitable, elle courut dans ſon Cabinet querir du Baume. Tandis qu'elle s'occupoit à le panſer, l'Amour la' regardoit avec des yeux qui luy faiſoient aſſez voir ce qu'il commençoit à ſentir pour elle ; mais la cruelle faiſoit ſemblant de ne le point remarquer, ce qui deſeſpéra le pauvre Amour, qui devenant Poëte tout à coup (comme tous les Amans le deviennent) prononça ces Vers avec tant de paſſion, que cela eut eſté capable d'amolir un cœur moins diamant que celuy d'Aminte.

Par un effet de l'amitié,
Le plus noble qui ſoit en toute la Nature,

Vous paroiſſez ſenſible aux traits de
la pitié,
Pour une foible égratignure;
Mais vous ne dites rien, quand percé
de vos coups,
Je vous montre l'excés de mes peines
ſecretes.
Aminte, que ne gardez-vous
Toute voſtre pitié pour les maux que
vous faites?

Le Baume fit bientoſt ſon effet ſur la bleſſure du corps, mais celle de l'ame s'aprofondiſſoit de moment en moment. L'indiférence qu'Aminte témoignoit avoir pour luy, le mépris qu'elle faiſoit de ſa Perſonne toute divine qu'elle eſtoit, le faiſoient créver de dépit; mais ce dépit au lieu de diminuer ſa paſſion, ne ſervoit qu'à l'augmenter. Cependant cette Belle

faisant scrupule de demeurer plus longtemps avec l'Amour, le chassa honteusement de sa Chambre, & luy défendit d'y plus revenir. Elle ferma sa fenestre sur luy, & fit boucher la cheminée, de peur qu'il ne descendist par là. Voila le misérable Amour au desespoir; il brule de voir sa Maistresse, & c'est ce qui ne luy est point permis. Un petit Amour de ceux de sa suite & des plus avant dans sa confidence, à qui il avoit raconté son avanture, le voyant dans ce chagrin, apres avoir resvé un peu de temps, luy dit; Mon Prince, l'état où nous vous voyons, allarme tous vos bons Serviteurs. Ils craignent pour une vie qui leur est tres-chere, & ils

doivẽt chercher tous les moyens de faire ceſſer un déplaiſir qui peut leur eſtre funeſte dans la ſuite. Aminte vous a défendu de la voir. Eh bien, mon Prince, vous la verrez, malgré toute ſa fierté; oüy vous la verrez, & à toute heure. A ces paroles, l'Amour embraſſa ſon cher Confident avec les plus vifs tranſports que donne la joye, & luy promit toutes les faveurs dont un grand Roy peut aſſouvir l'ambition d'un Favory (car l'Amour eſt libéral, & ſur tout lors qu'il y va de ſes intereſts.) Je me meſle quelquefois de barboüiller de la toille (continua le Confident) & j'ay fait plus d'une fois le Portrait de la Reyne voſtre Mere, lors qu'elle

en a voulu favoriſer ſes Amans. Mon deſſein eſt de vous faire avoir celuy d'Aminte. L'Amour qui eſtoit un peu viſionaire (comme le ſont la plûpart des Amans apprentifs) fut fort ſatisfait de ce que luy propoſa ſon Confident, mais il s'arreſta ſur les moyens d'exécuter ce projet. Repoſez-vous ſur mes ſoins, repartit le petit Peintre. Reprenez voſtre gayeté, & dans deux heures vous aurez voſtre Maîtreſſe en peinture. Je ſcay bien qu'on ne me recevra pas chez cette Belle, tant que je conſerveray la figure d'Amour. Je veux donc prendre, pour une heure ou deux, celle d'une petite Bergere qu'elle aime. Nous ſommes à peu pres de meſme taille, &

j'ay

j'ay beaucoup de ſon air. Le petit Amour ayant fait la reve-rence, partit apres avoir pris dans la cheminée de la Cham-bre où eſtoit l'Amour, du char-bon d'un cœur brûlé, pour luy ſervir de crayon. Il courut au Logis de la petite Bergere, il l'endormit, & ſe revétit de ſa figure. Il alla enſuite chez Aminte, qui trompée par la reſ-ſemblance, luy fit cent careſſes, & luy donna mille baiſers. Le petit Amour qui n'avoit pas un cœur moins ſenſible que ſon Maiſtre, ſe voyant entre les bras de cette charmante Perſonne, oublia durant quelques momens qu'il n'eſtoit que Confident, & s'abandonna entierement aux douceurs que ſa tromperie

luy faiſoit goûter ; mais Aminte ayant donné quelque relâche à ſes careſſes, ſon devoir ſe rendant le maiſtre à ſon tour, luy fit ſonger à exécuter ſon entrepriſe. Ainſi il feignit de faire de petits Marmouſets ſur du papier, & entretenant toûjours Aminte de mille propos enfantins, il fit un Crayon fort juſte, & fort naturel de l'aimable Maiſtreſſe de ſon Maiſtre. Si-toſt qu'il eut ce qu'il deſiroit, il ne ſongea plus qu'à profiter de l'occaſion, & ſe donnant tout entier aux innocens plaiſirs que la Fortune & Aminte luy préſentoient, il oublia l'impatience où devoit eſtre l'Amour, & il ne l'en retira que longtemps apres ſon départ. Il courut luy montrer cette Ebau-

che, qui toute insensible qu'elle estoit, excita d'étranges mouvemens dans son cœur. Il fut question d'avoir des Couleurs pour donner la perfection à ces traits grossiers, & pour les animer par un vif coloris. L'Amour brulant de voir le Portrait finy, en envoya quérir chez toutes les Passions qui luy en fournirent dans des coquilles. L'Espérance luy envoya du vert de gris ; la Honte, du vermillon ; la Crainte, du blanc de plomb ; l'Envie, du jaune ; & le Désespoir, du noir. Le Peintre broya toutes ces couleurs avec une Pierre d'Aimant, les détrempa avec les larmes de quelques Amans infortunez, & les étendit sur son Carquois qui luy servit de Pa-

lette. Il arracha quelques Plumes de ſes aiſles, (non pas ſans douleur, mais que ne ſouffre-t-on pas pour ſervir ſon Roy ?) & les attachant à ſes Flêches, il en fit des Pinceaux. Le Bandeau de l'Amour ſon Maiſtre ſervit de Toile, qu'il étendit ſur ſon Arc au lieu de Chaſſis. Il repaſſa toutes ſes couleurs avec un Coûteau d'Angleterre, (prélude ordinaire des Peintres) & ayant fait ſortir tous les importuns Spectateurs, & prié meſme ſon Maiſtre de ſe retirer, il ſe mit à travailler tout de bon. Sa diligence fut merveilleuſe, car en moins de deux heures, il porta à ſon impatient Prince, le Portrait de ſa belle Maiſtreſſe fi fy. Le petit Peintre qui s'ap-

plaudiſſoit en ſecret de ce chef-d'œuvre, ne crut pas remarquer tout l'emportement qu'il attendoit dans les loüanges que l'Amour luy donna, & il s'imagina avec beaucoup de chagrin qu'il ne connoiſſoit pas aſſez les beautez de ſon Ouvrage. Eſtant donc piqué au jeu doublement, & en qualité de Peintre, & en qualité d'Amant, il ſe mit à expliquer à l'Amour tous les traits de ce Tableau. Remarquez-vous (luy dit-il) quels brillans ſortent de ces yeux? Ils ſont tous noirs (continua-t-il en faiſant le plaiſant) du mal qu'ils font tous les jours. Admirez la délicateſſe de ces ſourcils. Ils ſont encor plus fins qu'ils ne paroiſſent, & on diroit que ce ſont des

traits de pinceau qu'on a passez sur son front. Voicy (poursuivit-il en montrant la bouche, & poussant quelques soûpirs, que le souvenir des baisers qu'il avoit reçeus d'Aminte luy arrachoit) voicy, mon Prince, la charmante source de tous les plaisirs, le Palais de Graces, le Trône des Jeux & des Ris, en un mot la Porte des Cieux; & sans doute on peut l'appeller ainsi, sans se servir des privileges des Poëtes & des Peintres, puis que ces belles dents, qu'on y voit rangées en un si bel ordre, ont assez d'éclat & de blancheur, pour estre prises pour des Etoiles fixes attachées au Firmament. Considerez, je vous prie, la juste proportion de cette gorge, la si-

neſſe de cette taille, cet air qui eſt ſi difficile à repréſenter par des couleurs. Mais la plus noble partie de cette aimable Perſonne ne paroiſt point icy à vos yeux, & ne peut eſtre aſſujetie aux regles de l'Art, c'eſt la belle ame qui anime ce corps, & qu'on ne peut peindre qu'avec des couleurs toutes ſpirituelles &c.

L'Autheur n'a point jugé à propos de pouſſer plus loin cette Avanture. Ainſi je m'arreſte où il a crû devoir s'arreſter, & reprens une matiere ſur laquelle je vous ay déja envoyé pluſieurs Epigrammes. Les deux que vous allez voir ſont de M^r Miconet de Châlons ſur Saône.

CONTRE UNE VIEILLE qui veut encor cstre aimée.

EPIGRAMME.

EN vain vous questez des Amans,
Vieille de soixante & dix ans;
En vain vous prétendez qu'encor je
vous carresse.
Ce n'est pas que mon cœur trop facile
en amour,
Ne pust bien par pitié vous aimer à
son tour;
Mais un scrupule en suspend la ten-
dresse,
C'est qu'on m'assura l'autre jour
Que de mon Bisayeul vous fustes la
maitresse.

AUTRE.

DIrcé, cette Beauté par les ans
effacée,
N'est pas tant que l'on pense inutile
à l'Amour.

Si des traits de ſes yeux la pointe eſt émouſſée,
Son Corps ſec & ridé peut ſervir à ſon tour,
Car l'Amour s'aviſant d'aſſieger quelque Place,
Cette Vieille pourroit luy ſervir de Carcaſſe.

Si un Mary jaloux, aime plus ſa Femme, que celuy qui luy donne grande liberté.

A S'en rapporter à l'opinion commune, qui veut que la jalouſie ſoit inſéparable de l'amour, on doit creire que plus un Homme eſt jaloux, plus il témoigne qu'il eſt amoureux. C'eſt une maxime qui me pa-

roiſt vraye dans un Amant. Comme une Maiſtreſſe ne luy doit rien, & qu'il ne peut eſpérer d'en eſtre aimé qu'autant qu'il s'en ſera rendu digne par l'aſſiduité de ſes ſoins, & par les témoignages empreſſez de ſa tendreſſe, il ne doit jamais ſe tenir ſi aſſuré de ſon cœur, qu'il n'ait lieu de craindre que ce cœur ne luy échape, & les moindres complaiſances que cette Maiſtreſſe a pour ſes Rivaux, ſont pour luy de juſtes ſujets de s'alarmer. Si ſa paſſion eſt forte, il faut qu'il murmure, il faut qu'il ſe plaigne, il faut meſme que ſa jalouſie ait un peu d'emportement. Ces plaintes, ce murmure, cet emportement, tout cela fait voir la violence de

ſon amour, & ne déplaiſt jamais au beau Sexe. Si au contraire cet Amant toûjours tranquille ſouffre ſans chagrin le trop favorable accueïl que ſa Maiſtreſſe fait à ſes Rivaux, s'il n'eſt point jaloux des agréables Parties qu'il luy voit faire avec eux, il ne peut avoir que de l'indifference pour elle, & il eſt impoſſible qu'il faſſe cas de la conqueſte d'un cœur qu'il peut perdre, & qu'il ſe met ſi peu en peine de conſerver. Voila, ce me ſemble, ce qu'on pouroit dire d'un Amant, ſi la Queſtion eſtoit propoſée pour luy. Mais il n'en va pas ainſi d'un Mary. Il faut le regarder avec d'autres yeux. La Perſõne qu'il a épouſée eſt unie à luy par des nœuds qui

la mettent dans une obligation indiſpenſable de l'aimer toûjours. C'eſt un choix étably, ſi vous voulez, par l'amour, mais que la raiſon a confirmé. Elle n'a pû mériter la place qu'elle tient aupres de luy par le Mariage, ſans eſtre digne de ſa confiance; & comme elle luy doit tout ſon cœur, dont il ne luy eſt plus permis de diſpoſer pour un autre, il n'en peut eſtre jaloux qu'il ne la croye capable de le trahir. Une Maiſtreſſe, comme je l'ay déja fait connoiſtre, peut changer pour un Amant, qui ne luy montrant aucune jalouſie de ſes Rivaux, fait voir qu'il l'aime aſſez peu pour ne craindre pas qu'elle en aime un autre; mais un Mary qui doit ſe

répondre du cœur de sa Femme, n'est pas dans ces termes. Quelques libertez qu'il luy donne, elles ne peuvent passer pour manque d'amour. Ce sont plutost des marques de sa confiance ; & quand il ne prend aucunes alarmes, ny de quelques Parties agreables qu'elle fait, ny des visites que luy rendent ses Amis, il luy fait paroistre d'autant plus d'amour, que cette confiance est une preuve de son estime, & que s'il l'estime, il faut nécessairement qu'il l'aime. C'est par là qu'on doit conclure qu'un Mary jaloux n'aime point sa Femme. Il ne peut l'estre sans luy croire l'ame assez basse pour manquer à son devoir. S'il a cette pensée

d'elle, il eſt impoſſible qu'il l'eſtime, & s'il ne l'eſtime point, il ne peut l'aimer. Je ſçay qu'il y a des occaſions où il eſt juſte qu'un Mary s'explique. Des viſites trop aſſiduës, quoy qu'innocentes, donnent ouverture à la médiſance, & il faudroit qu'il ne priſt guére d'intéreſt à la gloire de ſa Femme, s'il ne luy faiſoit connoiſtre ce qu'on peut dire d'elle dans le monde; mais ces avis ſont plutoſt un effet d'amour que de jalouſie. Apres les avoir donnez, il la laiſſe maîtreſſe de l'uſage qu'elle en doit faire. Elle s'en ſert pour remedier aux apparences, & non pour guérir des ſoupçons qu'il n'a point conçeus. C'eſt une honneſteté reciproque, & la

choſe ſe paſſant ſans aucune aigreur, la tendreſſe ſubſiſte toûjours entre l'un & l'autre. Vous me direz qu'il y a des Femmes galantes qui forcent leurs Marys à eſtre jaloux, & à leur retrancher les libertez dont elles abuſent. J'avouë que toutes les Femmes n'ont pas une vertu également ſcrupuleuſe, & qu'il en eſt d'infidelles dont on ne peut examiner la conduite de trop pres; mais vous m'avoüerez en meſme temps que les Marys à qui elles donnent de ſi juſtes ſujets d'éclater contr'elles, ayant ceſſé de les eſtimer dés qu'ils ont eſté convaincus de leur perfidie, s'ils agiſſent en Jaloux, ce n'eſt par aucun reſte d'amour qu'ils leur conſer-

vent, mais pour ſatisfaire à leur propre honneur. Ils ne veulent pas qu'on les croye complices de la lâcheté de leurs Femmes, & le nom de Mary commode eſtant odieux, c'eſt ſeulement pour ſe mettre à couvert du reproche qu'ils en pourroient craindre, qu'ils ne leur laiſſent plus de liberté. Cela eſt ſi vray, qu'on en voit ſouvent qui les quitent pour toûjours, afin de ne ſe pas geſner par le ſoin de leur conduite. Ils s'en ſéparent ſans aucune peine, parce qu'ils ne les trouvent plus dignes de leur tendreſſe, & comme elles ne leur touchent plus le cœur, il ne leur ſeroit pas difficile de fermer les yeux ſur leur deſordre, meſme en demeurant avec

elles, si la séparation ne les empeschoit pas d'estre soupçonnez d'avoir la bassesse de consentir à l'injure qu'ils en reçoivent.

Il n'y a rien de plus difficile à régler que les Rangs; & si chacun se les dispute dans l'état où il est né, à plus forte raison se les dispute-t-on d'Etranger à Etranger. Ces Rangs qui causent quelquefois des querelles entre des Particuliers, causent des guerres entre des Souverains. On a tâché fort souvent de les régler; mais quand ces sortes de Reglemens ont esté faits, il s'est toûjours trouvé des Gens qui ont refusé d'y obeïr, ou qui ont protesté qu'ils y obeïssoient sans conséquence de l'avenir. Ainsi l'on peut dire qu'il n'y a rien de bien assuré là-

dessus. L'étude que quelques Per-sonnes ont faite de ces Reglemens, leur a donné lieu d'y faire aussi des Remarques. Ces Remarques sont tombées entre mes mains. Ie vous les envoye. Ie ne vous répons pas qu'elles soient justes en tout; mais comme il ne se peut qu'il n'y en ait beaucoup de veritables, & que ces Recherches sont tres-curieuses, je croy que vous ne serez pas fâchée de les avoir, puis que dans le monde on entend tous les jours parler de disputes sur ce sujet-

REGLE
DES RANGS
ET CEREMONIES,

1. ENtre les Nations, celle qui eſt la premiere Chrêtienne, eſt préferée dans les Conciles.

2. L'ancienneté des Royaumes & des Duchez, donne la préference aux Roys & aux Ducs Souverains, ſur ceux dont les Royaumes & Duchez ne ſont pas ſi anciens.

3. Les Ducs, les Marquis, & les Comtes, Sujets de quelque Roy, de quelque Prince ou Ré-

publique, ont la préference entr'eux, selon le temps de l'érection de leurs Duchez, Marquisats, ou Comtez.

4. Les Républiques Souveraines ont la préference sur les Ducs Souverains, dont les Duchez sont de plus nouvelle création.

5. Ces mesmes Républiques ont la préference sur les Ducs non Souverains, quoy que leurs Duchez soient de plus ancienne création que ne sont les Républiques.

6. Les Ducs nouveaux Souverains ont la préference sur les Ducs anciens non Souverains.

7. Entre les Ordres de Religieux, ceux là ont la préference qui ont esté plutost approuvez des Papes.

8. Les Parlemens & les Cours Souveraines pour la Juſtice, ont la préference ſur celles qui ſont de plus nouvelle création.

9. Cela s'obſerve de la meſme ſorte entre les Chambres des Comptes & les Cours des Aydes.

10. Les Archeveſques qui ont eſté ſacrez les premiers, précedent ceux qui ont eſté ſacrez apres eux.

11. La meſme choſe s'obſerve entre les Eveſques & les Abbez.

12. Les Officiers & Magiſtrats de pareille qualité, doivent avoir rang entr'eux, non ſelon l'âge, nobleſſe de Maiſons, ou capacité, mais ſelon le temps de leur reception en leurs Offices & Magiſtratures.

13. Entre les Chevaliers des Ordres Militaires, le meſme rang eſt gardé quand ils ſe trouvent enſemble aux Actes & pour leurs Affaires & Ordres, les premiers reçeus devant préceder les autres, s'ils ne ſont Princes Souverains.

14. En cas de doute entre deux Debatans, c'eſt au plus âgé à préceder.

15. Les aînez & les plus proches en degré des Maiſons Ducales de nouvelle création, précedent les puînez & plus éloignez en degré des Maiſons Ducales, quoy que plus anciennes.

16. Le ſemblable ſe doit obſerver entre les aînez & puînez des Comtes, Barons, & autres Seigneurs.

17. Les Fils de Roy & les proches Heritiers des Royaumes, précedent les Cardinaux hors de Rome & de la Cour du Pape.

18. Les Freres des Roys héréditaires, précedent les Ducs Souverains.

19. Les Princes du Sang Royal heritiers du Royaume, ont la préference sur les Ducs non Souverains, encor que les mesmes Ducs soient issus de Maisons Ducales Souveraines, & que leurs Duchez soient de plus ancienne création.

20. Les Cardinaux précedent les Nonces du Pape & les Ambassadeurs de l'Empereur & des Roys.

21. Les Ambassadeurs des

Roys doivent préceder les Evef-
ques & les Ducs.

22. Les Archevefques & les Evefques précedent les Ducs, s'ils ne ſont leurs Souverains, car en ce cas les Ducs les précedent.

23. Les Ducs précedent les Marquis, & les Marquis les Comtes.

24. Les Princes & autres qui ſont en poſſeſſion de temps immémorial par eux & leurs Prédeceſſeurs de préceder, y doivent eſtre maintenus, hors contre ceux dont la dignité eſt notoirement ſupérieure, comme auſſi contre ceux qui de droit & ſelon les Loix peuvent demander la préference.

25. Aux diférens pour les Rangs

Rangs dans les moindres Villes, il faut ſuivre l'ordre qui eſt gardé dans les Villes Capitales des Royaumes ou Provinces.

26. Celuy qui eſt le premier nommé aux Lettres & Titres publics, comme ſont les Traitez de Paix & d'Alliance, aux Contracts de Mariage des Roys, Princes, & des Grands, aux Edits & Ordonnances des Roys, en tels autres Actes, eſt le plus honoré & préferé aux autres.

27. L'étenduë des Royaumes & Duchez de plus nouvelle création, ne donne pas la prérogative d'honneur ſur ceux qui ſont de plus ancienne création.

28. Les plus grands revenus & les richeſſes, ne donnent pas la

préference à un Roy & à un Prince, sur un autre.

29. Celuy qui tient plusieurs Royaumes & Duchez de nouvelle création, & qui en porte les Titres, doit céder à celuy qui n'en tient qu'un de plus ancienne création.

30. Entre les Roys & les Ducs, la noblesse du Sang n'est pas considerée, mais bien la majesté & la grandeur des Etats.

31. La Seigneurie ou l'Office, donne la préference au Fils sur le Pere.

32. La préference se donne non à ceux qui prétendent sur quelque Royaume ou Duché, mais à celuy qui en est possesseur.

33. Elle ne se donne pas da-

vantage aux Roys & aux Ducs, à cauſe des Royaumes ou Duchez qui ne ſont plus, & qui ont eſté réduits en Provinces, encor qu'ils ſoient poſſeſſeurs des meſmes Provinces.

34. Ceux qui ont des Titres honoraires ſans fonction, doivent ceder à ceux qui exercent les Charges & Offices.

35. Les Titres de plus grande dignité, comme d'Empereur & de Roy, & d'autres que prennent les Souverains, ou qui leur ſont attribuez, ne leur donnent point de préference ſur les Souverains qui ſont en poſſeſſion de les préceder.

36. Les Régens & Adminiſtrateurs des Royaumes & Principautez, ſe trouvant avec d'au-

tres Roys & Princes, tiennent le meſme rang que leurs Mineurs, & ceux qui ſont ſous leur Gouvernement.

37. Le Mary tient le rang des Terres & Seigneuries qui appartiennent à la Femme.

38. Les Roys des Romains déſignez Succeſſeurs de l'Empereur, & les Fils des Roys qui ſont les plus proches Heritiers des Royaumes, encor qu'ils ſoient couronnez, doivent ceder la prérogative d'honneur aux Roys des Royaumes de moindre dignité & de plus nouvelle création.

39. Les Roys, les Princes, & les Seigneurs, précedent les Femmes de ceux qui ont la meſme dignité.

40. Les Femmes tiennent entr'elles le rang de leurs Marys ; auſſi font les Veuves, ſi elles ne ſe remariënt à des Perſonnes de moindre qualité.

41. Les Reynes Doüairieres doivent préceder les Reynes régnantes.

42. Le meſme s'obſerve entre les Ducheſſes, Princeſſes, & autres Dames Doüairieres, & celles qui ſont mariées avec des Princes & Grands Seigneurs de pareille & égale dignité.

43. Entre deux Princes qui ont à s'entrevoir aux confins de leurs Etats, celuy qui vient trouver l'autre en ſa Terre & Seigneurie, ſe montre luy eſtre inférieur en dignité.

44. On peut dire le meſme

choſe de celuy qui ſe trouve le dernier au Lieu aſſigné, à moins qu'il n'y eut une ſi grande diſparité, que cela ne ſe puiſſe tirer en conſéquence pour celuy qui s'y rend le dernier.

45. Entre Princes de meſme dignité, ceux-là doivent avoir la préference, ſuivant les Loix de l'Hoſpitalité, qui ſont venus trouver les autres en leurs Etats & Seigneuries.

46. Cela ſe doit auſſi obſerver entre les Ambaſſadeurs des Roys & Princes, quand les uns ſe trouvent aux Hoſtels des autres, ou dans la Terre & Seigneurie des Seigneurs avec leſquels ils ont à négocier.

47. Les Ambaſſadeurs de nouveau arrivez, doivent eſtre

visitez par ceux qui sont arrivez auparavant ; & allant au devant d'eux à leur arrivée, ils sont tenus par honneur de leur bailler la main droite, ou le milieu.

48. Aux Entrées solemnelles des Roys dans leurs Villes principales, les grands Officiers vont devant, & les Princes du Sang aprés.

49. Les grands Officiers du Royaume, comme aussi leurs Officiers domestiques, sont plus pres de leur Personne, que les Echevins & autres Officiers de Ville, si ce n'est lors qu'ils portent le Dais sur eux.

50. Les Pieces d'honneur, comme le Heaume, le Gantelet, & autres, sont portées devant les Roys à leurs Entrées &

à leurs Enterremens apres le Corps.

51. Au Bapteſime, ſi l'Enfant eſt plus grand en dignité que le Parrain, les honneurs de cet Enfant ſont les premiers ſur la Table la plus parée, & ſont portez par plus grands Princes; & auſſi au contraire, ſi les Comperes ſont les plus grands, les honneurs des Comperes s'appellent le Baſſin, l'Eguiere, & la Serviete; ceux de l'Enfant ſont le Cierge, le Cremeau, & la Salliere.

52. Aux Proceſſions, l'Eveſque, l'Abbé, ou le Doyen, & ceux qui ſont les plus grands en dignité, doivent marcher les derniers entre les Eccleſiaſtiques..

53. Les Roys & Princes Souverains doivent avoir les prérogatives & marques ſpéciales d'honneur en leurs Royaumes & Etats, qui ne ſe peuvent communiquer aux Reynes ny à leurs Enfans, & moins encor aux autres Princes leurs Sujets, ny aux Etrangers qui les ſont venus trouver, encor qu'ils fuſſent de plus grande dignité. Comme

54. De l'honneur & reverence deubs par les Princes & Grands devant leurs Souverains.

55. Ou bien en leur faiſant foy & hommage.

56. Ou bien ſe rencontrant devant leurs Lieutenans & principaux Juges, au Lieu où la Juſtice s'eſt exercée.

57. Les enſeignes & marques de Juriſdiction, ne doivent eſtre portez en préſence des Princes Souverains, ou des Magiſtrats qui exercent la Juſtice Souveraine par ceux qui ſont leurs Sujets ou Juſticiables.

58. Aux Actes & Aſſemblées Eccleſiaſtiques, les Eccleſiaſtiques précedent les Séculiers & Laïques; & aux Actes Seculiers, les Séculiers précedent les Eccleſiaſtiques.

59. Les Archeveſques ont la préférénce dans leur Province ſur les autres Archeveſques, quoy que ſacrez devant eux.

60. La meſme choſe s'obſerve entre les Eveſques, quand l'un d'eux ſe trouve eu ſon Dioceſe & propre Territoire.

61. Un Archevesque ne peut faire porter la Croix devant luy, dans la Province d'un autre Archevesque.

62. Les Légats *à Latere*, & les Archevesques, ne peuvent faire porter leur Croix devant eux aux Chambres de Parlement & autres Cours où la Justice s'exerce pour & au nom des Roys, Princes & Etats Souverains.

63. Les Souverains, Magistrats, & principaux Officiers du Royaume, ont la préference sur ceux qui sont de plus grande qualité, & qui en autre part les précederoient, parce que ces Magistrats représentent la Personne du Roy leur Souverain.

64. Un Magistrat inférieur ne peut porter les mesmes Hà-

bits qu'un Magiſtrat ſupérieur.

65. Les Roys & Princes de dignité inférieure, & les moindres Magiſtrats, ne peuvent tenir le meſme rang à marcher ſi avant que les plus grands Roys & Magiſtrats, mais il faut qu'ils ſoient plus reculez.

66. Les Officiers Royaux ordinaires précédent les Officiers des Villes.

67. Les Ambaſſadeurs des Roys de plus grande dignité, dont le Royaume eſt plus ancien, cedent aux Roys de moindre dignité qui ſe trouvent en perſonne avec les meſmes Ambaſſadeurs.

68. Ce qui s'obſerve de meſme entre les Ambaſſadeurs des Princes & Souverains.

69. Entre trois qui marchent enſemble, celuy qui tient le milieu eſt dans le rang le plus honorable.

70. Entre quatre qui marchent en meſme rang, ou qui ſont aſſis auſſi avant l'un que l'autre, les deux du milieu tiennent les places les plus honorables.

71. De deux qui marchent enſemble devant le Roy, ou derriere, celuy qui eſt du coſté droit eſt au lieu le plus honorable, & non celuy qui tient le haut du pavé.

72. Le coſté le plus honorable en l'Egliſe, eſt celuy qui eſt du coſté de l'Epiſtre ; & celuy-là eſt à la main droite en y entrant par la grande Porte, ſi elle eſt à l'oppoſite du grand Autel.

73. Ceux-là ſont à la main droite de l'Autel, qui ſont du coſté de l'Epiſtre.

74. Aux Aſſemblées generales ſéculieres, ceux-là ſont aſſis à la main droite, qui ſont à la main droite du Souverain, ou des Magiſtrats qui préſident, ſoit qu'ils ſoient aſſis au milieu de la Chambre, ou au coin de la Chambre.

75. Le premier lieu à main gauche eſt plus honorable que le ſecond lieu à main droite, parce qu'il eſt plus proche du Prince ou du principal de l'Aſſemblée.

76. Ceux qui ſont aſſis au milieu d'une Chambre, en quelque celebre Aſſemblée où le Roy eſt aſſis au haut ou à un

coin de la meſme Chambre, & qui le regardent en face, encor qu'ils ſoient du coſté gauche du Roy, ſont dans une place plus honorable que ceux qui ſont aſſis au milieu de la meſme Chambre du coſté droit, parce qu'ils ne tournent pas le dos, mais ils le voyent en face, & ſont veus de luy.

77. Entre trois Députez aux Etats Généraux d'un Royaume aſſis vis-à-vis du Prince, le Député qui eſt aſſis à la main gauche de celuy du milieu, tient un rang plus honorable que celuy qui eſt aſſis à la main droite, parce que celuy qui eſt à la gauche de celuy du milieu, eſt à la droite du Roy ou du Prince.

78. Les grands Seigneurs qui

tournent le dos au Souverain quand ſes Sujets luy font harangue, & parlent à luy, luy doivent tourner la face quand luy-meſme parle.

79. En debat de préſeance entre les Princes & les Ambaſſadeurs ou Députez des Villes, ceux qui ſont en un lieu à part hors le rang des autres, ſont en effet poſtpoſez, comme ayant eſté déboutez du lieu qu'ils ont crû eſtre le plus honorable.

Vous eſtes priéc d'engager vos Amis à faire connoiſtre leurs ſentimens ſur les matieres qui ſuivent.

QUESTIONS A DECIDER.

I.

SI l'amour diminuë plutoſt par les rigueurs d'une Belle, que par ſes faveurs.

II.

Si la jalouſie d'une Maîtreſſe eſt plus à craindre que la jalouſie d'un Rival.

III.

S'il eſt plus avantageux à un Homme qui ſe réſout à ſe marier, d'épouſer une Perſonne dont il eſt fort amoureux, qu'une autre pour laquelle il ne ſe ſent dans le cœur que de l'eſtime.

Q d'Octobre 1679.

IV.

Si une Maîtreſſe fait plus ſoufrir un Amant quand elle luy préfere un Rival qu'elle a deſſein d'épouſer, que quand elle luy en préfere un dont elle ne veut qu'eſtre aimée.

V.

S'il eſt plus préjudiciable à un Homme qui eſt Pere de famille, d'eſtre grand Joüeur, que grand Buveur, ou grand Chicaneur.

VI.

On ſouhaiteroit d'eſtre éclaircy de tout ce qui regarde les Taliſmans.

VII.

On demande quelle eſt l'origine de la Poudre à Canon.

Adieu, Madame, puis que le bruit

que fait la Devineresse vous donne. tant d'impatience de la voir, je ne manqueray point à vous l'envoyer au premier jour. Je suis vostre, &c.

A Paris ce 15. Janvier 1680.

Avis pour la Lettre en Chifres.

ON avertit ceux qui voudront se divertir à chercher le sens de la Lettre en Chifres proposée dans la page 207. de ce Volume, qu'il s'y est glissé deux fautes essentielles. La premiere est dans la seconde ligne de ce Chifre, où au lieu de 323. on doit mettre 592. L'autre est dans la onziéme ligne, où il faut changer le chifre 81. en celuy de 257.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé, Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES. Il est permis à J. D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé MERCURE GALANT, presenté à Monseigneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defenses sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit Livre, mesme d'en vendre separément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678. Signé, E. COUTEROT, Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé, a cedé & transporté son droit de Privilege à C. Blageart, Imprimeur-Libraire, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Janvier 1680.

BIBLIOTECA REAL